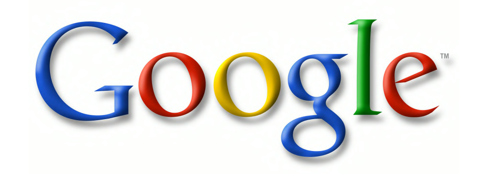




VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NICOLAS Ier,

Sur la Corvette Le Séniavine,

Dans les années 1826, 1827, 1828 et 1829,

PAR FRÉDÉRIC LUTKÉ,

CAPITAINE DE VAISSEAU, AIDE-DE-CAMP DE S. M. L'EMPEREUR, COMMANDANT DE L'EXPÉDITION.

Partie Historique,

AVEC UN ATLAS, LITHOGRAPHIÉ D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX

D'ALEXANDRE POSTELS ET DU BARON KITTLITZ.

TRADUIT DU RUSSE SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL, SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR,

PAR LE CONSEILLER D'ÉTAT F. BOYÉ.

TOME SECOND.



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

1835.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE VIII.

Navigation dans l'archipel des Carolines. — Découverte des îles Séniavine. — Séjour sur les îles de Mortlok (1).

Avant d'explorer l'archipel des Carolines, je voulais déterminer la position de l'équateur magnétique sur le méridien de l'île d'Ualan. Nous gouvernâmes donc au sud, en la quittant, et vers midi du jour suivant (le 4 janvier), nous coupâmes l'équateur magnétique par 4° 7′ de latitude et 197° 3′ de longitude. Nous continuâmes de là

(1) *Voyez* les feuilles 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 34 et 35 de l'Atlas.

notre route vers le sud jusqu'à ce que nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille 1° ¼ S., et nous retournâmes alors vers le nord. Le 10, nous cherchâmes en vain deux petites îles marquées sur les cartes d'Arrowsmith par la latitude de 5° 12′ et la longitude de 199° 5′, et le 13, avec aussi peu de succès, les îles Musgrave, marquées sur la carte de Krusenstern par 6° 12′ de latitude et 200° 45′ de longitude. Je résolus de m'avancer de là vers le nord jusqu'à la latitude de 7° et demi, pour chercher sur ce parallèle l'île de Saint-Augustin, dont l'amiral Krusenstern et le capitaine Freycinet désignaient très-différemment la longitude.

Dès mon entrée dans l'archipel des Carolines, je pris pour règle invariable de courir bord sur bord pendant les nuits, sous petites voiles, afin de ne pas dépasser, dans l'obscurité, quelque terre inconnue, ou de ne pas tomber sur elle. Je perdais ainsi dix ou onze heures par jour; mais cette perte, sans doute très-considérable, était compensée par la sûreté de la navigation, et par une exploration plus exacte de l'espace de mer parcouru. Une seule fois, dans la nuit du 13 au 14 janvier, je me permis de m'écarter de cette règle; nous nous trouvions au point d'intersec-

tion des routes des capitaines Tompson, Ybargoïtia, Duperrey et quelques autres, et il était hors de toute apparence qu'il pût rester dans ce parage la moindre place pour la plus petite île. Nous continuâmes tranquillement notre route pendant toute la nuit sous petites voiles, et, au point du jour, nous vîmes devant nous une grande et haute terre. Nous en croyions à peine nos yeux, tant une aussi intéressante découverte en cet endroit nous paraissait impossible : preuve la plus forte (s'il en était encore besoin) que la découverte de terres inconnues n'est due qu'à un aveugle hasard, et que ceux qui disputent sur l'honneur d'une première découverte, disputent sur des riens. Mais il faut distinguer d'une découverte fortuite la recherche fondée sur des calculs et des combinaisons. C'est dans ce sens que Colomb trouva et ne découvrit pas l'Amérique. Cook trouva les îles du Marquis de Mendoce, les Nouvelles Hébrides et plusieurs autres; mais les îles de Sandwich, les plus importantes de toutes celles qu'il ait ajoutées au domaine de la géographie, sont sa découverte. Quoi qu'il en soit, il est assez étrange que l'une des plus grandes et la plus élevée de toutes les îles Carolines ait été l'une des dernières dans le rang des découvertes.

Le capitaine Duperrey la chercha cinquante milles plus au nord, d'après le dire des habitants de l'île d'Ougaï, qui lui parlèrent de l'île Pouloupa, située à l'O. N.-O. de leur île. Peut-être ne l'eussions-nous pas nous-mêmes rencontrée, sans le doute dont j'ai parlé sur la longitude de l'île de Saint-Augustin, que nous nous proposions de résoudre.

Si le vent avait soufflé plus fraîchement dans la nuit, ou si à la chute du jour nous nous étions trouvés plus au nord, cette rencontre inattendue aurait pu nous faire courir un grand danger. Mais maintenant rien ne nous empêchait de nous réjouir d'une aussi agréable découverte, quoiqu'elle ne fût due qu'au hasard. Vers les neuf heures, nous étions tout près du récif de corail qui entoure la haute terre à la distance d'environ un demi-mille, et nous mîmes en panne, afin de bien nous orienter. D'épais bosquets de cocotiers, et la fumée qui s'élevait de plusieurs endroits, attestaient que l'île était habitée. Bientôt commencèrent à se montrer, l'une après l'autre, de derrière la pointe septentrionale, des pirogues à la voile, dont une quarantaine, de diverses grandeurs, finirent par se rassembler autour de nous. Les grandes portaient quatorze hommes, les petites

deux (1). Ils se mirent de loin à chanter de toutes leurs forces, à danser, à gesticuler de la tête et des mains, etc. Ils abordaient volontiers la corvette; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus en décider un seul à monter à bord, en l'attirant par la vue d'un couteau. Leurs physionomies sauvages portant l'empreinte de la défiance, leurs grands yeux couverts de sang, le vacarme et la turbulence de ces insulaires, firent une très-désagréable impression sur nous, qui n'avions pas encore oublié les manières douces et décentes de nos amis d'Ualan, dont ils différaient autant par le langage que par l'extérieur. Après être restés jusqu'à midi au milieu de cette troupe bruyante, nous fîmes servir et gouvernâmes à l'ouest en longeant le rivage méridional de l'île. Peu à peu toutes les pirogues s'éloignèrent de nous. Un seul insulaire, qui se tenait accroché au bâtiment, ne voulait pas nous quitter, malgré tous nos efforts pour lui faire comprendre que nous allions nous éloigner de sa pirogue. La cause de cette inconcevable tendresse pour nous s'expliqua bientôt; il n'était là que pour épier le bon moment de réussir dans le projet qu'il mé-

(1) *Voyez* la planche 24.

ditait. Comme je m'approchais de lui avec cette sécurité à laquelle nous avaient accoutumés les bons Ualanais, il se jeta sur le sextant avec lequel je me préparais à faire une observation, en s'efforçant, avec un acharnement féroce, de l'arracher de mes mains. Cette audace de sa part était si inattendue, que les matelots qui étaient près de moi ne purent venir de suite à mon aide, et ce ne fut qu'en m'écorchant la main sur le bord de l'instrument que je parvins à le sauver de la rapacité du sauvage, qui, voyant son coup manqué, plongea dans la mer comme un veau marin et gagna sa pirogue à la nage. C'était le même que nous avions comblé de cadeaux pour la visite qu'il nous avait faite.

Suivant les sinuosités du récif, nous aperçûmes vers les trois heures une ouverture ressemblant à un port; j'expédiai sur la chaloupe, pour la reconnaître, le lieutenant Zavalichine, accompagné du docteur Mertens, tandis qu'avec la corvette nous louvoyions à petites bordées, sans les perdre de vue. Ici nous fûmes entourés derechef par quantité de pirogues, avec les mêmes danses, le même bruit et les mêmes cris qu'auparavant. Nous remarquâmes une femme sur une des pirogues. Il y avait sur plusieurs des paquets de flèches et des

sacs remplis de pierres. S'apercevant que cela n'avait point échappé à notre attention, et que nous en parlions, ils se hâtèrent de couvrir soigneusement avec des nattes les flèches et les pierres; précautions qui nous indiquaient qu'il ne serait pas superflu d'en prendre de pareilles de notre côté.

Le lieutenant Zavalichine revint sans avoir pu reconnaître en détail et mesurer toute la lagune, tant il avait été serré de près par les pirogues des insulaires, qui, sans lui faire aucune insulte, braillaient et criaient tous à la fois, jetaient dans la chaloupe des noix de cocos et diverses bagatelles de leur fabrique, en invitant nos gens par signes à descendre à terre.

Au coucher du soleil, ils nous quittèrent tous.

Ayant louvoyé pendant la nuit, nous nous élevâmes assez au vent, et le matin (15), nous revînmes longer le récif en le rangeant de très-près. Quelques hommes qui étaient sur le récif aboyèrent comme des chiens, lorsque nous passâmes vis-à-vis d'eux, d'où il fallait conclure que cet animal leur était connu. Cette conjecture se confirma dans la suite. Apercevant dans un endroit une ouverture, nous envoyâmes la chaloupe pour la reconnaître.

Pendant que nous étions en panne, en attendant la chaloupe, il vint à nous plusieurs pirogues, avec lesquelles nous échangeâmes quelques noix de cocos, des fruits à pain, des bananes, du poisson, un coq, et, ce qu'il y a de singulier, des cosses de cocos et des coquillages remplis de très-bonne eau, que vraisemblablement, au reste, les insulaires n'avaient pas apportée pour nous, mais bien pour eux-mêmes. Après beaucoup de bruit, trois de leurs chefs, qu'on appelait également ici *Urosses*, consentirent, sur nos invitations, à monter à bord. Ils restèrent pendant quelques minutes immobiles d'étonnement et de crainte; ils s'enhardirent peu à peu et se décidèrent même à entrer dans la chambre, où nous leur fîmes plusieurs cadeaux en cherchant de toutes manières à les occuper. Ils n'avaient pas l'ombre de l'amabilité de nos amis d'Ualan. Leurs figures, sans être d'ailleurs difformes, étaient désagréables par l'inquiétude et la défiance dont elles étaient empreintes. Leurs grands yeux erraient d'un côté à l'autre. Après avoir reçu de nous en cadeau un objet quelconque, ils ne voulaient plus pour rien au monde le lâcher de leurs mains, lorsque nous voulions leur en montrer l'usage. Ils attachaient naturellement un grand

prix au fer et aux objets fabriqués de ce métal, et par-dessus tout aux haches. Plusieurs d'entre eux essayèrent leur force sur les chandeliers de fer, les chevillots, et même sur les chaînes de haubans, dans l'idée, sans doute, de voir s'ils ne réussiraient pas à s'en emparer. Le plus aimable de tous nos visiteurs était l'urosse Lapalap, vieillard en apparence de soixante-dix ans, qui se distinguait des autres par une gaieté tranquille. Il avait sur une jambe la trace d'une forte blessure; ce qui rendait probable que des guerres civiles avaient lieu parmi eux, comme dans les autres hautes îles de cet archipel (1). Lorsque nous orientâmes nos voiles pour faire route, ils sortirent tous de la chambre pour monter sur le pont, et se tinrent pendant quelque temps sur les porte-haubans et le long du bastingage; ils se jetèrent ensuite à l'eau, l'un après l'autre, et rejoignirent à la nage leurs pirogues.

Il ne se trouva point d'endroit propre au mouillage dans l'ouverture qu'on venait de reconnaître; l'autre, vis-à-vis de la pointe S.-O. de l'île, que le lieutenant Zavalichine n'avait pu, la veille, recon-

---

(1) *Voyez* les notices du docteur Chamisso dans le 3e volume du Voyage du *Rurik*.

naître qu'en partie, promettait davantage; nous nous y arrêtâmes donc en passant, et ce même officier fut envoyé pour en achever la reconnaissance, avec ordre de déployer un pavillon sur la chaloupe, s'il se voyait exposé à quelque danger de la part des habitants. Toutes les pirogues en vue suivirent notre chaloupe dans la baie. Au bout de quelque temps, nous vîmes qu'elle avait arboré le signal convenu; nous nous portâmes à l'instant encore plus près du rivage, et tirâmes du canon. Le lieutenant Zavalichine revint bientôt à bord de la corvette, et me fit sur son expédition le rapport suivant :

« Je suis parti vers les onze heures sur la chaloupe, pour aller à la recherche d'un endroit propre au mouillage dans l'enfoncement entre les récifs, vis-à-vis de la pointe S.-O. de l'île. J'ai trouvé qu'il se composait de deux baies réunies par un goulet qui n'a pas plus de cinquante toises de large. Dans la baie extérieure, la profondeur est de trente à vingt-cinq brasses; dans l'intérieure, de seize à vingt-trois, et dans le goulet qui les sépare, de quatorze. Le resserrement du goulet, sa position N.-E. et S.-O., directement contraire au vent régnant, et le peu d'étendue de la baie, rendent cet endroit impropre au mouillage.

« Lorsque j'ai quitté la corvette, il n'y avait aucune pirogue autour de moi; toutes celles qui étaient près du bâtiment m'ont rejoint dans la baie extérieure, et il en est venu un si grand nombre du rivage se réunir à elles, lorsque j'ai été dans la baie intérieure, que j'en ai compté enfin jusqu'à quarante, qui portaient pour le moins deux cents insulaires. Ils chantaient, criaillaient, nous offraient des fruits, etc., comme ils l'avaient fait hier, et quoique, en nous entourant de près, ils gênassent beaucoup nos opérations, ils n'ont cependant, au commencement, manifesté aucune intention hostile, et, sans entrer en communication avec eux, nous avons continué notre travail.

« Leur audace et leur importunité s'accroissaient de moment en moment; ils sont enfin venus se placer exprès au-devant de la chaloupe, s'y sont accrochés avec les mains, et ont même essayé plusieurs fois d'enlever la barre de fer du gouvernail. Un des insulaires développait un paquet de flèches, dans de mauvais desseins sans doute, puisque un cri, en apparence d'indignation, s'est élevé sur les autres pirogues, et il les a de nouveau cachées à l'instant. Quand nous sommes sortis de la baie, ils se sont mis à nous serrer encore de plus près, à crier encore plus fort, de

manière enfin que ce n'était qu'en nous ouvrant un chemin avec effort entre leurs pirogues, que nous pouvions aller de l'avant. Le même sauvage dont je viens de parler, se trouvant alors tout près de la poupe de notre chaloupe, a saisi un dard, et le dirigeait contre moi. Par bonheur, j'ai, dans ce moment, tourné les yeux de ce côté, et j'ai eu le temps, à la vue du danger, de tirer au-dessus de sa tête le pistolet que je tenais toujours à la main. Cette décharge a produit l'effet désiré. Tous se sont tus, se sont assis dans leurs pirogues, et sont restés quelques minutes dans cette position; profitant alors de leur trouble, nous nous sommes dégagés, en déployant en même temps notre pavillon, pour instruire la corvette de l'embarras où nous nous trouvions. Revenus de leur terreur, ils se sont mis à notre poursuite en sonnant de leurs trompettes marines; mais il était déja trop tard; nous les avons tellement devancés, que bientôt après nous sommes heureusement arrivés à bord de la corvette. »

Une seule des pirogues qui poursuivaient notre chaloupe vint assez près du bâtiment; toutes les autres se dispersèrent ensuite et disparurent dans différentes parties de l'île; mais le son de la corne de triton, signal de la guerre dans toutes

les îles de cette mer, se fit encore long-temps entendre dans diverses directions.

Nous continuâmes notre route à l'ouest, et bientôt après au nord, en suivant la direction du rivage, laissant à gauche un groupe d'îles basses. Quelques îlots sur le récif étaient tout-à-fait au niveau de l'eau, et les arbres qui y croissaient semblaient sortir immédiatement de la mer. A cinq heures, nous vîmes encore au N.-O. un groupe d'îles basses.

La nuit, nous louvoyâmes du côté occidental de l'île par un vent très-frais par rafales, et au point du jour (16) nous vîmes que nous avions dépassé sa pointe septentrionale, au-delà de laquelle le récif s'étend encore à cinq milles du même côté. Nous dûmes faire encore quelques bordées pour arriver à son extrémité N., et nous longeâmes ensuite son bord occidental, en le rangeant à la distance d'environ un quart de mille. A notre approche de l'île, nous rencontrâmes, sur les roches découvertes qui sont sur le récif, une troupe d'hommes armés de longues lances; mais il y avait très-peu de pirogues. En face de la pointe N.-O. de l'île, remarquable par un rocher élevé et tout-à-fait à pic, qui paraît être de basalte, nous aperçûmes une grande ouverture dans le récif,

et, au-delà, une étendue d'eau qui promettait un bon port. Je résolus d'essayer encore une fois si nous ne réussirions pas à trouver un mouillage convenable; il n'y avait presque point de pirogues autour de nous, et j'espérais que nos gens pourraient terminer leur besogne sans être dérangés par les habitants, qui nous regardaient tranquillement de dessus les récifs. Pour plus de sûreté, je donnai au lieutenant Zavalichine une autre embarcation, armée d'un pierrier, sous le commandement de l'enseigne Ratmanoff; mais il fut rigoureusement ordonné à tous les deux de n'employer, sous aucun prétexte, les armes à feu contre les habitants, qu'à la dernière extrémité, et pour leur propre défense. Nos embarcations continuèrent d'abord tranquillement leur route. Elles trouvèrent un passage large de deux encâblures et demie, et profond de vingt-huit brasses, et au-delà, d'après toutes les apparences, un port vaste et sûr. Mais à peine avaient-elles dépassé le goulet, que les insulaires, qui jusque-là avaient observé leurs mouvements en silence, lancèrent à l'eau, en poussant des cris, leurs pirogues cachées derrière les roches, les entourèrent en un clin d'œil, en les pressant de tous côtés, et répétant les scènes de la veille, mais seulement avec encore

plus d'audace et d'importunité. Ils jetèrent même des cordes sur le gouvernail et sur les tolets, comme s'ils voulaient s'emparer des chaloupes. Les décharges à poudre ne produisaient plus maintenant aucun effet; à chacune succédaient des cris et un redoublement d'audace. Le lieutenant Zavalichine fit le signal convenu, nous tirâmes quelques coups de canon à poudre, qui, à la distance où nous nous trouvions, ne pouvaient guère non plus en imposer, et nos chaloupes eurent encore plus de peine que la veille à se dégager et à atteindre la corvette.

Il est possible que ces turbulents insulaires n'eussent pas contre nous des intentions hostiles, car dans le temps même de la mêlée, une pirogue se tenait le long du bord, et deux ou trois hommes qui étaient sur le bâtiment ne paraissaient pas s'inquiéter de ce qui se passait plus loin; peut-être que la curiosité, l'impatience de voir des objets extraordinaires pour eux, ou le soin même de leur propre sûreté, étaient la cause de leur fatigante obsession; leur conduite fut telle, néanmoins, que nous ne pûmes même pas achever la recherche d'un mouillage. Il ne restait plus qu'un seul moyen de les tenir à distance respectueuse, c'était de leur faire sentir la puissance de

nos armes à feu; mais je considérais ce moyen comme trop cruel, et je n'hésitai pas à renoncer au plaisir de mettre le pied sur la terre que nous venions de découvrir, plutôt que d'acheter cette satisfaction au prix du sang, non seulement de ses habitants, mais, selon toute probabilité, de nos hommes mêmes. C'est pourquoi, sans nous obstiner plus long-temps à chercher un mouillage dans cette baie, à laquelle, en raison de notre insuccès et du caractère inhospitalier des naturels, je donnai le nom de *Port du Mauvais-Accueil*, nous continuâmes la reconnaissance de la côte occidentale de l'île.

Le récif qui bordait cette côte se prolongeait jusqu'à la pointe O., au-delà de laquelle se montrait une séparation, remarquable par deux petits îlots. La chaloupe fut aussi envoyée là, assez tard vers le soir, mais elle n'y trouva point de mouillage.

Après une mauvaise nuit, où nous eûmes à essuyer un vent violent, accompagné d'une pluie d'averse, et pendant laquelle nous cherchions seulement, en louvoyant, à nous maintenir dans notre position, nous revînmes le matin (17) à la pointe occidentale de l'île, et de là nous continuâmes notre exploration vers la pointe S.-O., où

se terminait la reconnaissance de la grande île, à l'exception d'un petit espace dans la partie N.-E., que nous ne vîmes que de loin.

Nous gouvernâmes ensuite à l'O., pour aller reconnaître les îles aperçues dans cette direction. En longeant le récif qui les entoure, et, comme à l'ordinaire, de très-près, nous fûmes tout à coup surpris par le calme. La hauteur de l'île, qui interrompait le cours du vent alisé, ne pouvait retenir aussi subitement l'énorme houle qui portait dans sa direction, et qui nous entraînait tout droit sur le récif, dont nous n'étions plus qu'à trois encâblures. Les embarcations, lancées à l'eau en un instant, prirent le bâtiment à la remorque. Nous passâmes trois heures dans cette situation critique, tantôt nous éloignant du récif à l'aide de faibles risées, tantôt nous en rapprochant, jusqu'à ce que le vent alisé s'étant élevé de nouveau vers les quatre heures, vint enfin nous dégager. Nous continuâmes notre route, et, à l'entrée de la nuit, nous avions terminé la reconnaissance du côté méridional du groupe. Il se compose de douze îles de corail de différentes grandeurs, couvertes d'une épaisse verdure. Nous n'aperçûmes nulle part d'indices d'habitation; mais il paraît que ces îles sont passagèrement visitées, car on voyait

dans un endroit un monceau de pierres, élevé sur un gros rocher noirâtre.

Le lendemain [18], après avoir reconnu le contour du récif qui s'étend de ce groupe vers le N.-O., nous passâmes à un autre, situé plus loin au nord, et composé de cinq îles, outre quelques autres petites. Ce groupe nous parut aussi d'abord inhabité; mais nous aperçûmes sur la petite île la plus au nord six hommes qui, à travers les brisants, mettaient à l'eau leur pirogue, sur laquelle ils s'embarquèrent pour venir à notre suite. Parvenus sous le vent du groupe, nous mîmes en panne pour les attendre. Ils vinrent à nous en chantant et dansant, comme à l'ordinaire, et en faisant des signes avec un morceau d'étoffe rouge, à quoi nous répondîmes avec un mouchoir rouge. Arrivés sous la poupe de la corvette, ils échangèrent diverses bagatelles et quelques fruits; mais ils ne comprirent pas, ou ne voulurent pas comprendre nos invitations d'aborder le bâtiment. Pour m'expliquer plus commodément avec eux, j'allai les joindre sur la chaloupe; mais cette visite ne fut pas plus satisfaisante que les précédentes, parce que, sans arrêter un instant leur attention sur un objet, ils parlaient tous à la fois, fort et vite, s'embarrassant peu qu'on ne les com-

prît pas. Nous parvînmes à connaître le nom des îles du groupe le plus voisin; mais le nom de la grande île, qui, depuis le commencement, était naturellement celui que nous cherchions le plus à découvrir, est resté jusqu'à présent encore incertain. Le mot *Pouynipète* ou *Païnipète*, qu'ils prononçaient souvent, est celui qui offrirait le plus de vraisemblance; mais nous n'eûmes pas la certitude que ce fût là positivement le nom de l'île.

D'entre nos visiteurs de cette journée, un avait l'éléphantiasis à un haut degré, et un autre la maladie cutanée connue dans les îles de cette mer.

Continuant notre route le long du côté méridional du groupe, nous vîmes quelques bosquets de cocotiers, et dans différents endroits une dizaine d'insulaires, mais il n'y avait point de pirogues.

Ici se terminait la reconnaissance des îles que nous venions de découvrir; mais elle serait restée imparfaite, si nous n'avions connu positivement le nom que les naturels donnent à la haute terre; je me décidai donc à y retourner encore une fois, pour tâcher de trouver quelque homme assez intelligent pour résoudre notre doute.

Après avoir passé la nuit entre les deux bas

groupes, nous gagnâmes le matin [19] le côté occidental de la grande île. Bientôt vinrent à nous quatre pirogues, qui, après le préliminaire accoutumé du chant, de la danse et des signes avec le chiffon rouge, abordèrent le bâtiment. C'étaient des hommes du commun, qui n'avaient autre chose avec eux qu'un peu d'eau dans des feuilles d'un arum, et peut-être par cela même plus réservés et plus intelligents que les autres. Nous nous assurâmes par eux que le nom de la grande île est, en effet, *Pouynipète*. Nous apprîmes aussi que le plus méridional des bas groupes s'appelle *Andema*, et le plus au nord, *Paghenema*, mais pour ce dernier avec moins de certitude. Ils nous dirent aussi les noms des petites îles, mais pas assez clairement pour pouvoir les porter sur la carte. Voici ces noms : *Aïr*, *Ap*, *Kouroubouraï*, *Païti*, *Pingoulap*, *Ouneap*, *Amé*; il paraît que ce sont celles qui sont près de Pouynipète; *Meaïra*, *Avada*, *Mo*, *Ouaragalama*, vraisemblablement celles qui forment le groupe Andema. Le groupe du nord se compose des îles *Kapenoar*, *Ta*, *Katelma*, *Tagaïk*. Ils mentionnèrent encore l'île *Kantenemo*, mais nous ne pûmes comprendre où elle est située. Toutes ces îles ensemble reçurent la dénomination d'*îles de Séniavine*, en

l'honneur de l'officier distingué dont le nom décorait notre bâtiment.

Après nous être séparés des insulaires, nous gouvernâmes au nord, et dîmes adieu à notre découverte, regrettant fortement de n'avoir pu mieux connaître une terre qui semblait promettre aux navigateurs plus de ressources que toutes les autres îles de cet archipel. Si j'avais pu consacrer quelques semaines à son exploration, je me serais déterminé, peut-être, à recourir au dernier moyen de leur inspirer du respect pour nous. Après les avoir intimidés, des prévenances et des caresses auraient enfin amené un rapprochement avec eux; mais il fallait du temps pour cela, et nous n'en avions que très-peu. Quelques jours que nous aurions pu passer là ne nous auraient servi qu'à effrayer et irriter les habitants, et non à les ramener à des dispositions pacifiques; et peut-être, sans avoir la possibilité de connaître en détail ni la terre ni ses habitants, eussions-nous préparé une réception plus mauvaise encore aux navigateurs qui viendront après nous, auxquels nous avons, du moins, ouvert la voie, en leur souhaitant plus de succès. Quelque agréable qu'eût été pour nous le séjour d'Ualan, je regrettais maintenant le temps que nous y avions passé, en

songeant qu'il eût pu être employé plus utilement dans l'exploration d'un pays remarquable, surtout par le caractère tout particulier du peuple qui l'habite.

Les îles Séniavine sont situées entre 6° 43′ et 7° 6′ de latitude septentrionale, et 201° 1/2 et 202° de longitude occidentale du méridien de Greenwich. Dans la principale, Pouynipète (1), nous reconnaissons indubitablement Faloupet, du P. Cantova; Pouloupa, dont les habitants des îles Ougaï parlèrent au capitaine Duperrey; et Fanopé, dont il est question dans les récits de Kadou (2). C'est sous ce dernier nom, ou plus justement, sous celui de *Faounoupeï*, qu'elle est connue dans toutes les îles Carolines occidentales, ainsi que nous l'apprîmes dans la suite. Elle a jusqu'à cinquante milles de tour. Son point culminant, la montagne de Monte-Santo, ainsi

(1) Dans ce mot, la prononciation de la première syllabe ne peut être exactement rendue; elle a, dans la bouche des naturels, un son étrange et sauvage, extrêmement difficile à prononcer et désagréable à l'oreille.

(2) *Voyez* le Mémoire sur les îles Carolines par le Dr Chamisso, dans le troisième volume du voyage du brick *le Rurick*. Kadou se trompait en désignant Fanopé comme une île basse.

nommée en mémoire de la victoire navale remportée sur les Turcs par l'amiral Séniavine, s'élève de quatre cent quarante sept toises (deux mille huit cent soixante un pieds anglais) au-dessus du niveau de la mer. Son sommet, assez uni, ne permettrait pas de croire, au premier abord, qu'elle soit de près de mille pieds plus haute qu'Ualan.

Sur sa partie N. O. est un endroit entièrement plat, d'où la terre s'abaisse rapidement vers la pointe N. O. de l'île (le cap Zavalichine), remarquable par un rocher d'environ mille pieds de hauteur, presque tout-à-fait à pic, et qui paraît être de basalte. Dans les autres directions, la terre s'abaisse insensiblement du sommet au rivage. Il y a sur le côté méridional une masse de basalte isolée et très-distincte, qui, vue de l'est et de l'ouest, ressemble parfaitement à un phare ou à une petite guérite.

Autant qu'on peut en juger par l'extérieur, la formation principale de l'île, comme de toutes les autres hautes îles de cette mer, est le basalte. Elle est, comme elles, entourée d'un récif de corail, sur lequel sont dispersées des îles de différente grandeur, également de corail; mais dans le port du Mauvais-Accueil, et un peu plus loin vers l'est,

il y a même près du rivage des îles élevées. L'île est toute couverte de verdure, mais elle semble moins épaisse que sur l'île d'Ualan. Sous le vent, c'est-à-dire, des côtés du sud et de l'ouest, des mangliers et autres arbustes croissant dans l'eau forment une bordure impénétrable.

On ne voit du côté du rivage que très-peu d'habitations, dont la plupart sont cachées par les bois; mais la fumée qui s'élève de plusieurs endroits, et de grands bosquets de cocotiers, témoignent de la nombreuse population de l'île, surtout dans la partie du nord; celle du sud-ouest paraît moins peuplée. Il vint à nous en différents temps jusqu'à cinq cents hommes faits; la population entière de l'île, y compris les femmes et les enfants, peut donc s'élever à environ deux mille ames. Nous vîmes des hommes sur le groupe Paghenema; mais je ne puis décider s'ils y ont un domicile fixe, ou s'ils y viennent seulement pour un temps. Dans tous les cas le nombre en est très-borné.

Quelques maisons que nous eûmes occasion de voir étaient tout-à-fait différentes de celles d'Ualan; elles n'avaient pas, comme celles-ci, le toit élevé aux extrémités, mais elles ressemblent plutôt aux huttes des habitants des îles Carolines basses.

Les Pouynipètes diffèrent d'une manière frappante tant des Ualanais que des Carolinois que nous vîmes dans la suite. Ils se rapprochent beaucoup plus, à l'extérieur, de la race des Papous. Ils ont le visage large et plat, le nez large et écrasé, les lèvres épaisses, les cheveux crépus chez quelques-uns; de grands yeux saillants, exprimant la défiance et la férocité. Leur joie est de l'emportement et de l'extravagance. Un rire sardonique continuel, et des yeux errants en même temps de tous côtés, sont loin de leur prêter de l'agrément. Je ne vis pas un seul visage d'une gaîté paisible. S'ils prennent quelque chose dans leur main, c'est avec un certain mouvement convulsif, et dans la ferme intention, en apparence, de ne plus lâcher prise tant qu'il y aura possibilité de résister.

La couleur de leur peau est d'une nuance entre la châtaine et l'olive. Ils sont d'une taille moyenne, bien faits, et paraissent être forts; chacun de leurs mouvements annonce la résolution et l'agilité.

Leur vêtement consiste en un court tablier bigarré, fait d'herbe ou de lames d'écorce de bananier séchée, qui, s'attachant à la ceinture, descend jusqu'à moitié cuisse, comme chez les habitants

de Radak. Ils jettent sur l'épaule un morceau de tissu d'écorce de mûrier (*morus papirifera*) (1); il y a quelquefois une fente dans le milieu par laquelle passe la tête, absolument comme dans le *poncho* de l'Amérique du Sud, et dans les manteaux en usage dans les îles occidentales de cet archipel. La ceinture semblable au *maro* comme des îles de la Polynésie, et qui diffère du *tol* ulea lamais en ce qu'elle n'a point de sachet, est faite d'un tissu de fibres de bananier. Leurs cheveux, qui ne sont ni liés ni tressés, restent épars et mêlés en désordre. Ils attachent sur la tête une bande d'étoffe en écorce de mûrier, longue de quatre à cinq pieds et large d'environ deux pouces.

(1) Telle était alors l'opinion commune sur la corvette, et c'est ainsi que je l'ai noté dans mon journal. Mais le docteur Mertens dit (vol. III, n° 9) qu'ils emploient pour cela l'écorce de l'arbre à pain. Les échantillons de ces pièces que nous avons apportés sont absolument semblables à celles du même genre fabriquées aux îles de la Société et de Sandwich, qui sont certainement faites d'écorce de mûrier. Les raies diagonales même, tracées par le maillet dont ils se servent pour battre l'écorce, sont pareilles dans les unes et les autres. L'emploi de cette substance, quelle qu'elle soit, est une des distinctions de ce peuple d'avec les habitants de toutes les autres îles de l'archipel des Carolines, qui ne fabriquent leurs tissus que des fibres du bananier et du cocotier. Les Polynésiens ont des tissus de ces deux espèces.

ces, qui leur sert de fronde. Ils commençaient souvent leur connaissance avec nous en détachant cet ajustement de leur tête, et en nous le donnant. Les ornements qu'ils portent au cou et aux oreilles diffèrent peu de ceux qui sont usités dans les autres îles. On remarque dans le tatouage de leurs corps une bien plus grande variété d'invention et de goût que chez les Ualanais. On peut en dire autant des dessins sur leurs tissus, qui sont réellement très-jolis (1).

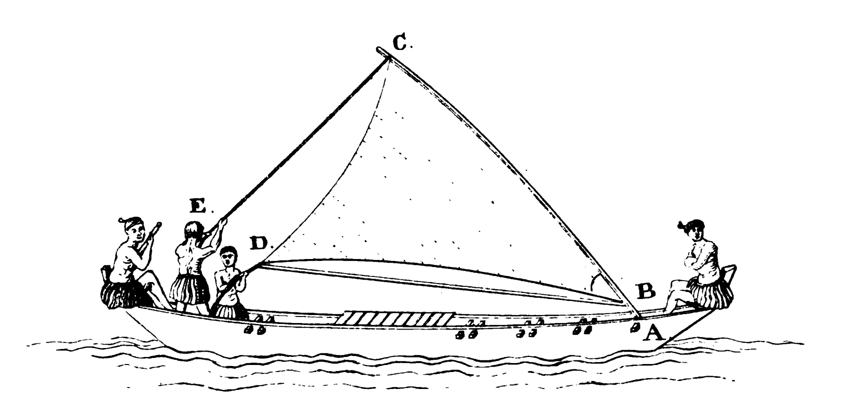
Leurs pirogues sont de différentes dimensions. Les grandes peuvent contenir jusqu'à quatorze hommes. Elles sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé, et n'ont point de bordages ajustés, ce qui fait que l'eau y ruisselle sans cesse et qu'ils doivent à chaque instant la vider. Elles vont en avant également des deux bouts. Elles ont un balancier, comme toutes les pirogues de cette mer; mais elles diffèrent de toutes celles qui me sont connues, en ce qu'elles portent des voiles sans mâts. Leur voile de natte a la forme d'un triangle rectangle. Le grand côté *B C*, et l'hypoténuse *B D*, sont attachés à des perches

---

(1) *Voyez* la planche 31e.

liées en *B*, mais de manière à ce quelles puissent se mouvoir librement. Le côté *C D* est libre. Pour orienter la voile, l'angle *A* est assujetti au bout de la pirogue par lequel on veut aller de l'avant; l'angle *C* est élevé en l'air au moyen d'une longue perche à laquelle il est fixé; l'angle *D* est aussi tenu par une perche. La voile est repliée en un clin d'œil, en la roulant sur les perches. Pour virer de bord, on replie aussi la voile, et le coin *A* est transporté à l'autre bout de la pirogue. Tout cela se fait très-vite. Ils montrent, en général, beaucoup d'adresse et de célérité dans le maniement de leurs pirogues. D'après la forme et la disposition qu'ils donnent à leur voile, il est impossible de la faire plus grande, et c'est vraisemblablement la raison pour laquelle les pirogues des Pouynipètes n'ont pas, dans leur marche, la même rapidité que les pirogues des habitants des îles basses.

Tout semble indiquer qu'avant nous ils n'avaient pas vu de navire, ou que, du moins, ils n'avaient pas eu des communications avec eux; et la preuve la meilleure, c'est qu'ils n'apportaient jamais de fruits. Nous ne trouvâmes pas parmi eux un seul morceau de fer, dont l'utilité leur est cependant connue. Les chaînes de haubans et de


C.
E.
D.
B
A

gouvernail les séduisaient, et ils essayèrent sur elles plusieurs fois leur force.

Nous avons eu déja l'occasion de parler des danses et des chants, ou, pour mieux dire, des cris frénétiques avec lesquels ils s'approchaient toujours du bâtiment. Ces démonstrations, ainsi que les signes avec le morceau d'étoffe rouge en écorce de bois, sont, à ce qu'il paraît, une annonce de dispositions amicales. Le lambeau rouge remplace le rameau de verdure, dont on se sert dans les autres îles de cette mer. Leur danse n'a ni grace ni régularité. Ils trépignent à la même place, en remuant très-rapidement les doigts et en brandissant les mains autour de la tête. Quelques-uns ajustent pour cela au bout de leurs doigts des morceaux de feuilles de cocotier, qui semblent les allonger de trois ou quatre pouces, et qui, dans leur mouvement rapide, produisent un certain bruissement. D'autres, élevant en l'air leur pagaye, la font tourner avec une extrême vélocité.

Le caractère turbulent des Pouynipètes, l'impossibilité de fixer un instant leur attention sur un seul objet, nous ôtèrent les moyens de recueillir un grand nombre de leurs mots; mais ceux que nous parvînmes à connaître, prouvent que leur

langue a de l'analogié avec celle d'Ualan, et encore plus avec la langue des Carolinois occidentaux(1). Ils parlent toujours vite, fort, sans cadence et sans inflexion de voix, et toujours comme s'ils étaient en colère. Leur prononciation est rude, désagréable à l'oreille, et très-difficile pour nous.

Il serait étonnant qu'avec le caractère inquiet de ce peuple, la guerre lui fût restée inconnue. Les traces de blessures que nous vîmes sur plusieurs, et l'emploi de la corne de triton, dont le son est le signal de la guerre, annoncent qu'ils guerroient, mais, selon toute apparence, seulement entre eux; car ils n'ont point de voisins qui pussent se mesurer avec eux. Nous ne trouvâmes chez eux que deux espèces d'armes: la fronde et la lance. Cette dernière est une mince perche, longue d'environ cinq pieds, au bout de laquelle est fichée une arête de poisson. Elle ne semble pas pouvoir faire de blessures bien graves. Ils emploient probablement aussi cet instrument pour harponner le poisson.

Tout ce que nous vîmes ne nous laissa point de doute que les Pouynipètes n'appartiennent à

---

(1) *Voyez*, à la fin du chapitre XIII, le vocabulaire comparatif des langues de quelques-unes des îles Carolines.

une autre race d'hommes que ceux qui peuplent les autres îles de cet archipel; mais nous ne les connûmes point assez pour tirer des conclusions ou pour établir des conjectures sur leur véritable origine. Ils nous parurent avoir de la ressemblance avec les Papous. La terre la plus voisine peuplée par cette race, la Nouvelle-Irlande, n'est éloignée d'eux que de sept cents milles italiens, distance beaucoup moindre que celle à laquelle les habitants des basses îles Carolines étendent ordinairement leurs courses.

Nous ne pouvons non plus rien dire des productions de l'île Pouynipète; mais elles ne diffèrent vraisemblablement pas beaucoup de celles d'Ualan. Le climat doit y être aussi humide que dans cette dernière île, s'il faut en juger par l'abondance des pluies pendant notre séjour.

Nous trouvâmes ici un animal dont on niait l'existence dans l'archipel des Carolines, le chien. Peut-être qu'il est venu d'une autre contrée avec les habitants. Celui que nous eûmes en notre possession était d'une race tout-à-fait différente de toutes les races de chiens européens; il était de la taille d'un chien danois, et lui ressemblait plus qu'à tout autre. Un front large, des oreilles pointues, une longue queue presque tou-

jours pendante, lui donnaient le même caractère de sauvagerie et de défiance qui distinguait ses maîtres; il avait le poil court, rude, blanc, tacheté de noir. Nous l'eûmes tout petit, ne paraissant pas avoir plus de trois semaines; mais alors même il était si sauvage qu'il ne sortit pas de quelques jours dè dessous un affût de canon, et qu'il grognait continuellement. Il s'accoutuma à nous par la suite, mais il ne se défit point de son artificieuse méchanceté; et lorsqu'il voyait quelqu'un qui lui était étranger, il cherchait à se glisser derrière lui et à le mordre aux jambes. Il n'aboyait jamais, mais il hurlait quelquefois. Au port de Lloyd, on l'emmena un jour à terre, et il se mit aussitôt à fuir dans le bois, et mordit à la main l'homme qui cherchait à le prendre. A notre arrivée à Cronstadt, il saisit aussi la première occasion de s'enfuir, et nous ne le revîmes plus.

Nous gouvernâmes au nord pour venir sur le parallèle de l'île Saint-Augustin, dont la découverte et la reconnaissance des îles Séniavine avaient interrompu la recherche. Ayant atteint le jour suivant la latitude de 7° 18′, nous mîmes le cap à l'ouest, et la cherchâmes dans cette direction, mais sans succès, jusqu'à la longitude de 203°. Ne sup-

posant pas qu'elle pût être située plus à l'ouest, nous retournâmes de nouveau de là vers le sud (1).

L'île Pouynipète resta en vue jusqu'au soir du 20; elle disparut alors dans l'obscurité, à la distance de plus de quarante milles.

Mon dessein était maintenant de reconnaître les îles découvertes par les navigateurs espagnols et anglais entre les 5° 1/4 et 5° 3/4 de latitude. Il y avait peut-être plus d'espoir de faire des découvertes entièrement nouvelles entre les parallèles de 7° et 8°; mais je jugeai plus important et plus utile de m'occuper de l'exploration détaillée et de la reconnaissance d'îles qui, quoique depuis longtemps découvertes, n'étaient connues que de nom, et encore d'un nom qui n'est pas l'originaire, que de perdre le temps à courir, peut-être sans aucun fruit, après de nouvelles découvertes. Les noms que les naturels donnent aux lieux qu'ils habitent, sont nécessaires dans la description systématique d'un pays, surtout d'un archipel aussi étendu que celui des Carolines. Cette vérité est si évidente que le préjugé seul pourrait la contester. Si les navi-

(1) Je ne crois pas inutile de répéter que les détails de toutes les recherches et résultats purement géographiques sont consignés dans la partie maritime du voyage.

gateurs qui virent en différents temps une grande partie des îles Carolines, avaient pris la peine de connaître leurs véritables noms, la géographie de cet archipel n'eût pas offert le chaos dans lequel on a erré jusqu'aux temps les plus récents. Je regardais, en outre, comme indispensable de résoudre définitivement la question de l'existence de l'île Quirosa par les 6° de latitude. Enfin, en me portant plus au sud, j'avais la possibilité de déterminer encore un point de l'équateur magnétique par des observations directes.

Jusqu'au 23 janvier nous continûames à courir au S.-E. sans rien rencontrer de remarquable, si ce n'est un courant venant de la partie de l'ouest, dans une direction presque opposée au vent. Nous vîmes de nouveau distinctement au N.-E. l'île Pouynipète, qui ne disparut que le 22 au soir à la distance de cinquante-cinq milles. Le 23 à midi, nous trouvant exactement par le parallèle des îles Los Valientes (1) (lat. 5° 36', long. 201° 40'), nous

(1) Sur les cartes anglaises, *Seven Islands* et *Raven Islands*. Ces îles furent découvertes en 1773 par le capitaine espagnol Don Felipe Tompson, qui les appela *Los Valientes*. Elles furent vues ensuite par le capitaine anglais Musgrave en 1793, et par l'espagnol Don Joachim Lafita en 1802.

gouvernâmes à l'ouest; mais ce ne fut que le lendemain à midi que nous les aperçûmes du haut des mâts, et à deux heures nous en étions déja tout près.

Toutes les îles de corail se ressemblent tellement, elles ont toutes une apparence si uniforme, que, décrire chaque fois l'aspect sous lequel un groupe se présente, ne serait qu'une ennuyeuse et inutile répétition. Une demi-heure après que la terre a été annoncée du haut des mâts, on aperçoit à l'horizon une bande d'un vert pâle, qui devient de moment en moment plus distincte. Si la marche est bonne, une demi-heure après les brisants apparaissent des deux côtés à une distance plus ou moins grande; au bout d'un quart d'heure vous voyez très-bien la rive basse, blanche, et tout ce qui s'y passe; vous pouvez distinguer les espèces d'arbres, etc.; et si vous courez encore un quart d'heure, vous arrivez tout-à-fait au rivage. Telle est l'histoire complète de l'apparition de tout groupe de corail, que je ne répéterai plus à l'avenir.

Arrivés à la nuit tombante devant l'île située à l'angle occidental du groupe, il nous sembla voir du monde à terre; ce qui nous fit attendre avec d'autant plus d'impatience le point du jour du lendemain [25]. Dès qu'il parut nous nous appro-

châmes tout près des îles, et vîmes sur le rivage une trentaine d'habitants qui nous faisaient signe de venir à eux, obligés qu'ils étaient de se borner à cela, car ils n'avaient pas une seule pirogue; cas sans exemple peut-être dans toutes les autres îles de la mer du Sud. Leurs cabanes, en apparence très-misérables, étaient groupées à l'ombre du feuillage des cocotiers. Quoique les brisants, qui se déployaient fortement de tous côtés, offrissent peu d'espoir de pouvoir aborder là le rivage, MM. Ratmanoff et Mertens furent cependant dépêchés sur la chaloupe avec la mission de tâcher par tous les moyens possibles de communiquer avec les habitants, de connaître le nom de leur terre, etc. Ils revinrent vers midi sans avoir pu réussir. La mer brisait partout avec tant de violence, qu'il eût été impossible, sans un danger évident, de tenter d'aborder. Les habitants, rassemblés en foule sur le rivage, et même en partie dans l'eau, les appelaient par leurs cris et par des signes, leur montraient des noix de cocos, agitaient des rameaux de verdure, etc. Nos messieurs, de leur côté, leur montraient des couteaux, des rubans: ils essayèrent même de leur en jeter; mais on dut, de part et d'autre, s'en tenir à ces démonstrations, car il leur fut impossible de se joindre.

Après avoir hissé la chaloupe, nous passâmes au côté occidental du groupe. Les insulaires suivaient notre marche pendant que nous longions le rivage, sans cesser leurs signes d'invitation, auxquels, certes, nous n'avions pas moins de regrets qu'eux de ne pouvoir nous rendre.

Le reste de cette journée et la moitié du jour suivant furent employés à la reconnaissance des côtés septentrional et occidental du groupe; et après avoir terminé ce travail, nous gouvernâmes au sud, dans l'intention, après nous être éloignés de trente milles de la route du capitaine Musgrave, de nous diriger de nouveau vers l'ouest.

Quoique nous n'eussions pu apprendre des habitants mêmes le nom de ce groupe, nous sûmes cependant, en combinant les renseignements recueillis dans les îles que nous visitâmes dans la suite, qu'il s'appelle *Ngaryk*. Il a la forme d'un triangle, et vingt-deux milles ital. de tour. Nous y comptâmes huit îles, et non pas sept comme il est marqué sur le plan de Tompson. Ce plan est en général assez exact, vu la reconnaissance superficielle sur laquelle il pouvait être basé. Nous trouvâmes qu'un récif continu entoure tout le groupe, sans laisser le moindre passage dans la lagune. Il serait curieux de savoir si Tompson s'est trompé

en indiquant du côté méridional une ouverture, par laquelle auraient passé les pirogues des insulaires, ou si cette ouverture a été remplie dans le cours de cinquante-cinq ans par les travaux architectoniques des zoophytes. Il croît sur toutes ces îles une grande quantité de cocotiers; le côté méridional de l'île le plus au nord est entièrement couvert par une forêt de ces arbres. Malgré tout cela, excepté sur la petite île située à l'angle occidental du groupe, nous ne vîmes nulle part aucune trace d'habitation. Tompson, au contraire, ne vît du monde que sur l'îlot le plus oriental. Il vit aussi des pirogues dans la lagune; quant à nous, à notre grande surprise, nous n'aperçûmes rien de semblable à des pirogues. Cela est d'autant plus étrange que nous distingâmes sur pied un grand nombre d'arbre à pain, dont ils font leurs pirogues; et, en outre, sur les rives et sur le récif une grande quantité de gros bois rejeté par la mer. La population de ce groupe doit être très-faible. Je suppose que les trente hommes que nous vîmes ensemble forment l'entière population de l'île la plus à l'ouest. Je ne pense pas qu'il y eût des habitants sur les autres; car il n'est pas vraisemblable que l'apparition d'un objet aussi extraordinaire pour eux que doit l'être un navire,

ne les eût portés à se montrer sur le rivage.

Le 27 janvier, par la latitude de 5° 25′ et la longitude de 203° 40′, nous vîmes une multitude extraordinaire d'oiseaux, ainsi que de poissons volants et de bonites; nous en prîmes une. Dès le matin du 28 nous gouvernâmes au N.-O. pour venir sur le parallèle supposé de l'île Quirosa (1). A midi nous observâmes 6° de latitude et 205° de longitude, et à 2 heures nous mîmes le cap à l'ouest. Nous courûmes de ce côté, sans rencontrer le moindre indice de terre, jusqu'à midi du 30, lorsque, étant par 6° 10′ de latitude, et 206° 55′ de long., nous gouvernâmes au S.-E. pour nous élever au vent des îles Mortlok, dans le dessein, après en avoir terminé la reconnaissance, de renouveler la recherche de l'île Quirosa. Le 31, le temps fut sombre et pluvieux; vers le soir quelques oiseaux de mer vinrent rôder de très-près autour de la corvette et se reposer sur le gréement; nous en prîmes un avec les mains. Le

(1) Cette île fut découverte dans le second voyage de Mendana, en 1595; après sa mort, et sur les cartes espagnoles, elle fut appelée *Quirosa*, du nom du premier pilote du navire de Mendana. L'amiral Burney ayant calculé la route de ce bâtimeut, supposait la longitude de l'île environ 206° ouest. (*Chronological History*, etc. II. 179.)

1er février la pluie tomba par torrents, et la matinée fut si obscure, que nous fûmes obligés de passer quelques heures en panne, quoique nous fussions déja sur le parallèle des îles Mortlok. A 11 heures nous pûmes continuer notre route, et une heure après, ces îles furent aperçues du haut des mâts. Nous nous dirigeâmes par un faible vent du nord sur la plus septentrionale, et nous étions encore loin du rivage, lorsque quelques pirogues parurent; l'une d'elles allait à la pagaye et les autres louvoyaient. La première aborda la corvette avant toutes. Elle était montée par quatre hommes, qu'on ne put par aucun moyen décider à venir sur le bâtiment. A part cela, ils ne montraient aucune crainte, ils échangèrent tranquillement des noix de cocos contre diverses bagatelles. Ils ressemblaient beaucoup par la figure aux Ualanais. Aussitôt que les pirogues à la voile s'approchèrent, ils s'éloignèrent en hâte et regagnèrent l'île avec leurs pagayes. Dans l'une de ces nouvelles pirogues était assis un homme portant un chapeau de forme conique, et ayant sur les épaules un morceau d'étoffe, à la manière de ce que nous avions déja vu sur l'île Pouynipète. Il ne put nous aborder commodément, parce que sa pirogue avait des saillies

des deux côtés, de l'un le balancier ordinaire, et de l'autre une plate-forme sur laquelle il était assis : c'est pourquoi pendant quelque temps nos pourparlers eurent lieu par derrière la poupe de la corvette. Il dit qu'il était *Tamol,* et qu'il s'appelait *Selen.* Je m'annonçai de la même manière, et lui donnai un couteau, pour lequel il rendit trois noix de cocos; mais il refusa obstinément de donner les cordes en fibres de cocos avec lesquelles les noix étaient attachées, exigeant encore pour cela des couteaux; et il en montra un alors de dix pouces de longueur avec un manche en os, tout-à-fait semblable à un grand couteau de cuisine, en faisant entendre qu'il désirerait en avoir un pareil. Voulant par tous les moyens possibles l'attirer sur le navire, je lui montrai une hache, en promettant de la lui donner s'il voulait venir à bord. Il ne put résister à cette tentation; il nous aborda aussitôt, et monta sur le pont sans hésiter, et sans montrer la moindre méfiance. Nous l'accueillîmes d'une manière affable; on lui donna de suite la hache et une quantité de petits objets, de sorte qu'en un instant il en eut les mains pleines. Je l'engageai à déposer momentanément la hache sur le pont, et il la rendit aussitôt. Cette marque de confiance

nous prévint en sa faveur. Il me suivit sans balancer dans la chambre, où il montra aussi peu d'étonnement que sur le pont; en un mot, il paraissait d'après tout qu'un navire et les hommes blancs n'étaient pas nouveaux pour lui. L'approche de la nuit abrégea notre entretien; il manifesta bientôt le désir de s'en aller, et je ne le retins pas. On lui fit à son départ de nouveaux cadeaux, et il répondit à nos bons procédés par une nouvelle marque de confiance : se préparant à descendre, il remit la hache, une poignée de clous et autres bagatelles à un matelot qui était sur les porte-haubans, pour les lui rendre quand il serait dans sa pirogue. Ces traits, insignifiants en eux-mêmes, peignent bien le caractère. Cette courte communication nous offrit un bien agréable dédommagement, par l'entier contraste qu'elle offrait de ce peuple avec les sauvages Pouynipètes, dont les vociférations extravagantes semblaient encore jusqu'à ce moment retentir à nos oreilles.

Il y avait aussi sur une autre pirogue un *Tamol* qui demanda également une hache sous la désignation de *télé* (1), mais il ne put se résoudre à mon-

(1) Ou *sélé*. Dans la prononciation, l'*s* prend souvent ici la place du *t*, et réciproquement.

ter sur le bâtiment, ce qui était la condition pour l'obtenir.

Nous apprîmes que le groupe que nous avions devant nous s'appelait *Lougounor* (le Lougoullos de Don L. Torrès). On appercevait de la hune une île au sud, qu'ils appelaient *Setoan.*

Au point du jour [2], nous vîmes que nous avions été entrainés par le courant assez loin vers le N.-E. Ayant atteint à 10 heures l'île septentrionale du groupe, nous longeâmes le recif, qui s'étend au-delà vers l'ouest. On voyait à l'horizon des îles depuis le N.-O. jusqu'au sud. Nous étions suivis par quelques pirogues que nous ne pûmes recevoir qu'après avoir doublé la pointe occidentale du groupe. Nos premiers visiteurs furent deux tamols, déjà avancés en âge : Out et Langhepo. A la première invitation, ils descendirent dans la chambre et prirent part à notre dîner. Il en vint bientôt un troisième, qui demanda à voir le capitaine (qu'il prononçait *capital*). Une telle marque d'instruction lui valut une place à table. A tout ce qu'on leur présenta, ils disaient *mamal* (bon); mais leurs visages annonçaient que c'était seulement par politesse. Ils se conduisirent comme des gens qui avaient été déjà sur des navires, ou qui, du moins, en avaient entendu parler.

Rien ne les étonna trop, quoiqu'ils examinassent tout avec attention. Les haches seules paraissaient avoir un grand prix à leurs yeux; ils prenaient le reste avec plaisir, mais ils ne demandèrent autres chose que *sélé* et *sapésap*. Nos convives se retirèrent de bonne heure, et à leur départ ils furent vêtus de chemises blanches, qui parurent au premier moment leur causer encore plus de joie que les haches. Notre première connaissance, Selen, parut bientôt après, mais pour trés-peu de temps; je lui fis aussi donner une chemise, et nous les vîmes ensuite jusqu'au soir, errant, affublés de leurs suaires, parmi les cocotiers, semblables aux ombres des Champs Élysées.

Sur ces entrefaites il se faisait à bord un commerce très-actif; les cocos, le poisson, s'échangeaient contre toutes sortes de bagatelles, mais principalement contre le fer. Le temps ne suffisait pas à MM. les naturalistes pour dessiner une multitude de poissons d'une variété et d'une beauté rares. Les plus gros composèrent un très-bon souper pour tout l'équipage. Le bon caractère et la gaîté des insulaires nous rappelaient vivement les bons Ualanais. Nos rapports avec ce peuple promettaient tant de jouissances, que je résolus de m'arrêter là quelques jours, si nous pouvions

seulement parvenir à trouver un mouillage; ce qui m'aurait en même temps fourni l'occasion de procéder à des observations astronomiques et magnétiques. Cherchant un passage dans la lagune, nous longeâmes le côté méridional du groupe à la plus petite distance. Le récif formait entre les îles une véritable digue, sur laquelle il eût été très-aisé de passer de l'une à l'autre, à l'exception d'un petit intervalle entre la première et la seconde du côté de l'est, où l'on crut apercevoir un passage. Il fallait résoudre ce doute le lendemain.

Nous avions autour de nous une douzaine de pirogues qui semblaient prendre plaisir à observer tous nos mouvements (1). On entendait de temps en temps, tantôt d'une part, tantôt de l'autre: *tamol mamal, mamal lougounor.* Ils marchaient très-bien à la voile : pendant que nous filions de cinq nœuds et demi à six nœuds, quoique le vent arrière ne soit pas pour eux le plus avantageux, ils étaient souvent obligés pour se tenir de conserve avec nous, de larguer l'écoute ou de masquer leurs voiles, et aussitôt qu'ils reprenaient le vent, ils s'éloignaient comme des flèches.

---

(1) *Voyez* la planche 35[e].

Après avoir reconnu le côté méridional de l'île, nous mîmes en panne pour communiquer avec une pirogue plus grande qu'aucune de celles que nous eussions vues jusqu'alors, et qui nous suivait depuis long-temps; et quoique le soleil fût déja couché, trois tamols, Onom, Kalial et Toukoupas, n'hésitèrent pas à monter à bord par l'échelle de corde de l'arrière, parce que leurs énormes balanciers ne leur permettaient pas d'aborder le bâtiment. Kalial se distinguait par une gaîté particulière et par ses formes athlétiques. Des couteaux, des ciseaux et autres petits objets de ce genre parurent les satisfaire pleinement, en échange d'une cinquantaine de noix de cocos et de quatre poules qu'ils avaient apportées; et ils se retirèrent très-contents, en criant long-temps après nous : *mamal,* etc.

Une nuit pluvieuse fut suivie d'une matinée pareille [3]. Nous gouvernâmes vers l'endroit où nous avions vu l'ouverture dans le récif, et à neuf heures le lieutenant Zavalichine partit pour aller la reconnaître. Il revint au bout de deux heures avec de très-bonnes nouvelles, tant sur le passage que sur le port qui se trouvait au-delà. Nous nous hâtâmes de profiter d'un petit vent, qui passa

comme exprès au S.-E., pour pénétrer par le goulet dans la lagune, et nous gagnâmes ensuite à la remorque un bon mouillage sous l'île de Lougounor. Une flotte entière de pirogues nous accompagnait en silence. Quelques-unes, par zèle, voulurent aussi nous remorquer, mais elles ne firent naturellement que s'empêtrer de la manière la plus amusante.

Selen, avec sa chemise, était pendant tout ce temps avec nous; et à peine eûmes-nous jeté l'ancre, que d'autres se présentèrent. Le plus agréable d'entre eux était le tamol Eboung, vieillard d'un extérieur simple, mais spirituel et sensé. En me détaillant les noms des îles du groupe où nous nous trouvions et des groupes voisins, il en nomma encore plusieurs autres. Je pris à l'instant de la craie, et traçant sur le pont les groupes environnants, je le priai de continuer, et il me dessina avec beaucoup d'exactitude toutes les îles de l'archipel des Carolines qu'il connaissait. Sa carte contenait une grande partie des noms qu'on trouve chez le P. Cantova. Il était intéressant de trouver dans la partie orientale de l'archipel les îles Faounoupei et Araou, qu'il dépeignit comme très-hautes. La première est sans aucun doute Pouynipète que nous venions de découvrir;

l'autre peut être Ualan. On confond ici très-souvent R et L; Alaou diffère peu de Ouala. Selen voyant de quoi nous nous occupions, fit venir de sa pirogue le tamol Feliaour, qui avait beaucoup voyagé, et qui traça aussi à sa manière tout l'archipel, au nord jusqu'à Guahan, et à l'ouest jusqu'à Pelly; ils appellent la première de ces deux îles *Ouon;* il eût été difficile de reconnaître dans ce mot l'île de Guahan, s'il n'y avait ajouté : *Rota, Saïpan, Marina, Spaniol, Yngres* (Ingles). Je lui demandai ce qu'il y avait encore à l'ouest de Pelly; il tira une ligne et indiqua très-clairement par gestes que, là, le ciel s'appuie sur la terre et qu'il faut ramper par dessous. Les grandes connaissances de Feliaour en géographie ne l'empêchaient pas d'être mauvais cosmographe. Nous tirâmes copie de ces cartes que nous regardions comme un trésor; mais nous apprîmes par la suite que leurs renseignements verbaux étaient beaucoup plus satisfaisants que leurs cartes. Il n'y a point ici d'ancien qui ne pût tracer des cartes telles que celles que nous trouvons dans Cantova et le docteur Chamisso; mais en s'accordant toutes, quant au nombre d'îles, elles diffèrent quant à leurs positions et leurs distances réciproques. C'est tout naturel. Pour un peuple dont les con-

naissances sont fondées sur la mémoire et les traditions, des lignes tracées sur le papier ou sur le sable ne peuvent avoir la même signification que pour nos esprits assujettis à des méthodes mécaniques. A leurs yeux ces lignes servent seulement d'appui à la mémoire; elles sont pour nous la chose principale, et c'est par elles que nous vérifions notre mémoire. Ils ne voient pas contradiction en ce que deux îles soient placées, chez l'un, à un pouce de distance, et, chez un autre, à deux, parce que chacun sous-entend entre elles une pareille durée de navigation.

Nous nous étendrons sur leurs connaissances géographiques, lorsque nous parlerons en général de la géographie de l'archipel des Carolines.

Parmi les objets qui attiraient leur attention, étaient les javelots et autres produits du travail des Pouynipètes. Lorsqu'ils surent d'où venaient ces objets, il se fit parmi eux un mouvement général; le nom de *Faounoupeï*, *Faounoupeï*, passa de bouche en bouche. Un des chefs, prenant en main des javelots, des frondes, etc., les montra par la fenêtre de la chambre aux insulaires rassemblés dans les pirogues, leur raconta que nous avions été nous-mêmes à Pouynipète, et beaucoup d'autres choses sans doute très-surprenantes,

puisqu'il partait souvent de la foule de grandes exclamations. Lorsque, après cela, quelque chose les étonnait ou leur plaisait, ils demandaient si cela ne venait pas de Pouynipète, et ils avaient une si haute opinion de l'industrie des Pouynipètes, qu'ils croyaient que les meubles d'acajou dont ils admiraient le poli, avaient certainement été faits à Pouynipète. Ces hommes guerriers, ou plutôt turbulents, jouent, parmi ces peuples paisibles et inoffensifs, le même rôle que jouent les habitants des îles Fidji dans l'archipel des îles des Amis. Ils en parlent comme d'une espèce de géants de force et de courage, et nous n'acquîmes pas, à ce qu'il parut, peu de considération à leurs yeux, pour avoir été à Pouynipète, et en avoir rapporté nos têtes.

A l'approche de la nuit tous s'en allèrent, excepté Selen et Eboung, qui s'arrangèrent pour coucher à bord. La musique parut faire sur eux une plus grande impression que sur nos amis d'Ualan. Eboung ne revenait pas de sa surprise de la foule de merveilles qu'il voyait, mais avec l'air d'un homme raisonnable, et il communiquait sans cesse ses remarques à Selen. Pour toutes ces nouveautés, ils nous en donnèrent une bien peu agréable et à laquelle nous ne nous attendions pas, en

nous racontant que dans leur archipel, au S.-E. de Lougounor, se trouvait l'île de Pyghirap (1), dont les habitants se nourrissaient de chair humaine. Selen expliqua par des signes très-expressifs et avec une profonde horreur, la manière dont ils dépeçaient un homme, le rôtissaient, le mangeaient, etc. Je demandai s'il en était de même sur plusieurs autres îles; mais pour toutes Selen répondit positivement que non. Si cette nouvelle est vraie, il faut que Pyghirap, comme Pouynipète, soit peuplée par une autre race d'hommes que le reste des Caroliniens. Mais pour la consolation du lecteur, je dois me hâter de dire que le chef carolinien Oralitaou, que nous rencontrâmes dans la suite sur l'île de Guahan, homme aussi très-spirituel, nia l'existence de ce fait; il doit donc rester encore dans le doute.

Le lendemain [4] après avoir terminé sur le rivage de l'île Lougounor mes observations astronomiques et magnétiques, j'allai rendre ma visite à mes connaissances. Je dus pour cela traverser toute l'île. L'imagination est d'abord fortement

(1) D'après les renseignements recueillis dans la suite, Pyghirap ou Pyghiram est située par environ 2° et demi de latitude et 206° de longitude.

frappée à l'aspect de ce jardin de cocotiers, qu'on dirait sortir du sein des eaux, dont la forme est reconnue comme l'idéal de l'élégance et de la majesté, et des magnifiques arbres à pain, dont les bienfaits rivalisent avec ceux de nos céréales. On est confondu d'étonnement en songeant avec quelle sagesse la nature sut fournir à l'homme, en le dotant de deux végétaux, non seulement de quoi satisfaire sa faim et sa soif, mais encore tous les matériaux nécessaires pour construire ses maisons, ses pirogues, fabriquer ses tissus, ses ustensiles domestiques, etc., et lui procurer, en même temps, par eux, un asile contre les rayons d'un soleil vertical, et un air libre et frais. Mais on passe bientôt à l'état de cette reine enchantée, condamnée à se promener toute sa vie dans un jardin magique; l'uniformité vous fatigue; de quelque côté que vous tourniez les regards, ce sont toujours les mêmes objets; il n'y a pas une petite pierre distincte, qui puisse servir de remarque sur votre route; il n'y a ni droite, ni gauche. Les cimes ondulantes des palmiers balancées mollement et comme en cadence par un vent qui souffle constamment du même côté; le bruit monotone de la mer, dont les vagues se brisent éternellement contre le même rivage, vous endorment comme

le chant de la nourrice endort l'enfant au berceau. Tels doivent être l'uniformité et l'ennui dans lesquels passent leur vie les habitants des îles basses. Les habitants des régions polaires vivent sans doute plus gaîment. Une nuit de six mois succédant à un jour de pareille durée, le soin de pourvoir à la nourriture, la faim quelquefois, jettent du moins quelque variété, bien que ce ne soit pas toujours d'une manière agréable, dans leur genre de vie. Il n'y a point ici de semblable ressource.

Les habitations des insulaires ne se trouvent que dans la partie N.-E. de l'île, et sont dispersées sans aucune régularité. Si l'on se figure le toit de l'*isba* (chaumière) d'un paysan russe, posé à terre, et couvert, au lieu de planches ou de paille, de feuilles de baquois, on aura une idée exacte des maisons que l'on voit ici (1). Les deux extrémités, tournées du N.-E. au S.-O., sont fermées par des cloisons de branches de cocotier et ont chacune une porte. Sur les côtés de la cabane sont pratiquées, dans quelques-unes, des séparations semblables aux cabines d'un navire; dans d'autres, des espèces de guérites basses et couvertes de toutes

---

(1) *Voyez* la planche 32e.

parts, à l'exception d'un petit trou sur l'un des côtés. Ces bouges, où l'on ne peut entrer qu'en rampant, étaient, comme nous l'avions conjecturé, destinés aux femmes. Çà èt là les ustensiles de ménage consistant en instruments de pêche, et dans quelques-unes, les pirogues mêmes; au milieu ordinairement le foyer, qu'on ne distingue que par le feu allumé à cette place; au dedans et au dehors la saleté. Tout cela est loin de pouvoir soutenir la comparaison avec les maisons des Ualanais, jolies à l'extérieur et toujours propres au dedans. Nous étions mécontents de la malpropreté des Ualanais, en raison peut-être du contraste désagréable qu'elle formait avec leurs autres qualités; mais les habitants de Lougounor, comparativement à eux, sont de véritables cyniques. Sans parler déja de leurs personnes, couvertes d'une couche d'huile de coco et de couleur jaune, ils ne s'inquiètent pas, en cédant à leurs besoins naturels sur le rivage, de le faire de manière à ce que la haute mer puisse emporter toute l'ordure; et ce n'est pas même toujours sur le rivage qu'ils vont pour cela, ce qui serait regardé à Ualan comme le plus haut degré de malpropreté. Une cordiale réception nous attendait cependant toujours dans ces misérables et sales cabanes. Les noix de cocos pa-

raissaient à l'instant pour être suivies ensuite de présents, non seulement de la part du maître de la maison, mais même de tous les assistants. La rigueur avec laquelle ils dérobaient leurs femmes à nos regards contrastait singulièrement avec cette cordialité. Un seul de nous eut occasion de les entrevoir la dérobée, au moment où, l'apercevant, elles s'enfuyaient à toutes jambes dans le bois; à part cela, nul de nous ne vit une figure féminine. Plusieurs étaient renfermées dans leurs cages, pratiquées dans les maisons, d'autres dans des cajutes séparées, ainsi que nous pûmes en juger par les cris des enfants. Nous fûmes pendant tout le temps accompagnés d'un insulaire qui prenait grand soin de ne pas nous laisser approcher de ces endroits; et lui, ainsi que tous les autres, répétaient sans cesse *farak!* en montrant le chemin qu'il fallait suivre. Que les sauvages cachent leurs femmes, c'est une chose ordinaire; mais je n'aurais jamais cru que la jalousie pût être poussée jusqu'à ce point. Tant que nous restions assis, ils étaient tous joyeux, caressants et bons; mais à peine nous levions-nous pour nous mettre en chemin, que retentissait de tous côtés l'insupportable *farak!* (marchez), qui finit par nous ennuyer sérieusement. Si nous étions enclins à la médisance,

nous pourrions remarquer qu'il paraît que les maris de ce pays ont appris par l'expérience que la sagesse de leurs femmes ne peut être mise à l'abri du danger que par un retranchement de cloisons et de nattes, et qu'il vaut mieux, pour la paix du ménage, ne pas l'exposer à la tentation.

Ils ne montraient pas la même jalousie pour leurs morts. Ils nous permirent d'examiner leurs tombes, qui sont entièrement semblables à leurs maisons, sur une petite échelle, c'est-à-dire, qu'elles ont des toits de cinq pas de longueur, faits de branches entrelacées. Sur quelques-unes est construit un second toit tout-à-fait semblable au premier. Ils placent ordinairement des noix de cocos sous le plus bas. Ce sont là probablement les tombeaux des chefs, parce qu'il y a un endroit particulier simplement entouré de pieux, où, d'après leur dire, on enterre aussi les morts.

Les observations et autres diverses occupations me retinrent les deux jours suivants à bord de la corvette ou à l'observatoire. Je passai très-agréablement, en m'entretenant avec les chefs, le temps que me laissaient les intervalles du travail, tandis que les autres sauvages jouaient très-amicalement avec nos gens, leur enseignaient la manière d'écosser les noix de cocos, et s'amusaient beaucoup de

leur maladresse. J'avais constamment auprès de moi le tamol Peseng, vieillard très-spirituel, qui me communiqua beaucoup de renseignements curieux. Non content de cela, il cherchait lui-même à s'instruire; il demanda d'où nous venions et comment nous étions venus chez eux, voulut connaître notre manière d'exprimer les nombres, etc. En général les Lougounoriens montraient une curiosité très-raisonnable; ils examinèrent soigneusement toutes les parties du bâtiment, mesurèrent sa longueur, la hauteur des mâts, etc.

La veille de notre départ je parcourus encore une fois l'île de Lougounor, accompagné de Peseng. Dans sa partie N.-E. nous rencontrâmes au milieu d'un bois épais un mur en pierre de deux pieds de hauteur, formant un cercle d'environ sept pas de diamètre, avec une ouverture d'un côté; tout le sol dans l'intérieur était jonché de feuilles de cocotier. Ce mur s'appelle *Sefaiou*, et l'espace compris dans l'enceinte, *Enen*. Peseng fit entendre que c'était un lieu de repos pour les gens fatigués; et s'étendant de tout son long, il nous conseilla d'en faire autant. Les jeunes insulaires de notre suite se mirent à cueillir là des noix de cocos, et après nous être reposés et rafraîchis nous dûmes convenir que ce lieu répondait parfaitement à sa

destination. Il paraît qu'il est exclusivement réservé pour les chefs, car personne de la troupe ne prit la liberté de dépasser l'enceinte pour mettre le pied dans l'intérieur, pas même pour nous présenter les cocos, et les matelots qui m'accompagnaient, durent, comme demi-tamols, servir d'intermédiaires.

Ils montent ici sur les cocotiers exactement de la même manière qu'à Ualan, en s'empêtrant les jambes avec une vieille feuille de baquois. Par ce moyen, ils escaladent, comme avec une échelle, des troncs d'arbres parfaitement droits et lisses, et de quatre-vingts pieds de haut. Mes matelots, les plus résolus d'ailleurs des enfants de Neptune, avouaient qu'ils ne pourraient lutter avec eux. Pour écosser la noix, ils enfoncent en terre un pieu pointu, sur lequel ils la frappent pour déchirer l'enveloppe extérieure. L'un et l'autre de ces deux moyens sont un raffinement inconnu dans les autres îles de la Polynésie, et notamment aux îles de Sandwich. Là les insulaires montent sans rien sur les arbres les plus élevés, et enlèvent à coups de dents la cosse de la noix.

Je rôdai jusqu'à la fin de la soirée autour des habitations des insulaires, rencontrant partout le même caressant accueil. Quoique l'insupportable

farak, *farak*, ne cessât même alors de nous poursuivre dès que nous approchions d'un endroit où étaient renfermées des femmes, la sévérité de la réclusion semblait s'être un peu relâchée. Je rencontrai le soir, sur la porte d'une maison, une vieille qui ne songeait pas à m'éviter, mais à laquelle, par dépit, je ne fis aucune attention. Je vis ensuite deux jeunes filles qui me firent le compliment ordinaire, *Tamol mamal.* L'heure avancée ne me permit pas, à mon grand regret, de prolonger l'entrevue aussi long-temps que je l'aurais désiré; je n'eus que le temps de leur donner quelques bagatelles, qu'elles reçurent avec joie, et de voir qu'elles étaient très-gentilles, et qu'elles ne différaient presque point des filles ualanaises, soit par la figure ou par l'accoutrement; leur *tol* seulement paraissait être de deux ou trois pouces plus large.

Lorsque je fis connaître aux chefs mon intention de mettre en mer le lendemain, ils en parurent attristés. Peseng me déclara très-intelligiblement que, restant à Lougounor, il pleurerait, et que, lorsque nous serions déja en Russie, il penserait souvent à ce que faisait *capital Litské.* Cela passerait chez nous pour un vain compliment, mais dans la bouche de ce qu'on appelle un sauvage, ces mots étaient l'expression d'un cœur véritable-

ment bon. L'annonce de mon départ fit naître dans l'île une confusion générale. Tous s'empressaient de mettre à profit autant que possible le peu de temps que nous avions à rester. Ils apportaient tous des poules, des coqs, ce que chacun avait; ils demandaient des clous, des couteaux, etc.; et je m'en retournai avec une assez bonne provision de toutes sortes de petits objets. Par un semblable calcul, j'invitai, à mon tour, Selen et Peseng à venir coucher à bord, désirant profiter encore de leur société. Entre autres renseignements, j'appris d'eux les noms qu'ils donnent ici à plusieurs principales étoiles. Ils passèrent une grande partie de la nuit à causer entre eux, non seulement sans s'embarrasser s'ils m'empêchaient par là de reposer, mais venant même m'éveiller toutes les fois qu'une nouvelle étoile remarquable se montrait à travers l'écoutille.

Rien ne nous retenant plus ici, nous commençâmes, dès le point du jour du 8, à nous préparer à mettre en mer. Le groupe avait été reconnu en détail sur les embarcations, les chronomètres étaient vérifiés, et nous avions fait un grand nombre d'observations lunaires. Je reçus beaucoup de visites d'adieu; je fis présent à mes amis de divers instruments en fer, sans oublier les bagatelles pour

leurs femmes, et je pris congé en recevant l'assurance qu'ils me pleureraient beaucoup.

Nous sortîmes du port vers les onze heures, en perdant à l'appareillage notre ancre de touée (la quatrième en moins d'un an), qui s'était probablement accrochée à quelque roche, car tous les efforts de nos gens n'aboutirent qu'à casser le grelin, sans pouvoir remuer l'ancre.

Entre les 5° 17′ et 5° 37′ de latitude nord et les 206° 1′ et 206° 23′ de longitude ouest, sont situés trois bas groupes de corail, sur lesquels on compte jusqu'à quatre-vingt-dix îlots de diverses grandeurs. Ces îles, vues pour la première fois par le capitaine anglais Mortlok, en 1795, sont marquées sous son nom dans l'atlas de l'amiral Krusenstern, et, par suite, de même sur le nôtre. Le plus oriental de ces groupes, Lougounor, est de forme ovale et a dix-huit milles de tour. L'île de Lougounor, à l'angle oriental de ce groupe, se recourbe en fer à cheval et forme un très-bon port, appelé port *Chamisso*, en l'honneur du savant voyageur qui donna, le premier, sur cet archipel, quelques notions dignes de foi. La largeur de l'île est d'une demi-verste à cent cinquante pas. Son milieu, élevé au-dessus du niveau de l'eau d'envi-

ron sept pieds, est couvert d'arbres à pain, et sur ses rivages croissent particulièrement les cocotiers et les baquois, dont les cimes chargées de fruits, du côté de la lagune, pendent souvent au-dessus de l'eau. La partie méridionale de l'île est sablonneuse, mais vers le nord se trouve beaucoup de terre végétale sur laquelle sont disséminées les plantations d'arum, qui exige absolument un terrain humide, et dans leur voisinage sont toutes les habitations des insulaires. Ces plantations sont entrecoupées de canaux étroits, destinés à fournir de l'eau à toutes les parties, et servant, en même temps, à ce qu'il paraît, de bornes entre les propriétés des différents chefs. Le bois qui les entoure forme un magnifique panorama, où des plantes de toute espèce et d'une variété infinie, entièrement à découvert, se présentent sous le point de vue le plus avantageux pour donner une idée du caractère général des productions des îles basses (1).

L'île n'a naturellement d'autre eau douce (2)

---

(1) *Voyez* la planche 33[e].

(2) Les îles de corail ne sont cependant pas toujours privées d'eau douce. Le capitaine Beechey ayant creusé des puits sur l'île Bow (latitude 18° un quart S., longitude 140° trois quarts O.),

que l'eau de pluie qui s'amasse dans les fosses et dans une autre espèce particulière de réservoirs formés par des trous que l'on creuse exprès pour cela dans les troncs des cocotiers dont la position est inclinée (1). Nous trouvâmes toujours l'eau des fosses sale et de mauvaise odeur. Cette faible provision suffit aux habitants, parce que d'abord ils boivent très-peu, et qu'ensuite cet élément indispensable pour nous est remplacé pour eux par cette boisson délicieuse que la nature leur prépare sans cesse dans les fruits du cocotier. C'est la véritable source de vie, jaillissant d'un coup de baguette à l'ordre du Tout-Puissant.

Les Lougounoriens ne démentirent pas la bonne opinion que nous avions des compatriotes de Kadou. Nous les trouvâmes hospitaliers, bons, réservés, et de manières agréables. Ils n'avaient pas en nous la confiance enfantine de nos bons Ualanais, parce qu'ils ont, peut-être, plus d'expérience qu'eux, et qu'ils ont appris des habitants des groupes dont les rapports sont plus fréquents avec les Européens, que ce n'est pas toujours et

---

trouva abondamment de très-bonne eau douce. (*Beechey's voyage*. I. 176.)

(1) *Voyez* la planche 34ᵉ.

en tout qu'on peut se fier à nous, tout civilisés que nous sommes. Cela n'interrompit cependant pas un seul instant la bonne intelligence entre nous. C'est un peuple qui entend le trafic et qui sait y ménager ses intérêts. Sa maxime est de recevoir le plus et de donner le moins possible; mais pour atteindre ce but ils ne recoururent jamais à la fraude, et encore moins au vol. Pendant tout le temps de notre séjour, nous ne vîmes pas un seul exemple de ce dernier vice. Mais en les désignant comme des trafiquants adroits, je n'entends pas dire qu'ils soient avides; ils se montrèrent hospitaliers et serviables envers nous, par le seul plaisir, en apparence, de nous être agréables. Les jeunes gens, au premier signe, grimpaient sur les arbres pour cueillir des noix de cocos, portaient nos bagages, sans rien demander pour cela, et ils étaient toujours satisfaits de ce qu'on leur donnait. Si quelques-uns, même parmi les plus raisonnables, ne craignaient pas de demander, l'excuse en est dans leur extrême pauvreté, et dans le désir bien naturel de se procurer des objets qui leur étaient nécessaires, et qu'ils n'avaient pas les moyens de payer.

Une des preuves du bon cœur d'un homme, c'est lorsqu'il s'attache facilement à un autre

homme, dont il attend de la réciprocité, et les Lougounoriens sont tout-à-fait des gens de cette espèce. Chacun de nous avait son ami particulier. Le mien était Selen, avec qui, en témoignage d'amitié, je dus changer de nom. Cet usage est aussi commun ici que dans les autres lieux de la Polynésie. En formant ce genre de lien, on se prend par la main qu'on tire avec force en sens opposé, comme pour resserrer le nœud de l'amitié. Leur excessive jalousie nous ôta la possibilité de les voir dans leur vie domestique; mais ils nous parurent très-attachés à leurs femmes et à leurs enfants; et il n'est pas impossible que le soin de leur sûreté ne fût le motif qui les portait à les renfermer. Ils nous demandaient souvent des cadeaux pour leurs femmes et pour leurs enfants; et s'ils recevaient de nous quelques douceurs, comme du sucre, des biscuits, etc., ils les cachaient ordinairement dans leur ceinture pour les leur porter.

Nous n'eûmes pas occasion de connaître en détail la base et l'étendue du pouvoir des tamols. Mon ami Selen s'efforça de me faire entendre qu'il était le chef de tout le groupe; que Peseng, Taliaour, et les autres, quoique tamols, étaient cependant ses *pouiks*. Il paraît que ce mot signifie

subordonné, parce qu'à Namolouk un tamol demanda aux officiers s'ils n'étaient pas *pouiks* relativement à moi, en ma qualité de tamol. Personne cependant ne montrait du respect à Selen, et il ne semblait pas plus riche que les autres. La seule distinction des chefs, c'est qu'ils ont plusieurs maisons; ils en ont une à part pour les femmes, une autre pour leurs grandes pirogues, etc. En général, nous ne remarquâmes point ici des traces d'un droit exclusif sur la terre ou sur ses productions, comme à Ualan. Il nous parut que chacun avait sa propriété.

La taille des Lougounoriens est généralement au-dessus de la moyenne. Leur structure est forte et bien prise. La couleur de leur corps est châtaine. Ils ont le visage plat; le nez aplati par le haut et relevé par le bout; les lèvres épaisses, les dents unies et saines; les yeux grands, noirs, saillants, quelquefois animés, mais pour la plupart sans expression. La barbe chez quelques-uns est passablement longue, mais rare. Leurs cheveux noirs, longs et épais, un peu crépus, sont rassemblés quelquefois en paquet sur la nuque et attachés avec la fronde; ils enfoncent dans ce chignon un peigne à trois dents, sur le haut duquel flottent deux ou trois plumes de la queue du

phaëton; d'autres fois la chevelure reste éparse et forme une énorme frisure, comme chez les habitants de la Nouvelle-Guinée (1). Leur ceinture, qu'on appelle également ici *tol*, est un morceau de tissu d'environ six pouces de large, passant de derrière par devant entre les cuisses, et qui diffère de celui des Ualanais en ce qu'il n'a point de sachet. Ils jettent sur leurs épaules l'espèce de manteau dont nous avons souvent parlé, semblable au poncho de l'Amérique du Sud, ou à la chasuble d'un prêtre catholique, et que nous avions déja trouvé sur les îles Séniavine. Cette pièce de tissu, teinte ordinairement en jaune, longue de trois archines et large d'une archine et demie, est cousue de deux lés en longueur, avec une ouverture au milieu pour passer la tête. Ils portent des chapeaux de forme conique, très-artistement faits de feuilles de baquois, qui les mettent parfaitement à l'abri du soleil et de la pluie. C'est à ces commencements de vêtement qu'il faut rapporter le vif plaisir qu'ils éprouvaient à recevoir des chemises, et à s'en parer continuellement, tandis qu'au contraire les Ualanais n'y attachaient aucun prix.

---

(1) *Voyez* les planches 25, 26 et 27.

L'instrument dont ils se servent pour se tatouer a la forme d'un hachereau, ou plutôt d'une herminette d'environ 4 pouces de longueur, avec le tranchant dentelé (1). Ils l'appuient sur le corps et frappent dessus doucement avec un petit maillet, jusqu'à ce qu'il ait percé l'épiderme, qu'ils frottent ensuite avec le suc d'une plante (*cerbera* ou *calophyllum*), ou avec du charbon. Les jambes et la poitrine sont couvertes de longues lignes droites, ce qui donne aux premières l'apparence de bas rayés. Ils tracent sur les mains plusieurs petits poissons longs d'un pouce environ. Il est remarquable que ces figures portent les noms de diverses îles. Peseng avait sur la cuisse gauche, au-dessus du genou, un certain nombre de ces poissons et de crochets, qui signifiaient Lougounor et les groupes voisins; ensuite chaque ligne sur la jambe et sur la main avait le nom d'une île, à partir de Faounoupeï jusqu'à Pelly. Quand il eut compté toutes ces îles, il restait encore quelques traits, qu'il appela *Manina* (Manila), *Ouon*, *Saïpan*, etc.; et comme cela ne suffisait pas, il se mit à nommer en riant *Ingrès*, *Roussia*, etc. Peut-être que cet usage a été introduit pour con-

(1) *Voyez* la planche 30e.

server plus facilement dans la mémoire les îles de leur archipel. C'est une espèce de chapelet géographique. Quelques-uns d'entre nous concluaient de là que les insulaires sont dans l'habitude de tracer des lignes pour chacune des îles où il leur arrive d'aborder, et qu'ils donnent à ces lignes les noms de ces mêmes îles. Ils nous assurèrent que les femmes se tatouent avec beaucoup de goût dans les endroits qui sont couverts par le *tol.* Ils portent au cou des colliers de fibres de cocos, ou de petits anneaux faits de cosses de cocos, ou de coquillages, et quelquefois des morceaux d'écaille. Ils mettent des fleurs dans les larges trous du bout de leurs oreilles, et quelquefois des morceaux de bois de deux pouces en travers, teints en jaune ou en noir (1). Quelques tamols, à l'instar des petits-maîtres chinois, laissent croître les ongles des gros doigts.

Ils rendent encore plus désagréable la couleur de leur visage naturellement basané, en le frottant d'une poudre de couleur orangée qu'ils tirent de la racine d'une plante appartenant au genre des *costus*. Ils emploient cette poudre exactement comme les Kaloches se servent de l'ocre et de la

---

(1) *Voyez* la planche 30e.

suie. Quelques-uns ne s'en frottent que le front, d'autres tout le visage ou seulement les sourcils. Les tamols ne se teignent que la paume des mains. Mais en général ils ont sur eux une telle quantité de cette teinture, qu'il suffit d'une demi-heure passée dans leur société, pour que les mains, les habits et le linge en soient salis.

On ne saurait attendre de la propreté d'un peuple qui se barbouille le corps, au lieu de le laver. Leurs cheveux sont remplis de vermine. Je ne puis positivement assurer s'ils s'en régalent; mais, à en juger d'après certains gestes, je crois que, s'ils ne sont pas d'aussi déterminés phthirophages que les Ualanais, ce régal ne leur est pas entièrement étranger.

Leur nourriture se compose de noix de cocos et de fruits à pain, de la racine de taro (arum) et de poisson. Ils font avec les noix de cocos une espèce de hachis. Du suc tiré du cocotier même ils préparent une boisson très-utile dans la saison où les fruits sont généralement rares. Ils forment du mélange des cocos et du taro une sorte de bouillie d'un goût très-insipide. Il y a beaucoup d'arbres à pain dans les îles, mais il paraît que ces fruits n'étaient pas en maturité, de notre temps, parce que nous n'en reçûmes qu'un seul

de cuit, encore était-il petit et avec les graines. Ils préparent aussi ces fruits pour la durée, en les faisant fermenter dans des trous. La fermentation les change en une pâte fétide qu'on appelle *pouro* ou *houro*. Je ne les vis point manger les fruits du baquois. Ils n'aimaient pas notre viande salée, mais les pigeons et les poules étaient fort de leur goût. Il n'y a que des pigeons sauvages dans l'île; mais les habitants apprivoisent les poules autour de leurs maisons, quoique, à ce qu'il semble, ils ne s'en nourrissent pas. Nous trouvâmes aussi chez eux des chiens et des chats. Ils appellent ces derniers *cato ;* d'où il suit évidemment, ou qu'ils les ont apportés eux-mêmes des îles Mariannes, ou que les Espagnols les leur ont apportés. Ils appellent le chien *colàk*, mot qui ressemble à celui de *galàgo*, nom malais de cet animal; d'où l'on doit conclure qu'il est passé ici de l'Asie, ensemble avec l'homme, quoique un gros chien que nous vîmes nous parut être de la race européenne.

Nous ne trouvâmes parmi eux d'autre arme que la fronde, qu'ils tressent proprement et avec goût des fibres du coco : preuve que la guerre ne les visite pas souvent, si même elle ne leur est tout-à-fait inconnue. Nous ne vîmes point de haches en pierre ou en coquillage. Le fer qu'ils se procu-

rent en trafiquant avec d'autres îles, est venu supplanter cette arme primitive des peuples sauvages. Nous les approvisionnâmes pour quelques années de fer, dont, selon l'apparence, ils commençaient à manquer. Un grand couteau et quelques hachereaux furent tout ce que nous aperçûmes parmi eux de ce métal. Les habitants des îles qui n'ont point de relations constantes avec les Européens, ont peu gagné en remplaçant la pierre par le fer, car, perdant l'habitude de se servir de l'une, et n'ayant pas toujours occasion de se procurer l'autre, ils sont sujets à se voir privés des outils les plus indispensables. Ils prenaient avec avidité toutes sortes d'objets en fer, mais de préférence à tout les haches. Nous leur fournîmes d'autres outils, en leur en montrant l'usage, et vraisemblablement ils ne convertiront pas le rabot en hachereau, comme Togojà. Les briquets et les pierres à feu, ainsi que les aiguilles, leur faisaient le plus grand plaisir; plusieurs demandaient des pierres à aiguiser, dont, par malheur, nous n'étions pas munis. Les verroteries et autres bagatelles pareilles n'étaient presque d'aucun prix à leurs yeux.

Le métier sur lequel ils travaillent les tissus en fibres de bananier et de cocotier est presque

tout-à-fait semblable à celui des Ualanais. Les tissus eux-mêmes sont inférieurs, pour la finesse et pour la propreté de la façon, à ceux d'Ualan, et encore plus à ceux de Pouynipète. On les teint ordinairement d'une couleur jaune qui se fane assez promptement.

Les instruments de pêche font honneur à leur esprit inventif. Le principal d'entre eux est construit sur le principe de cette espèce de nos filets combines pour laisser entrer le poisson dans un espace d'où il ne puisse ressortir. C'est une caisse tressée en baguettes et en bambou fendu, longue de deux à trois pieds et large d'un pied et demi à deux pieds (1). Le fond de la caisse est plat, et le dessus forme à l'un des bouts une voûte sphérique d'environ deux pieds de haut à partir de sa base. Le bout opposé a une ouverture large d'environ un demi-pied et haute de neuf pouces, d'où s'enfonce dans l'intérieur, à un pied ou plus, un canal par lequel le poisson peut entrer commodément dans le réservoir; et il est empêché d'en sortir, non seulement par la difficulté de retrouver le passage, mais encore par de petites cordes tendues en travers à l'extrémité du goulet, qui servent à

(1) *Voyez* la planche 30ᵉ.

l'effrayer. Ils plongent ces caisses dans la mer à la profondeur de dix ou quinze brasses. Ils les retrouvent ensuite en regardant à travers l'eau du haut de leurs pirogues, les retirent avec des ancres d'une espèce particulière, par un œillet assujetti par-dessus, et les trouvent ordinairement remplies d'une plus ou moins grande quantité de poisson.

Ils ont aussi des filets en forme de grandes besaces; une espèce de cruche en feuilles, garnie d'un manche, avec laquelle ils prennent le petit poisson. Ils pêchent aussi à la ligne et harponnent le poisson avec des piques; mais ils n'ont point de seines.

Quoique les pirogues sur lesquelles les insulaires passent la moitié de leur vie et exécutent des courses sur mer auxquelles les Phéniciens n'auraient pas osé penser, ne répondissent pas entièrement à l'idée de perfection que nous en avions conçue d'après les récits exagérés de précédents voyageurs, nous trouvâmes néanmoins qu'elles étaient parfaitement adaptées à leur destination. Ils conservent naturellement comme un objet précieux les grandes pirogues, dont la construction leur coûte des peines infinies (1). Nous vîmes

(1) *Voyez*, pour les cérémonies et les sacrifices faits à cette oc-

très-peu de pirogues de cette espèce sur l'eau; la plupart sont conservées dans des hangars construits exprès (1). Un objet qui joue un rôle aussi important dans l'existence de tout un peuple, mérite d'être décrit en détail (2).

La pirogue que j'examinai, qui n'était pas encore des plus grandes, avait vingt-six pieds de longueur, deux un quart de largeur, et quatre de profondeur dans son milieu. Par le travers du milieu de la pirogue sont assujetties, à la distance de quatre pieds l'une de l'autre, deux traverses longues de dix pieds (*kio*), jointes à leurs extrémités à des traverses diagonales (*macianyfengue*), dont les bouts intérieurs se lient au bord de la pirogue, à la distance de quatre pieds de ses deux extrémités. Une solive, taillée en forme de pirogue (*tam*), longue de dix pieds et d'un pied en carré, est attachée, parallèlement à la pirogue même, au bout du balancier, par des étançons (*eam*) auxquels on donne la hauteur nécessaire pour que, lorsque la pirogue est droite, ce soutien appuie sur l'eau, et ne lui

casion, les notices recueillies par le docteur Mertens, III[e] partie, n° 11.

(1) *Voyez* la planche 32[e].

(2) *Voyez* la planche 35[e].

permette pas de pencher d'aucun côté. Tout l'espace compris entre les traverses est couvert en perches minces, à l'exception d'un intervalle de deux pieds laissé libre le long du bord pour l'action des pagayes. Sur le côté opposé s'élève une autre petite plate-forme de quatre pieds carrés, surmontée d'un toit sous lequel on abrite les provisions et le bagage. A chaque bout de la pirogue sont cinq petits bancs qui servent en même temps de baux. La pirogue et la solive sont faites en bois de l'arbre à pain. Les deux bouts de la pirogue sont semblables. Ses côtés, presque plats, descendent en coin vers la quille, qui a environ dix pouces de large et est arrondie par le bas. Ses bordages consistent en quelques planches liées entre elles par des cordages de fibres de cocotier. Les joints sont solidement calfatés avec un mastic fait de la pierre de madrépore brûlée. Je ne vis pas une seule pirogue à côtés inégaux, c'est-à-dire, dont un côté fût plat et vertical, et l'autre incliné ou courbé, dont il est parlé dans les voyages d'Anson et autres navigateurs.

Pour le mât, on place deux solives au fond de la pirogue, presque sous les traverses. L'extrémité inférieure du mât, adossée à la solive de l'arrière, s'appuie contre celle de l'avant, et est assujettie

dans cette position par deux haubans de chaque côté. La voile triangulaire, attachée à deux vergues, est hissée par une drisse qui passe dans une ouverture au haut du mât; elle est fixée à la proue par une amure, et manœuvrée par une écoute et un bras qui répond au bout supérieur. Pour changer de bord, on laisse tomber la voile, le mât est incliné vers l'autre bout où l'on fait passer en même temps l'amure de la voile, et la pirogue va de l'avant par son autre extrémité. Ils gouvernent surtout avec la pagaye; mais ils ont une espèce de gouvernail que je ne pus voir de près : sur le côté de l'un des bouts est adaptée librement une planche, au moyen de laquelle ils font virer la pirogue. Le timonier, tout en agissant avec la pagaye qu'il tient entre les mains, dirige en même temps la planche avec sa jambe. En amenant la voile et en mettant la planche en travers, ils arrêtent la pirogue en un clin d'œil.

Le bas de la pirogue est peint en noir, et le haut en jaune ou en rouge. Ils placent sur la proue une figure fantasque quelconque, couverte de diverses bigarrures.

Les pirogues journalières sont construites de la même manière, mais sont beaucoup plus petites. Les plus grandes d'entre elles ont de quinze à dix-

huit pieds de long, les plus petites sont des nacelles à peine capables de porter un ou deux hommes.

Les voiles de toutes ces pirogues sont faites de nattes tressées en feuilles de baquois. Les cordages sont comme partout en fibres de cocotier. Les habitants les apprécient tellement, qu'ils ne donnaient pas à moins que pour une hache un bout de cordage de dix brasses et de deux pouces d'épaisseur. Quoiqu'ils n'aient pas la moitié de la durée de nos cordages de chanvre, ils peuvent toujours fournir une ressource pour le gréement; c'est pourquoi il ne faut pas laisser échapper l'occasion de s'en approvisionner.

Les habitants de Lougounor sont les plus orientaux des Caroliniens voyageurs. Quant à leurs courses, l'étendue de leur commerce, et les connaissances géographiques par lesquelles ce peuple se distingue si avantageusement de tous les autres peuples de l'Océanie, nous en parlerons plus bas, lorsque, après avoir visité plusieurs autres groupes, nous aurons été à même de mieux connaître leurs intéressants habitants. Ces courses les conduisent naturellement à l'observation des astres, qui seuls peuvent les guider en l'absence de la boussole. Ils ont des noms pour toutes les principales étoi-

les (1), pour les diverses époques du cours journalier du soleil, pour chaque jour du mois lunaire. Ils divisent l'horizon en vingt-huit points, qu'ils distinguent par les noms des étoiles qui se lèvent ou se couchent près de ces points; ce qui certainement est le moyen le plus naturel et le plus sûr pour celui qui n'a point à effectuer de grands changements de latitude, et pour qui, par conséquent, les amplitudes des étoiles changent peu. Tel est le cas pour les Caroliniens, dont l'archipel s'étend principalement dans le sens des parallèles.

Nous trouvons aussi tout cela chez les habitants d'Ualan. Cette conformité, qui n'est certainement pas due au hasard, prouve que les Ualanais, aujourd'hui sédentaires, appartiennent à cette même race voyageuse; mais, jetés sur une petite île éloignée de toutes les autres, et qui leur fournit abondamment tous les besoins de la vie, ils ont perdu l'habitude des voyages, à tel point qu'ils ont même oublié l'usage des voiles. La sphère de leur intelligence s'est en même temps rétrécie; nous nous expliquions bien plus facilement avec les Lougounoriens qu'avec eux. Taliaour, le Tycho-

---

(1) Tous ces noms sont insérés dans le vocabulaire général, à la fin du chapitre XIII.

Brahé lougounorien, recula jusqu'au-delà de l'île Pelly, l'endroit où il faut ramper sous le ciel, si l'on veut aller plus loin; les Ualanais, à vingt verstes déja de leur île, s'il arrivait par hasard à quelqu'un d'entre eux d'être transporté à cette distance, délieraient bien vite leur chignon, dans la crainte dêtre suspendus, comme Absalon, aux cornes de la lune.

La comparaison des langues fournit une nouvelle preuve de la commune origine des deux peuples (1). Dans le petit nombre de mots que nous avons recueillis, il se trouve jusqu'à vingt expressions, relatives aux idées ou aux choses les plus ordinaires, qui sont ou absolument les mêmes, ou pour le moins très-ressemblantes. La moitié des nombres fondamentaux du système décimal sont pareils. Il est peut-être plus difficile, après cela, d'expliquer la différence qui existe entre les deux langues, dans certains nombres, dans les noms des étoiles, des époques du jour, du soleil, de la lune, de l'homme, de la femme, de presque toutes les parties du corps, etc., etc.

La langue des Lougounoriens est beaucoup plus

(1) *Voyez* le vocabulaire comparatif des différents idiomes caroliniens, à la fin du chapitre XIII.

difficile à prononcer que la ualanaise, et elle est loin d'être aussi agréable à l'oreille. Eux-mêmes ne prononçaient pas aussi facilement nos mots. Les hommes faits parlent bas et distinctement; mais la jeunesse, comme partout, marmotte et criaille.

Lougounor n'offre pas plus de ressources au navigateur que toutes les autres îles basses. L'approvisionnement d'eau douce dépendra de l'abondance ou de la rareté des pluies. Il n'y a point de bois. On peut espérer d'y faire une bonne provision de noix de cocos; mais on n'y trouvera des fruits à pain que dans certains temps. Nous échangeâmes contre des bagatelles cent cinquante poules, et nous tuâmes une assez grande quantité de pigeons. Mais ceux qui seraient venus immédiatement après nous, n'auraient peut-être pas retrouvé d'aussi favorables chances.

CHAPITRE IX.

Continuation de l'exploration de l'archipel des Carolines. — Navigation aux îles Mariannes. — Séjour à l'île de Guahan. — Retour à l'archipel des Carolines. — Séjour au groupe d'Ouleaï. — Nous quittons définitivement les îles Carolines.

Nous n'étions pas encore sortis de la lagune, lorsque les vigies annoncèrent qu'un navire à trois mâts était en vue. Après un séjour de quatre mois parmi des tribus sauvages, où rien ne nous rappelait l'Europe, une rencontre aussi inattendue ne pouvait être que très-agréable. Nous fûmes bientôt accostés par la chaloupe du navire baleinier *le Partridge*, que nous joignîmes lui-même à midi. Ayant invité à dîner le capitaine Folger, nous apprîmes de lui qu'il était parti d'Angleterre en même temps que nous, qu'il avait visité les îles du Cap-Vert, de Falkland, de Galapagos, et qu'ayant quitté ces dernières en mai de l'année passée, il n'avait depuis jeté l'ancre nulle part; il

avait pris des rafraîchissements aux îles Marquises, de Kingsmill, de Rotouma, de Salomon, à la Nouvelle-Bretagne, et allait maintenant vers le nord. Dans ces dernières années, le nombre des bâtiments baleiniers s'est tellement accru dans la mer du Sud, qu'ils ne trouvaient plus même une pêche suffisante dans la zone tropicale, à laquelle ils se bornaient auparavant, et qu'ils ont dû étendre leurs courses jusqu'aux côtes du Japon. Pendant les mois d'été ils pêchent sous les rivages mêmes de Nipon, et viennent se rafraîchir aux îles Mariannes, ou à celles de Bonin-Sima, qu'il était, entre autres, dans nos instructions de chercher. Les Japonais trafiquent avec eux à l'insu des autorités locales. Un des capitaines voulut essayer d'aller lui-même à terre pour se procurer des vivres frais, mais il fut arrêté et ne put qu'avec peine, au bout de deux jours, obtenir sa liberté. Le capitaine Folger peignit sous les couleurs les plus désavantageuses le caractère sauvage et malfaisant des habitants des îles de Kingsmill et de Bougainville. Ils tombent sur les chaloupes des baleiniers, pendant qu'elles sont à la poursuite des baleines, et il arrive souvent qu'ils tuent ou blessent les gens; de sorte qu'il faut être toujours avec eux sur le pied de guerre et en mesure de se défendre.

Le soir nous visitâmes *le Partridge*, curieux de voir l'emménagement d'un baleinier de la mer du Sud. Ces bâtiments n'ont point à essuyer dans leur pêche les peines et les dangers auxquels sont exposés, tant par le climat que par les glaces, les baleiniers du nord. C'est vraisemblablement pourquoi il n'a pas été jugé nécessaire de les soumettre à des dispositions aussi sévères sous le rapport de la discipline. On sait avec quelle rigueur on observe que tout bâtiment expédié pour la pêche de la baleine dans le nord, soit abondamment pourvu de tout, qu'il ait un bon médecin, un nombre déterminé de vieux et de jeunes matelots, etc. Les baleiniers de la mer du Sud n'ont presque jamais de chirurgien, et il n'y en avait point sur *le Partridge*. Leurs équipages ne sont pas non plus composés d'hommes choisis, ce qui fait que les désertions sont très-fréquentes, et surtout lorsque la pêche n'est pas heureuse; car servant pour une certaine part dans le produit de la pêche, ils ne peuvent pas espérer alors la compensation de leurs peines. Les îles du grand Océan sont semées de pareils déserteurs, dont le nombre s'accroît journellement de plus en plus, non-seulement pour le malheur des indigènes, mais souvent même pour celui des navigateurs qui les visitent. Voilà pour-

quoi les capitaines baleiniers répugnent tant à s'arrêter quelque part. Nous avons vu que *le Partridge* était presque depuis neuf mois sous voiles quand nous le rencontrâmes. Quelque temps après, nous le revîmes à l'île de Guahan, où le capitaine Folger dit, qu'en partant de là il ne jetterait pas l'ancre de toute une année.

Les moyens de pêche des baleiniers de cette mer sont les mêmes que ceux des baleiniers de la mer du Nord. Il y avait sur *le Partridge* sept baleinières (1) toujours prêtes à être lancées à l'eau. A l'apparition d'une baleine, on dépêche contre elle ordinairement quatre embarcations, sur lesquelles s'embarquent le capitaine et tous les aides. Le navire reste quelquefois sous la direction de cinq ou six matelots. Ils harponnent de préférence les cachalots; mais quand la pêche a été mauvaise au commencement, ils tombent sur tout ce qu'ils rencontrent; et ne se bornant pas même aux baleines, ils prennent des ours de mer et autres amphibies, là où ils en trouvent. Le capitaine Folger avait pris en un an quatre-vingt-cinq baleines, qui lui avaient donné mille barils d'huile,

---

(1) C'est le nom qu'on donne aux embarcations d'un bâtiment baleinier. *Whaleboat* chez les Anglais.

ou environ le tiers seulement de sa cargaison complète; c'est pourquoi il avait résolu de faire dorénavant sa proie de tout ce qu'il pourrait. Le spermacéti qui se trouve tout pur dans la tête du cachalot, en est simplement retiré et mis en barils, et l'huile est en même temps extraite de la graisse sur le bâtiment même. On a construit, à cet effet, sur le pont un fourneau en briques dans lequel sont deux chaudières de fonte, chacune de la capacité de vingt seaux. Le fourneau repose sur des voûtes ayant communication avec une caisse en bois, qui entoure tout le fourneau, et qu'on remplit d'eau pendant l'opération, pour se garantir du feu. L'huile est d'abord versée des chaudières dans des baquets pour la laisser refroidir, et ensuite dans des barils qui, avant d'être arrimés dans la cale, restent quelques jours attachés le long du bord, parce que l'huile, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement figée, coule aisément des barils. Pour épargner le bois, on brûle aussi sous les chaudières ce qui surnage au-dessus de l'huile pendant qu'elle bout.

Désirant profiter de notre occasion pour faire passer des lettres en Europe par le Kamtchatka, le capitaine Folger nous accompagna avec son navire jusqu'au soir du lendemain, suivant tous les

mouvements que nous devions faire pour notre reconnaissance. Nous reconnûmes pendant ce temps les côtés est, sud et ouest du grand groupe situé au S.-O. de Lougounor, que les insulaires appellent *Sotoane*. Il a dix-sept milles de longueur du N.-O. au S.-E., et douze milles de largeur. Nous y comptâmes jusqu'à soixante îlots. Nous aperçûmes dans deux endroits des ouvertures dans le récif, par lesquelles on peut sans doute pénétrer dans la lagune. Tous les îlots sont couverts de bois; mais il paraît qu'ils sont moins peuplés que Lougounor. Il ne vint, en tout, vers nous que trois ou quatre petites pirogues, avec lesquelles nous n'eûmes pas de communication, soit que nous ne pussions nous arrêter, soit qu'elles craignissent de nous approcher.

Dans la nuit du 10, nous louvoyâmes sans diminuer de voiles pour venir au vent du troisième groupe, Étal, qui est le plus au nord. Apercevant au matin, au S.-E., des îles que nous croyions faire partie de ce groupe, nous en approchâmes, et nous en commencions sérieusement la reconnaissance, étonnés de la promptitude avec laquelle nos cadeaux s'étaient répandus dans tous les groupes; car on y voyait des hommes parés de chemises blanches. L'arrivée de notre ancien ami

Selen, avec une charge de noix de cocos, nous découvrit que nous nous trouvions devant le groupe de Lougounor, et les observations faites bientôt après, firent voir que l'erreur était due à un assez fort courant, qui portait au S.-E. Nous avions maintenant sous le vent le groupe Étal, vers lequel nous nous dirigeâmes. Nous reconnûmes avant la soirée tous les côtés de ce groupe, et en outre le côté nord du groupe Sotoane. Il nous vint d'Étal une dizaine de pirogues. Les insulaires, qui probablement avaient entendu déja parler de nous, montèrent de suite à bord; ils étaient gais, sociables, et témoignaient leur joie des cadeaux qu'ils recevaient par des embrassements et la répétition de : *Mamal tamol.* Ils étaient disposés à rester long-temps avec nous; mais je dus abréger la visite, pour me hâter de terminer ce jour même la reconnaissance des îles Mortlok.

Cette tâche remplie, nous gagnâmes un peu le large, nous tenant pendant la nuit sous petites voiles, et au point du jour du 11 nous gouvernâmes au N.-O., direction dans laquelle, d'après les renseignements recueillis à Lougounor, nous comptions rencontrer le groupe Namolouk. On voyait encore du haut des mâts le groupe Étal au N.-E., lorsque les îles que nous cherchions apparurent

en effet droit devant nous. Nous fîmes le tour entier de ce petit groupe, qui n'a pas plus de six milles de circonférence, et qui se compose de quatre îlots. Nous mîmes en panne pour recevoir les visiteurs, qui déja venaient à nous dans quelques pirogues. Nous avions, en attendant midi, deux heures de temps pour nous occuper d'eux. Ils ne diffèrent en rien des Lougounoriens. Selen, Peseng, leur étaient connus, et ce fut avec plaisir qu'ils apprirent de leurs nouvelles. Tous demandèrent à venir en bas pour examiner le navire; mais aucun n'entreprit d'aller quelque part sans permission, et encore moins de toucher à quoi que ce fût. Nous ne pûmes que les trouver très-aimables, même après avoir vu les Lougounoriens. Un réjoui, qui s'appelait *Lougoun*, surpassait tous les autres par l'infatigable activité de la langue et du corps. Il dansait continuellement. Cette danse consistait à se baisser légèrement, dans la posture d'un homme assis, presque à toucher le plancher, avec diverses pantomimes des mains, accompagnées d'un mouvement du milieu du corps, qui trémoussait de tous côtés avec une étonnante vélocité, tandis que les deux extrémités restaient parfaitement immobiles. Il faut pour cela une extraordinaire souplesse dans les membres, et de

grands efforts des muscles de l'abdomen. Notre danseur, à la fin de sa danse, se plaignait toujours de douleurs au ventre et aux côtés.

Plusieurs d'entre eux, mais non pas tous, étaient tatoués, et tous ne l'étaient pas de même. Ainsi que les Lougounoriens, ils distinguaient les lignes d'après différentes îles. L'un appelait les hachures *Nemmeu-Maik*, un autre *Poulouot-Maik*, etc.

Après les observations de midi, je me proposais de renvoyer chez eux nos visiteurs; mais les pirogues se dispersèrent l'une après l'autre, et nous laissèrent deux insulaires, nommément Lougoun, qui en paraissaient très-contents. Je leur expliquai que j'avais l'intention de m'éloigner de suite de leurs îles; ils appelèrent alors leurs pirogues, qui ne firent cependant aucune attention à eux. Nous mîmes le cap au N.-O. et courûmes sous toutes voiles, pour être, vers le milieu du jour, sur le parallèle de la pointe septentrionale du groupe. Nos hôtes pensaient que nous nous en allions définitivement, et sans cependant paraître inquiets; ils se mirent à parler très-sérieusement entre eux de Louazap et de Poulouot, espérant probablement pouvoir regagner leur pays de quelqu'une de ces îles. Ils dînèrent à notre table de bon appétit et avec gaîté; mais lorsqu'ils s'aperçurent, en montant

sur le pont, que nous avions viré de bord et que nous nous dirigions de nouveau vers Namolouk, ils se livrèrent à des transports qui prouvaient évidemment que ce n'était pas de bien bon cœur qu'ils eussent fait ce voyage inattendu. Lougoun faisait toute sorte de folies; il mettait la main aux manœuvres avec les matelots, en imitant leur *oh! hé!* Il monta sur la hune, d'où il se mit à crier; il était, en un mot, comme fou. Bientôt vinrent à notre rencontre quelques pirogues, qui ne se décidaient pourtant pas à nous aborder, tant le soupçon se glisse facilement dans l'esprit des sauvages! Mais enfin, les invitations de leurs compatriotes, vêtus de chemises blanches et armés de haches, produisirent leur effet. Ils accostèrent la poupe, et tout redevint comme auparavant. Après des cadeaux réciproques, nous nous séparâmes amicalement, et nous gouvernâmes au nord.

Le groupe de Namolouk est situé à trente-cinq milles au N.-O. de Lougounor. En venant du nord aux îles Mortlok, nous en passâmes à la distance de moins de douze milles; ce qui prouve combien il est facile de passer devant des îles de cette espèce, sans les apercevoir.

De là nous revînmes à la latitude de 6° 10′, afin de continuer la recherche de l'île Quirosa. Notre

perquisition démontra que cette île n'existe point par la latitude de 6° 10', entre 205° et 211° de longitude. Après nous être assurés où elle *n'était pas*, il restait encore à déterminer où elle *était;* car il n'y avait aucun doute que Quiros n'eût effectivement vu une haute terre vers ces parages. La question fut décidée pour nous le lendemain dans la reconnaissance de l'île haute de Hogoleu, décrite par le capitaine Duperrey. La ressemblance de la situation de cette île avec la description, quoique très-imparfaite, de la terre découverte par le navigateur espagnol, me convainquit de l'identité de ces deux terres, ainsi qu'il est expliqué avec détail dans la partie géographique du Voyage.

Je me portai en vue de cette île pour savoir des habitants son véritable nom, que le capitaine Duperrey ne mentionne pas. D'après les explications des Lougounoriens, je supposais que c'était leur *Roug*.

Au point du jour du 14 février, nous vîmes une haute terre au nord. Une montagne aiguë s'élevait à son centre, et à droite et à gauche étaient des îles basses. En nous approchant, nous reconnûmes que ces îles font partie d'un récif très-dangereux, qui entoure l'île haute à une grande distance. Bien-

tôt vinrent à notre rencontre deux pirogues tout-à-fait semblables à celles des Lougounoriens, mais plus proprement travaillées et peintes en rouge avec des raies noires. La seule différence qu'il y avait dans les voiles, c'est que celles-ci portaient une espèce de cargue-point qui, lorsqu'ils allaient vent arrière, soulevait la vergue basse presque perpendiculairement, en serrant un peu la voile par le haut; autrement leur voile triangulaire n'agirait presque pas. Nous mîmes en panne, et, après avoir amené leur voile à environ une encâblure au vent de la corvette, ils s'arrêtèrent et parlèrent long-temps entre eux, comme pour se consulter sur ce qu'ils feraient. Ils hissèrent à la fin leur voile et s'avancèrent vers nous. Divers objets en fer que nous leur montrions, engagèrent une des pirogues à saisir l'amarre que nous lui jetâmes, mais qui fut bientôt de nouveau lâchée. Ils avaient tellement peur, que, tandis que les uns ramaient de l'avant, les autres sciaient en arrière pour retenir la pirogue. Une d'elles, plus hardie que les autres, se décida enfin à nous accoster. Quelques couteaux et ciseaux qu'on lui jeta nous valurent en retour un peu de poisson et quelques noix de cocos. Il semblait que rien ne pourrait les engager à monter sur le bâtiment; mais la vue

d'une hache surmonta toute crainte, comme à l'ordinaire. Un vieux Chamol (c'est ainsi que tous prononçaient ici ce mot), du nom de *Seïtip*, se jeta à l'eau et monta hardiment par l'échelle de poupe, quoiqu'il fût boiteux. Une chemise et une hache furent la récompense de sa résolution. Il se décida même à venir en bas, après avoir confié ses précieux joyaux à la garde d'un matelot. Son grand étonnement à la vue de tout ce qui se présentait à lui, attestait que c'était pour la première fois qu'il était monté sur un navire; cependant la répétition fréquente de *chamol* (ami) indiquait qu'ils n'avaient pas encore oublié leurs relations avec *la Coquille*. Seitip s'en retourna bientôt sur sa pirogue de la même manière qu'il en était venu, c'est-à-dire, à la nage. Le chef de l'autre pirogue, jaloux de sa bonne fortune, voulait s'approprier la chemise et un miroir, et une querelle s'en serait peut-être suivie, si je n'avais fait comprendre à l'autre qu'il en recevrait autant s'il voulait venir à bord; à quoi il se décida de suite. Cheup resta encore moins de temps que le premier près de nous, se hâtant de regagner sa pirogue avec son trésor, avant que nous eussions le temps de nous repentir de notre trop grande munificence. Après nous avoir encore donné quelques poissons et

quelques cocos, ils nous quittèrent en se dirigeant vers l'île.

Ces insulaires différaient un peu des Lougounoriens par les traits du visage. Leurs lèvres ne sont pas aussi épaisses, ils ont le nez plus droit et les cheveux plus lisses. Il n'y avait aucune différence dans le vêtement : c'était le même manteau; sur la tête la fronde, autour du chignon ou sur le front. Ils ne portaient pas tous de tol, mais ils se l'attachaient en se préparant à venir à nous. Il paraît que leur langue n'est pas tout-à-fait la même. Ils ne comprenaient pas les mots lougounoriens que nous leur disions; et nous ne pouvions nous-mêmes distinguer leurs paroles, en partie, peut-être, parce qu'ils parlaient très-vite.

Mais, ce qui était plus important pour moi, je me convainquis de la justesse de ma conjecture, que cette île était effectivement *Roug* ou *Toug*. Ni ici, ni dans les autres endroits où nous prîmes des informations, personne ne comprit le nom de *Hogoleu*.

Nous poursuivîmes notre route vers le nord, pour reconnaître une île portée sur les cartes sous le nom d'*Anonyma*, dénomination qui lui convient d'autant moins qu'elle est habitée, et qu'elle doit, par conséquent, avoir un nom quelconque.

Nous la reconnûmes le 16 février. C'était un petit groupe composé de 3 ou 4 îlots, au nord duquel on apercevait encore du haut des mâts quelques autres îlots. Il y avait beaucoup de monde sur le rivage; quelques-uns nous faisaient divers signes, tandis que d'autres traînaient par-dessus le récif deux pirogues qui se mirent à notre suite. Nous fûmes bientôt joints par quatre autres pirogues. Nous gouvernâmes pour contourner ce groupe par l'ouest, d'aussi près que possible; mais lorsque nous voulûmes nous avancer au nord, nous vîmes dans la direction du récif une rangée de bancs, qu'indiquait la couleur verdâtre de l'eau, et qu'il fut jugé nécessaire de sonder avant de s'y engager.

Pendant que la chaloupe s'occupait de ce travail, nous nous entretenions avec les insulaires qui, dès leur arrivée, avaient hardiment accosté l'arrière de la corvette, et deux d'entre eux montèrent à bord sur notre première invitation; ils paraissaient cependant inquiets et défiants, et ne s'éloignaient pas volontiers du bastingage, quelques efforts que nous fissions pour les tranquilliser en leur distribuant des cadeaux, pour lesquels nous reçûmes un peu de poisson. Il nous fallut virer de bord pour ne pas trop nous éloigner

de la chaloupe ; ceux qui étaient sur les pirogues, s'imaginant sans doute que nous emmenions leurs compatriotes, poussèrent un cri terrible, et malgré tout ce que je pus faire pour expliquer à ceux qui étaient avec nous, que nous voulions seulement nous rapprocher de leur île, ils se jetèrent à l'eau et regagnèrent leurs pirogues à la nage. Ils se tinrent après cela pendant tout le temps sous voile à une certaine distance. Je parvins à savoir d'eux, que la plus grande des îles que nous avions devant nous, s'appelle *Piserarr* (la *Pizaras* de M. Chamisso).

Le lendemain matin [17], après avoir passé le chenal qui avait été sondé, nous trouvâmes, dans un espace de douze milles, un fond égal de vingt à vingt-trois brasses, et nous avions alors, à l'est, les îlots Ounalik, Amytideu, Pilipal et Onooup, que nous avions vus auparavant au nord; et, au N.-O., deux autres îlots (Maghyr et Maghyrarik), qu'on n'apercevait que de dessus les barres de hune Ces trois groupes étaient réunis entre eux par un récif, battu dans quelques endroits par les brisants, et, dans d'autres, marqué seulement par la couleur verdâtre de l'eau. Nous nous voyions dans une vaste lagune de vingt-cinq milles au moins, du nord au sud; mais nous ne pouvions savoir

encore à quelle distance elle s'étendait de l'est à l'ouest.

Nous fûmes ici même joints par quelques pirogues. Les insulaires se montrèrent beaucoup plus confiants que ceux de la veille; quelques-uns montèrent de suite à bord, entre autres le vieux chamol Rekeil, homme très-sensé. Ils demandaient tous des couteaux, qu'ils appelaient *naïfe*, ou plutôt *laïfe*, du mot anglais *knife*. Rekeil était le seul qui ne fût pas importun, et, à vrai dire, il n'avait pas besoin de l'être, parce que sans cela je le comblai de cadeaux. Ces visiteurs firent voir clairement qu'ils étaient proches voisins de Guahan : ils faisaient fi des clous, comptaient pour rien les bagatelles, et ne voulaient que des *laïfs*. Ils exigeaient un couteau pour un petit paquet de cordes, et se raillaient de moi quand je ne voulais le donner que pour cinq paquets. Ils étaient généralement gais, aimables, répondaient avec plaisir et en détail à nos questions géographiques, et n'étaient mécontents que de ce que, pressés de sortir de la lagune avant la nuit, nous ne restions pas avec eux aussi long-temps qu'ils l'auraient désiré. Une des pirogues se tint long-temps à notre suite; nous nous amusions de l'adresse qu'ils mettaient à la manœuvrer, et eux-mêmes, comme on

peut bien le croire, ne s'en trouvaient pas mal non plus. A quatre heures nous sortîmes par le côté sud de la lagune. Après avoir louvoyé toute la nuit pour ne pas perdre notre position, au point du jour [18] nous portâmes au nord sous toutes voiles, et à neuf heures nous arrivâmes de nouveau sur un fond de vingt-trois brasses. Les courants nous avaient tellement drossés vers l'ouest, que nous n'apercevions plus maintenant aucun des îlots que nous avions en vue la veille. Nous continuâmes jusqu'à midi à aller toujours par le même fond, rencontrant de temps en temps de petits bancs que nous évitions sans peine. L'île Maghyr commençait seulement alors à paraître au bout de l'horizon, au N.-E., et l'on voyait en même temps une ligne de hauts-fonds, qui couvrait tout l'horizon, du N.-E. au S.-O. Après avoir parcouru un certain espace dans cette dernière direction, parallèlement à ces hauts-fonds, nous vîmes qu'ils s'étendaient sans interruption jusqu'à l'île d'Onooun, qu'on découvrait de l'avant à nous, et qui semblait former le coin occidental de cette vaste lagune. Dans la crainte qu'en nous engageant dans cet angle sous le vent, il ne devînt difficile de trouver une sortie, nous portâmes au N.-E., pour revenir de nouveau par cette route au

côté méridional; mais nous vîmes bientôt dans cette direction des brisants qui s'étendaient, à quelques intervalles près, jusqu'à cette même île. Nous les eussions eu bientôt doublés, si dans le moment le plus critique il n'était arrivé une avarie (1), qui gêna tellement nos manœuvres, que le soir vint avant que nous pussions nous dégager des récifs et des bancs, et il ne nous resta d'autre parti que de mouiller vers le milieu de l'espace qui les séparait. Si le vent de N.-E. avait fraîchi, comme cela arrive quelquefois, notre situation serait devenue très-mauvaise; mais la nuit se passa heureusement, si ce n'est le pénible tangage qu'éprouvait la corvette; et dès le point du jour [19] nous mîmes à la voile et gouvernâmes au N. N.-O. Je n'imaginais pas qu'on pût sortir de la lagune par cette route, à cause des bancs que nous avions rencontrés la veille; je fus donc très-surpris lorsque, vers les huit heures, nous ne trouvâmes pas de fond à quarante brasses. Ayant viré de bord au S.-E., nous vînmes de nouveau par vingt-trois brasses, et nous vîmes devant

(1) La drisse de la grande vergue cassa, ce qui nous obligea de serrer la grande voile et le grand hunier. (*Remarque pour les marins.*)

nous une ligne continue de hauts-fonds qui s'étendait du S.-O. au N.-E., la même sans doute que nous avions vue auparavant. Ayant ainsi reconnu de ce côté le contour du grand banc, nous gouvernâmes par son côté extérieur sur l'île d'Onooun. A quatre heures nous en étions tout près, et nous vîmes bientôt sur le rivage une nombreuse troupe d'insulaires. La plupart étaient assis par groupe et nous regardaient; quelques-uns allaient et venaient; parmi eux étaient des femmes qu'on distinguait à leurs tabliers, de couleur éclatante, descendant jusqu'au-dessous du genou; d'autres travaillaient à mettre à l'eau des pirogues, dont un grand nombre étaient à sec sur le bord d'une anse où il n'y avait que peu de ressac. Le soleil du soir lançait directement ses rayons sur cette troupe qui, dans la longue-vue, présentait, comme dans la *camera obscura*, un magnifique tableau.

Nous fûmes bientôt joints par quatre ou cinq pirogues, entièrement semblables à celles que nous avions vues déja. Il n'y eut d'abord que des cris sauvages d'invitation; enfin un chamol (Soukkizeum), qui différait un peu des autres par les traits du visage, nous surprit par la question : *Fragatta Ynglès?* nous répondîmes : *Fragatta Russiana*,

et il répéta nos paroles comme s'il en comprenait la signification. Lorsqu'il monta à bord par l'échelle de l'arrière, nous l'accueillîmes par le compliment espagnol : *Buenas dias*; il répondit : *Si sentol* (señor). Il nous raconta de suite qu'il était venu ici de l'île de Sotoan (Sataoual) pour trafiquer; qu'il avait été déja à Oual (Guahan), et, pour preuve, il demanda *cuchillas* (des couteaux). A la question que je lui fis, s'il connaissait don Luis Torrès, il s'écria avec joie : *Luis! Mariales! si Sennor!* Il demanda ensuite *come* (à manger); on lui donna du pâté qu'il avala avec avidité, en répétant : *Pan, come, Mariales* (Marianes). Plusieurs vinrent à la suite de Soukkizeum; notre pont fut pendant quelque temps couvert de visiteurs, qui se montrèrent aussi aimables et aussi bons, mais beaucoup plus *civilisés* que nos précédents amis : pour la moindre bagatelle ils voulaient avoir un *laïf*, ou pour le moins un hameçon en fer; ils ne daignaient pas regarder les clous. Tous, sans en excepter même le *docte* Soukkizeum, étaient très-enclins à demander et à recevoir des couteaux, des hameçons, et, autant que possible, à ne donner absolument rien en échange. Ils étaient tous barbouillés de la poudre jaune connue; quelques-uns, en venant à nous, attachaient

leur *tol*, mais la plupart ne portaient rien du tout, ou avaient seulement le *tol* relevé autour des reins. Au coucher du soleil ils s'en allèrent tous.

Il nous fallait rester là jusqu'au lendemain pour déterminer la latitude de l'île. Dès le point du jour [20], les habitants commencèrent à venir de nouveau nous visiter, et à neuf heures il s'était rassemblé autour de nous une vingtaine de pirogues, qui contenaient pour le moins une centaine d'hommes. Ils nous apportèrent une si grande quantité de poisson, surtout de poissons volants, qu'il y en eut pour tout l'équipage. Il y en avait, en outre, de beaucoup d'autres différentes espèces, parmi lesquelles MM. les naturalistes en trouvèrent de nouvelles, et purent se procurer jusqu'à treize exemplaires qu'ils ne possédaient pas auparavant. Les insulaires, dans cette occasion, se montrèrent trafiquants habiles; ils demandèrent d'abord un *laïf* pour un poisson. Mais cette fois nous restreignîmes aussi notre générosité, et nous établîmes un certain ordre dans nos échanges. On arrêta les prix suivants : pour cinq poissons un hameçon, et s'ils voulaient comprendre un paquet de cordes dans le marché, alors un couteau. Nous ne mîmes point en panne; nous continuâmes à louvoyer sous toutes voiles, pour être, à midi,

aussi près que possible de l'île. Cela n'interrompit cependant pas le trafic. Les insulaires se dépassant l'un l'autre avec une activité et une adresse étonnante, venaient un à un s'attacher à la poupe, et faisaient leurs échanges. Les cris et le bruit étaient proportionnés à l'impatience que chacun avait de devancer l'autre. L'habileté avec laquelle ils maniaient leurs pirogues était faite pour exciter autant d'étonnement que l'agilité, l'adresse et la vivacité qu'on voit en général dans ce peuple. Nous le trouvâmes exactement tel que doit être dans le monde le premier peuple navigateur.

Nous mîmes en panne vers midi. La corvette, arrêtée subitement dans sa marche, jeta la confusion parmi les pirogues qui nous suivaient à la voile. Des mâts, des vergues furent cassés; mais le désordre fut porté à son comble, lorsque nous lâchâmes l'échelle de l'arrière : chacun voulait y arriver le premier. C'était à qui sauterait d'une pirogue à l'autre, à qui se jetterait à la mer pour devancer les autres à la nage; le bruit, les cris, les poussées, le craquement des pirogues, auraient pu faire penser qu'ils nous prenaient à l'abordage. Si je l'avais permis, le navire eût été certainement rempli de visiteurs; mais je n'invitai qu'un vieux

chamol, duquel j'espérais retirer des renseignements utiles. Il était si faible qu'il ne put monter l'échelle sans être aidé. Tant qu'il resta suspendu en dehors, je craignais sérieusement qu'il ne fût jeté à l'eau par d'autres, qui voulaient absolument venir à bord, et qu'il fallut repousser de force de l'échelle. Je fus trompé dans mon attente: le bon vieillard était si craintif et si stupide, que ce ne fut qu'après plusieurs efforts que je pus seulement apprendre de lui qu'il s'appelait *Melizeu.* Après lui vint Soukkizeum, qui était beaucoup plus communicatif et pas du tout timide; il se mit à table avec nous, et après avoir dépêché de très-bon appétit une assiettée de pois, il se retira emportant en cadeau une hache et d'autres objets. Sur ces entrefaites les pirogues nous quittèrent l'une après l'autre, et nous fîmes route au sud.

Tout ce groupe, ainsi que nous l'apprîmes dans notre seconde visite à l'archipel des Carolines pendant l'automne de cette même année, est appelé par les indigènes *Namonouïto*. Comme commencement, comme base d'un nombreux groupe d'îles ou même d'une seule grande île, qui doivent un jour exister là, ce lieu mérite d'être particulièrement remarqué. Il nous offre l'apparence de toutes les îles de corail à leur origine. Soit à cause de sa

formation postérieure, soit peut-être en raison de sa grande étendue, il est resté en arrière des autres, et ne forme point encore un groupe entier et serré d'îles et de récifs; mais tous les éléments en sont là. On y trouve le lit de la future lagune (que M. Chamisso appelle *digue*), ayant un fond égal d'environ vingt-trois brasses, et parsemé de bancs de peu de profondeur. A la limite au vent de cette digue, il y a déja quelques îles réunies par un récif, mais qui jusqu'ici ne paraît pas être continu; au côté opposé il s'est aussi formé une île. Des récifs s'étendent des deux extrémités à une petite distance le long de la digue; l'espace entre elle et les récifs est occupé par des bancs submergés qui sont encore maintenant séparés par de grands intervalles. En admettant l'hypothèse la plus généralement reçue, que d'innombrables millions d'animalcules microscopiques travaillent à élever ces digues, jusqu'à ce que, parvenues à la surface, elles forment une chaîne non interrompue d'îles et de récifs, alors le groupe Namonouïto pourra dans le temps, peut-être dans des milliers d'années, servir de mesure aux progrès de ces travaux; et ce sera dans ce cas un des plus vastes, puisqu'il a quarante-cinq milles de longueur de l'est à l'ouest. Il est situé entre 8° 33′ et 9° de la-

titude, et 209° 29′ et 210° 13′ de longitude ouest.

D'après les notices du D. Chamisso, don Louis Torrès (1) trouva, par 8° 20′ de latitude et 211° de longitude, un banc de vingt-quatre brasses de profondeur, sur lequel il navigua pendant trois jours entiers. Je me proposai maintenant de procéder à la recherche de ce banc, et ayant atteint, en conséquence, la latitude indiquée, nous courûmes à l'ouest. Nous suivîmes ce parallèle jusqu'à la longitude de 212°, jetant souvent la sonde, et sans trouver de fond à cinquante brasses et plus. Nous apprîmes par la suite des habitants de l'île d'Onooun, que ce banc leur est connu sous le nom de *Mannaïjeu*. Nous le cherchâmes alors plus à l'est, mais avec aussi peu de succès, d'où je conclus qu'il n'est pas situé à l'ouest de 210°. La recherche et l'exploration de ce banc seraient également très-importantes, puisqu'il est possible qu'il soit aussi la base d'une île naissante.

Poursuivant notre route à l'ouest, nous retrouvâmes le lendemain [22] les îlots Pyghella et Faïeou, que don Louis Torrès avait aussi vus, et qu'il appelle *Pigouelao* et *Faliao*. Le premier avait

(1) Je suppose que le lecteur connaît déja ce personnage remarquable.

été déja vu par le capitaine Duperrey. Ils sont tous les deux très-petits, n'ayant pas plus de cent cinquante toises de longueur; ils sont presqu'au niveau de l'eau, entourés par un récif qui forme une anse sur le dernier, et l'un et l'autre inhabités. L'îlot Pyghella est couvert d'épaisses broussailles, au-dessus desquelles s'élèvent une cinquantaine de cocotiers; sur celui de Faïeou est un bois élevé dans lequel il paraît qu'il y a des arbres à pain; mais nous n'y vîmes pas un seul cocotier.

Don Louis Torrès vit entre ces deux îles un banc, appelé par les habitants *Oraïtilipou*, semblable au premier, mais plus petit, et n'ayant que douze brasses de profondeur. Nous le cherchâmes très-soigneusement dans ce passage, mais sans succès; il faut donc croire qu'il est situé hors de la ligne qui suit la direction de ces deux îles.

Je dirigeai de là ma route directement sur les îles Mariannes. J'interrompis pour un temps avec regret l'exploration de l'archipel des Carolines; mais j'avais besoin de m'arrêter à Guahan pour deux motifs : d'abord, par manque de biscuit et de quelques autres articles nécessaires, que j'espérais compléter, en les tirant en partie de l'île, en partie des bâtiments anglais et américains, qui viennent ordinairement là dans cette saison; et

ensuite, pour une répétition d'expériences sur le pendule dans un lieu où, d'après les observations du capitaine Freycinet, s'était montrée une grande anomalie de gravitation.

Sans avoir rien rencontré qui fût digne de remarque, nous portions au nord, et le 26, à l'entrée de la nuit, nous vîmes droit devant nous l'île de Guahan, à la distance de trente milles. Nous courûmes toute la nuit sous toutes voiles, et au point du jour nous étions à dix milles à l'ouest de la pointe méridionale de l'île. De faibles vents et de forts courants contraires nous obligèrent à louvoyer jusqu'à la baie de San-Luis de Apra. Comptant sur l'exactitude du plan du capitaine Freycinet, je résolus d'avancer directement à travers le banc de Calalan. En le traversant nous n'eûmes pas une seule fois moins de sept brasses. On pouvait voir distinctement au fond chaque pierre.

Nous avions depuis long-temps hissé et assuré par le canon le pavillon du pilote : arrivés dans la *Caldera*, nous répétâmes le signal; toutefois, nous ne vîmes point de pilote, et sans une goëlette mouillée sous pavillon dans le port intérieur, nous aurions pu penser que nous étions venus dans un lieu rendu désert par la peste : on n'apercevait d'aucun côté le moindre signe de vie;

sur aucun des deux forts de San-Yago et de Santa-Cruz, il n'y avait de pavillon; un silence de mort régnait tout à l'entour. Quel contraste avec le mouvement animé des îles que nous venions de quitter! Cette comparaison faisait naître mille pensées.... Nous n'avions pas le temps d'en suivre l'enchaînement, obligés que nous étions de louvoyer dans un étroit passage. A neuf heures nous jetâmes l'ancre à l'entrée du port intérieur.

Je dépêchai de suite un officier pour s'informer à bord de la goëlette, au fort ou à terre, s'il y avait là *quelque ame vivante;* si l'on pouvait trouver un pilote pour entrer dans le port intérieur, des chevaux pour aller à Aganna, la capitale de Guahan, etc. L'embarcation revint sans avoir pu se procurer le moindre renseignement. Il n'y avait dans le fort de Santa-Cruz qu'un vieux mulâtre; sur la goëlette que quelques matelots, et dans le petit village à l'angle N.-E. de la baie, qu'un peuple à demi sauvage. Mais, sur ces entrefaites, j'avais déja trouvé une occasion de communiquer avec le gouverneur; nous fûmes visités par un de ces nombreux déserteurs des bâtiments anglais qui errent maintenant dans l'île. J'appris de lui que le gouverneur actuel était une de mes anciennes con-

naissances, ce même Medinilla dont Golovnine, Kotzebue, Chamisso et Freycinet avaient loué l'hospitalité. Rien ne pouvait m'être plus agréable, et je m'empressai de lui adresser une lettre, dans laquelle, en l'informant de mon arrivée et du but de notre voyage, je lui demandais la permission d'établir mon observatoire à terre, d'approvisionner la corvette de vivres frais, etc.

Le lendemain matin [1er mars] de bonne heure, un sergent vint m'apporter une lettre du gouverneur, contenant l'offre obligeante de ses services et l'invitation de venir le voir à Aganna. Je demandai, en réponse, l'envoi pour le lendemain de chevaux et de mules, afin de pouvoir m'y rendre avec mes officiers pour lui présenter mes hommages.

L'entrée de la corvette dans le port intérieur aurait entraîné beaucoup d'embarras; je résolus de la laisser à l'ancre à la place où elle était; car dans cette saison et avec de bonnes chaînes d'ancrage, il n'y avait pas de danger à prévoir.

Après avoir examiné divers endroits de la baie, je choisis, comme le plus commode pour l'établissement de notre observatoire, la ferme de Soumé, située sur le rivage de la presqu'île d'Oroté, et appartenant au major Torrès, gouverneur en se-

cond des îles Mariannes. Je visitai, entre autres places, le fort Santa-Cruz, bâti sur un îlot. Il est de forme quadrangulaire, de vingt pas en long et en large, et élevé d'environ huit pieds au-dessus de l'eau. Nous y trouvâmes une garnison composée d'un mulâtre et quatre canons sans affûts; mais fût-il complétement armé, un bon brick, d'une seule bordée, le réduirait au silence. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, comme il est destiné à protéger la rade, ses embrasures ne sont tournées qu'au nord et à l'ouest, et que du côté de la presqu'île d'Oroté, d'où l'on peut arriver jusqu'à lui à gué, même dans les hautes eaux, il est entièrement sans défense. Il avait ce jour-là un pavillon hissé au haut d'une perche, mais ce n'était pas un pavillon de guerre.

Le lendemain matin [2] nous nous rendîmes, en société assez nombreuse, au désembarcadero de Pité, dans la partie N.-E. de la baie, où nous attendaient déja les mules. La route d'Aganna est des plus agréables; elle court en grande partie le long même du rivage, mais dans quelques endroits il faut contourner des rochers qui s'avancent jusqu'à la mer. Vous parcourez alors des allées ombragées par la végétation pompeuse des tropiques, ou vous traversez des rizières ou des

villages, dont le plus considérable est la ville d'Aganna; et elle ne diffère, en effet, presque en rien des autres villages, si ce n'est par son étendue, une certaine régularité, et encore, en ce que toutes ses maisons ne sont pas élevées sur des piliers.

Arrivés au Palais (*Palacio :* il y en a toujours un, aux colonies espagnoles, dans l'endroit le plus insignifiant), tout l'état-major du gouverneur, en uniforme, vint à notre rencontre, et lui-même nous reçut au haut de l'escalier. Après avoir payé ce tribut à l'étiquette, don Jose nous pria d'être chez lui comme chez nous; il fit apporter des *chaquettés* (1), que chacun de nous échangea avec plaisir contre son pesant habit d'uniforme. L'affaire pour laquelle j'étais principalement venu à Aganna fut terminée en peu de mots : le gouverneur répondit à tout, comme on devait l'attendre de l'hospitalier Pineda, et demanda qu'on se reposât entièrement sur lui.

Après le déjeuner, qui ne différait d'un dîner que parce qu'on y servit du thé, je fis ma visite à don Luis Torrès, vieillard respectable et jovial, qui non-seulement me permit de m'établir sur

(1) Veste d'une étoffe légère. Coutume des Manilles.

sa terre, mais me dit que je ne devais pas demander, mais exiger tout ce dont j'aurais besoin. Son intéressant journal, dont toute la substance est contenue dans les mémoires de M. Chamisso, me fut aussi très-utile pour éclaircir quelques doutes dans nos propres reconnaissances. Don Luis n'est pas retourné depuis aux îles Carolines, mais il est resté, comme ci-devant, l'ami et le protecteur des Caroliniens qui viennent à Guahan. Il a cherché à se procurer, parmi tous ceux qui l'ont visité depuis dix ans, des renseignements sur Kadou; mais pas un d'eux n'a entendu parler de l'existence d'un homme de ce nom. Nous verrons plus bas que les informations que nous prîmes nous-mêmes à son égard furent tout aussi vaines.

Après le dîner nous assistâmes à un combat de coqs; spectacle qui, les dimanches, a ordinairement lieu devant le Palais, et dont les colons espagnols et les habitants indigènes sont également grands amateurs. Une foule nombreuse formait un cercle d'environ dix pas de diamètre. Un officier de police, une baguette à la main, veillait à ce que personne ne dépassât la ligne marquée. Pendant que les paris s'arrangent, les coqs désignés pour le combat sont armés d'éperons de

deux pouces de longueur, qu'on attache à la jambe droite de chacun. Avant le commencement de la lutte, on excite les coqs à se donner tour à tour des coups de bec, afin de les irriter, et ensuite on les lâche. Les spectateurs manifestent le plus vif intérêt pendant la durée du combat, en encourageant tantôt l'un, tantôt l'autre des duellistes. Les cris *bravo blanco! bravo colorado!* retentissent de toutes parts, jusqu'à ce que l'un des combattants, blessé ou par pure poltronnerie, cherche son salut dans la fuite. Le maître du vaincu le tue souvent de colère sur la place. Nous tenions aussi des paris du haut du balcon du Palais; et, comme si c'eût été fait exprès, nous gagnions toujours; mais comme nos enjeux et notre gain restaient en bas, la gaîté générale n'en était que plus vive. Le bruit et le rire allaient toujours leur train, lorsque tout à coup toute cette foule, comme frappée par le conducteur d'une machine électrique, s'arrêta pétrifiée, la face tournée vers l'église. La cloche, et en même temps le tambour du Palais, annonçaient l'*Angelus* du soir. Notre hôte qui, jusqu'à cet instant, avait été très-gai, immobile, la tête baissée et les mains jointes, récitait à demi-voix sa prière. Bientôt les coups précipités de la cloche donnèrent le signal de la

fin de l'oraison, et tous se souhaitèrent réciproquement une bonne nuit. Cette troupe, tout à l'heure si bruyante, se dispersa lentement de divers côtés, et je partis moi-même après elle, laissant pour coucher à Aganna une grande partie de notre société.

Dès le lendemain [3] je dressai sans délai mon camp sur la ferme de Soumé; et depuis ce moment, selon ma coutume, je m'occupai exclusivement et sans voir presque personne, d'observations et d'expériences, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement terminées. Ces travaux se prolongèrent jusqu'au 13 mars. Ils eussent fini quelques jours plus tôt, si l'un de mes aides, par un zèle trop empressé pour mettre à l'abri de l'humidité les cahiers originaux des observations, n'y eût mis le feu, en les plaçant dans un *fanal avec une chandelle allumée*, au risque évident de brûler tout notre établissement. Je fus encore très-content que cette maladresse, sans entraîner des suites plus fâcheuses, pût être réparée par les travaux de deux ou trois nuits.

Cet accident fut comme l'avant-coureur d'un autre bien plus grave. J'avais l'habitude, à la fin de mes travaux, d'aller à la chasse avec quelques-uns de mes compagnons, plutôt pour me dis-

traire et respirer plus librement, que par passion pour cet exercice. Cette fois cette promenade me coûta cher; car, par je ne sais quelle négligence, dont je ne saurais me rendre compte jusqu'ici, mon fusil partit, et je reçus la décharge dans la main droite, tout près de la jointure du poignet. Cet accident, en m'ôtant l'usage de la main, me priva pendant un mois et demi, non-seulement de la possibilité, mais même de la faculté d'observer. Cette végétative période de ma vie réveillera toujours dans mon ame les plus tristes souvenirs. Le mal physique n'était rien auprès de mes souffrances morales, en me voyant réduit à une inaction forcée, dans un temps où l'accumulation des travaux réclamait toute mon activité. J'aurais consenti volontiers à souffrir dix fois davantage, si mon mal eût pu servir à hâter les progrès de l'expédition, et à faire disparaître des journaux plusieurs lacunes qu'il m'a fallu remplir ensuite de mémoire.

On faisait, en attendant, à bord de la corvette toutes les dispositions nécessaires pour la mettre en état de reprendre la mer. Nous eûmes ici beaucoup de travail. A la suite des fortes chaleurs, le gréement et la coque du bâtiment exigeaient de grandes réparations, pour se préparer aux coups

de temps auxquels nous devions nous attendre à la sortie des tropiques; ce qui, d'après les calculs, devait avoir lieu vers l'époque du changement de mousson. Il fallut remettre en ordre presque toutes les poulies, radouber les embarcations, raccommoder ou remplacer une foule d'objets en fer et en cuivre; couper du bois : ce qui, dans ce climat, à cause des chaleurs, de la dureté et de la pesanteur du bois, n'est pas une petite peine; visiter certaines provisions; enfin faire de l'eau. Nous prîmes le parti d'aller faire aiguade dans la baie d'Umatah, située vers le sud, parce que l'eau dans le port est mauvaise, et que l'approvisionnement en est si pénible, que pendant un jour entier, avec deux chaloupes, nous ne pûmes pas en obtenir plus de dix barriques. Nous fûmes trompés dans notre espérance de tirer quelques ressources des baleiniers, n'en ayant rencontré que deux ici, et de ce nombre était notre connaissance Folger, qui ne purent nous faire part que de bien peu de chose, et encore en articles insignifiants. Le 17 mars toutes nos affaires furent terminées.

J'avais l'intention, après avoir fini mes travaux à l'observatoire, d'aller passer quelques jours à

Aganna près de nos bons amis, et pour y recueillir peut-être quelques renseignements curieux. Mais il fallait maintenant renoncer à tous ces projets. Je n'étais pas même en état de recevoir officiellement le gouverneur sur la corvette, et je l'invitai à venir simplement y déjeuner. Je supposais que ce serait une occasion pour me remettre les comptes des provisions que nous avions reçues; mais don José déclara, que non-seulement il ne pouvait rien prendre pour cela, mais encore, que si nous avions besoin d'argent, il était prêt à mettre à notre disposition, pour le compte de son gouvernement, la somme que nous désirerions, sur notre simple parole et sans aucun embarras d'écritures. Nous n'avions aucun moyen de répondre dignement à l'hospitalité et à l'obligeance sans exemple du généreux gouverneur, et nous devons nous borner, comme nos prédécesseurs, à lui témoigner solennellement notre cordiale reconnaissance.

Après le départ du gouverneur, à qui nous rendîmes par un salut les honneurs convenables, nous commençâmes de suite à tout disposer pour mettre en mer, et le lendemain matin [19] nous passâmes dans la baie d'Umatah.

Le vieil alcade administrador, pour lequel nous avions un ordre ouvert du gouverneur de nous fournir des animaux vivants et des fruits, non content de l'exécuter sans délai, s'empressa de nous montrer toutes sortes d'égards, en mettant à notre disposition des choses qui n'étaient pas de la dépendance du gouverneur. Il reçut et traita dans sa maison, du mieux qu'il était en son pouvoir, tous ceux d'entre nous qui descendirent à terre, et cela sans aucune vue d'intérêt. Nous tâchâmes de reconnaître l'hospitalité de ce bon vieillard par ce que nous crûmes devoir être le plus analogue à ses besoins.

La petite baie d'Umatah présente un aspect incomparablement plus pittoresque et plus agréable que la Caldera de Apra. Là, c'est le tableau de la stérilité sous tous les aspects possibles. Au sud, une masse de madréporites, couverte de plantes sauvages, constitue les rochers arides de la presqu'île d'Uroté; à l'est, une verdure épaisse de stériles mangliers forme l'enceinte du rivage, qui s'élève graduellement jusqu'à des crêtes déboisées et brûlées par le soleil; au nord, l'île basse de corail Apapa se confond, par une longue chaîne de brisants, avec la mer, beaucoup plus féconde qu'elle; pas une seule cabane ne vient animer la

scène (1), et les forts déserts et sans pavillon de San-Yago et de Santa-Cruz en redoublent encore la tristesse. Ici, sur la pente du rivage, sablonneux vers la mer, se montrent, parmi des cocotiers et des bananiers, les maisons du village assez grand d'Umatah, auquel la maison en pierre du gouvernement (qu'on ne manque pas d'appeler *Palacio*), et une église aussi en pierre, prêtent quelque variété. Sur le sommet d'un rocher isolé, le fort Sant-Angelo présente du moins une apparence d'ordre, par le pavillon qui flotte sur ses murs. Deux autres forts sur les hauteurs bornent le tableau au sud et au nord. Une source abondante de la plus belle eau traverse le village. Après en avoir rempli tous nos tonneaux, nous appareillâmes dans la soirée du 20 mars.

Quand même mes occupations au commencement de notre séjour, et mon accident vers la fin, ne m'eussent pas ôté la possibilité de recueillir des notions exactes sur l'état des îles Mariannes, je n'aurais pu ajouter beaucoup à la description détaillée qu'en avait faite, dix ans seulement avant

---

(1) La ferme Soumé ne s'aperçoit pas de l'ouverture de la Caldera.

nous, un observateur aussi pénétrant que le capitaine Freycinet, qui passa deux mois dans la maison même du gouverneur.

Les choses, depuis ce temps, n'ont certainement pas beaucoup changé aux îles Mariannes. La nomination du gouverneur, entièrement dépendante du capitaine-général des Philippines, n'est, comme auparavant, qu'un moyen de s'enrichir, fourni par ce dernier à l'officier qu'il protége. Ce moyen consiste en un monopole complet sur tout. Le gouverneur est le seul négociant de toutes les îles. Il a à Aganna un magasin où se vendent assez cher toutes les marchandises européennes et chinoises. Il n'a de communications avec les îles le plus au nord que par l'entremise des Caroliniens (qu'on appelle ici *Calorinas*) et de leurs pirogues, dont un certain nombre reste toujours aux îles Mariannes. On emploie pour les retenir des moyens qui ne sont peut-être pas toujours honnêtes, tels que ceux auxquels les capitalistes ont partout recours pour s'assujettir les ouvriers. Je vis ici le tamol Oralitaou, du groupe d'Elato, qui aurait bien voulu partir avec moi, mais qui ne le pouvait, parce que vingt hommes de son équipage étaient à l'île de Seypan. Ils transportent de Rota, Tinian et Seypan, à Guahan les articles que cette der-

nière île tire de là, dont les principaux sont : des porcs vivants, la racine de yam, de gagao (*arrow-root, tacca pinatifida*) ; ils prennent aussi des holothuries (biches de mer), qui ne sont pas la moindre branche du commerce du gouverneur. Il a, à cet effet, un bâtiment à voiles qui va aux îles Carolines pour y ramasser les holothuries. Les Caroliniens sont souvent employés avantageusement comme plongeurs : ainsi, par exemple, lorsqu'un bâtiment de la compagnie des Philippines fit naufrage sur un banc de quinze pieds d'eau à l'entrée du port San-Luis, de toute la somme considérable qu'il portait en piastres, il n'y eut de perdu que 1800 piastres, qui n'étaient pas dans des sacs. Après avoir connu ces bonnes gens dans leur manière d'être au pays natal, je ne pouvais m'empêcher de les plaindre en les voyant ici. Ils ne vont pas nus, à la vérité; ils portent des chemises rouges et des chapeaux de paille ; ils disent : *A Dios* et *si sennor!* ils ont appris à saluer, quoique très-gauchement; mais avec toute cette *civilisation*, ils sont exactement à leurs libres confrères, ce qu'est un perroquet en cage à ces magnifiques troupes qui enchantent le voyageur dans les forêts. Ils perdent entièrement leur nationalité; il n'y a plus même l'ombre

de cette gaîté franche; c'est une certaine empreinte de tristesse dans un sourire forcé; un regard si peu naturel au sauvage, et presque aussi effrayant que le rire d'un insensé ou d'une femme hystérique. *Capitan Luis* (M. Torrès) est leur constant et fidèle protecteur. A sa vue leur visage se déride. Un certain tact particulier dans ses manières avec eux, quelque connaissance de leur langue, leur inspirent en lui une pleine confiance, qu'il n'a jamais trahie.

Depuis que les navires baleiniers visitent Guahan, le gouverneur a plus de moyens de communiquer avec la partie septentrionale de son gouvernement. Ils lui apportent quelquefois, sous la réserve d'une part, ce qui lui est nécessaire. C'est ainsi que, de notre temps, le capitaine Folger lui apporta quatre cents pourceaux, et une grande quantité de cocos, de racines, etc. Il est presque incroyable que le gouverneur d'un archipel isolé soit réduit à la nécessité de dépendre de ressources aussi incertaines; mais il est encore plus incompréhensible qu'il soit obligé d'y recourir, lors même qu'il a ses propres bâtiments dans le port. Pendant notre séjour, il expédia pour l'île de Seypan une goëlette, qui revint au bout de quelques jours, n'étant pas en état de louvoyer

jusque là! Voilà quels sont aujourd'hui les navigateurs compatriotes de Magellan.

Les navires baleiniers ont introduit parmi les habitants de Guahan et de plusieurs autres îles de la mer du Sud, une nouvelle calamité qu'ils ne connaissaient pas auparavant : ce sont les déserteurs européens. Sur un navire quelconque, ce n'est que par la fatigue et la diligence qu'on peut gagner quelque chose; sur un baleinier, il faut, en outre, du bonheur à la pêche. Lorsque les circonstances la rendent infructueuse, la peine et l'activité sont vaines et ne produisent rien; c'est ce qui fait que les matelots de ces bâtiments sont très-enclins à la désertion, surtout à Guahan, où la beauté du climat, bornant à très-peu de chose les besoins de l'homme, leur donne la possibilité de passer leur vie dans l'oisiveté et dans la débauche. Ces vagabonds, déja répandus en grand nombre, se mêlant dans les familles, et ayant sur les indigènes l'avantage de la connaissance des langues et des coutumes européennes, ont attiré dans leurs mains presque toutes les affaires; ils sont devenus des facteurs généraux, comme les juifs dans nos provinces lithuaniennes. Cette intrusion tue l'industrie des pauvres, bons et paisibles Mariannais.

Lorsque la corvette *le Kamtchatka* vint ici, il y a dix ans, sous le même gouverneur actuel, il y avait une assez grande quantité de bétail. Il n'en reste que fort peu maintenant. L'appauvrissement, à cet égard et à quelques autres, était attribué par Don José aux mauvaises dispositions de son successeur et prédécesseur. Dans son état actuel, l'île de Guahan, hormis les rafraîchissements passagers, ne saurait fournir de grandes ressources aux navigateurs. La viande fraîche y est rare et chère. Ce n'est que du gouverneur que l'on peut avoir des porcs vivants, et cela même pas toujours. Les habitants n'en ont que fort peu, et ne les donnent qu'à un prix très-élevé. On y trouvait autrefois des cerfs sauvages en abondance; mais on en a tant tué dans ces dernières années, qu'ils sont aussi devenus rares. On peut se procurer de la volaille en assez grande quantité, mais pas à bon marché. Il n'y a point à vendre de la viande de boucherie. Le gouverneur, malgré toute son hospitalité, ne put nous en envoyer qu'une seule fois et peu. Les fruits et les légumes abondent, mais ils sont aussi plus chers qu'auparavant. Tout, sans exception, se paie beaucoup plus cher, lorsqu'on l'achète en numéraire, l'argent étant ici presque sans valeur: la poudre est ce qu'on de-

mande le plus; ensuite les vêtements et le linge. Tout cela est ici à un très-haut prix.

Il n'était pas encore temps pour nous de remonter au nord; c'est pourquoi, en quittant l'île de Guahan, nous retournâmes à l'archipel des Carolines, pour en continuer l'exploration. Je gouvernai de manière à la reprendre par les îles que Wilson appela *îles du Suédois* (Swede's Ilands), parce qu'un matelot de son bâtiment, né Suédois, y resta. Nous naviguâmes sans rien rencontrer de remarquable jusqu'au 25, que nous doublâmes à 7 milles de distance l'île de Taïeou (occidentale), reconnue auparavant. Dans la soirée du même jour nous vîmes à l'ouest les îles du Suédois. Nous en étant approchés au point du jour du 26, nous fûmes joints par quelques pirogues d'insulaires, qui nous apprirent que le plus oriental des trois groupes séparés que forment ces îles, s'appelle *Namourrek* (ou Namouttek); le plus occidental, *Elato*, et le plus méridional, *Namoliaour*.

Ces insulaires nous parurent mieux faits que leurs voisins orientaux. Il n'y a point de différence remarquable dans les traits du visage. Leur tatouage est plus régulier, plus joli, et tracé avec beaucoup de symétrie. Les pirogues sont exactement les mêmes. Avant tout et plus que tout, ils

demandèrent à manger : ils criaient tous *comí, comi* (le *come* espagnol), en montrant leurs estomacs vides. Ils mangèrent tout ce qu'on leur donna, non-seulement avec plaisir, mais presque avec avidité, et notre biscuit même qui était plein de vers. Tout annonçait qu'ils éprouvaient une grande disette de vivres.

A peine fut-il connu que nous allions à Elato, qu'il se trouva parmi nos hôtes une dizaine de volontaires disposés à nous accompagner. Je ne m'y opposai point, quoique je n'eusse pas le projet de m'arrêter là, persuadé que nous rencontrerions quelques pirogues qui prendraient nos passagers.

Après avoir observé la latitude entre les groupes d'Elato et de Namourrek, situés presque sur le même parallèle, nous passâmes au côté occidental de ce premier groupe. Ce côté consiste en un récif découvert, avec quelques îlots, dont un s'appelle *Falipi.* On trouve sur la carte de Cantova, à peu près dans cet endroit, *Banc de Falipi.* Ce qui était un banc auparavant serait-il devenu une île dans l'espace de cent ans? Il y a un port dans le groupe d'Elato; les bâtiments envoyés des îles Mariannes pour ramasser les biches de mer, s'y arrêtent toujours. Nous ne pûmes parvenir cepen-

dant à découvrir l'entrée de la lagune, qui, d'après ce qu'on nous avait dit, se trouve sur le côté oriental, contrairement à la loi généralement observée dans les groupes de corail, où les ouvertures du récif sont ordinairement du côté sous le vent.

A notre grande surprise, on ne vint point ici à notre rencontre, comme dans les autres endroits; on ne voyait qu'une seule pirogue à la mer, et qui même ne paraissait pas avoir grande envie de communiquer avec nous. Lorsque nous mîmes en panne, elle louvoya autour de nous à une distance respectueuse, sans avoir égard à nos signes d'invitation; mes passagers, chargés de cadeaux et de biscuit, étaient assez contents de leur sort pour ne pas trop s'inquiéter de la pirogue. Craignant qu'ils ne m'occasionassent du retard, je résolus de leur faire part de mon embarras, en leur disant que j'allais de suite faire route pour Ouleaï, et qu'ils devaient, par conséquent, y venir avec moi, si la pirogue ne les prenait pas. Cette annonce produisit sur eux son effet, comme, d'un autre côté, leurs pressantes sollicitations agirent sur la pirogue, qui prit enfin le parti de nous accoster. Elle était montée par le tamol du groupe, homme grand et corpulent, sachant quelques mots d'es-

pagnol. Je me hâtai de lui faire des cadeaux pour diminuer son désir de s'arrêter long-temps à bord; car je voulais terminer avant la nuit la reconnaissance de ces groupes. Enfin, après quelques difficultés, il emmena toute la bande, qui ne put qu'à grand'peine trouver place dans la pirogue.

Notre travail étant achevé à l'entrée de la nuit, nous gouvernâmes au nord, pour aller à la recherche du groupe Farroïlap (ou Fattoïlap), vu par M. Torrès. En suivant ses indications et les dires des Caroliniens, nous trouvâmes, le 28 mars au matin, ce petit groupe, qui n'a pas plus de quatre milles de tour, et qui se compose de trois îlots, avec une lagune au milieu. Après en avoir fait le tour, nous mîmes en panne du côté sous le vent. Les insulaires ne tardèrent pas à venir à nous. L'un d'eux, qui au dehors n'avait rien qui le distinguât des autres, nous surprit par ses manières européennes, et bien plus encore lorsque, après être monté à bord, il se mit à parler très-purement l'espagnol. C'était le chef Alaberto (1), qui avait passé deux ans aux îles Mariannes, où il avait si bien appris la langue espagnole, que,

(1) Ce nom ne ressemble pas du tout à un nom carolinien. Peut-être lui avait-il été donné à Guahan.

si nous ne pouvions nous expliquer parfaitement à l'aise avec lui, c'était notre faute et non la sienne. Ses manières bienséantes et polies le rendaient très-intéressant. Il nous dépeignit son pays natal comme l'endroit le plus misérable qui fût au monde, ne fournissant absolument que du poisson et des cocos pour nourriture, et même pour boisson, lorsqu'il ne tombait point de pluie. Nous connaissions déja la manière de recevoir nos visiteurs, et avant d'en venir à tout autre cadeau, nous leur offrîmes un déjeuner de biscuit et de fruits de Guahan, qui ne leur fit certainement pas moins de plaisir que des couteaux et des ciseaux.

Ils restèrent avec nous jusqu'au soir. Alaberto dîna chez moi dans la chambre, et non-seulement il ne montra aucune gêne pour manger à notre façon, mais il observait encore avec beaucoup d'égards et une attention surprenante s'il ne pouvait m'aider en quelque chose, privé comme je l'étais encore de l'usage de mon bras, et il s'en acquitta en effet avec une grande aisance. J'aurais payé cher pour avoir un pareil homme près de moi au commencement de l'exploration des îles Carolines. Il pouvait même actuellement nous être fort utile, et je lui proposai de venir avec nous à Ou-

leaï. Il répondit que sa femme en aurait du chagrin. Sur mon offre de la prendre avec lui, il leva les épaules, et dit qu'il valait mieux rester à Farroïlap, quelque mal qu'on y fût.

Je lui donnai tout ce que je jugeai pouvoir lui être utile; entre autres choses, un baril pour conserver l'eau, et une boussole de poche dont il comprit l'usage à l'instant, et qu'il gardait dans ses mains comme un trésor.

D'après les informations que nous avions tirées de nos précédents visiteurs, je supposais que nous trouverions près de Farroïlap le petit groupe de Olimirao; mais nous apprîmes ici qu'il est situé plus près d'Elato, et par conséquent déja loin maintenant au vent à nous. Quelque désagréable qu'il fût de revenir sur nos pas en louvoyant avec notre lourd bâtiment, il valait mieux cependant sacrifier quelques jours, que laisser de ce côté un point inexploré. Ce ne fut que le 1er avril que nous vîmes le groupe que nous cherchions, presque à la même place où nous le supposions d'après les renseignements d'Alaberto. Il se compose seulement de deux petits îlots, et n'a pas plus de quatre milles de tour. Quoique de faibles vents et la houle ne nous eussent pas permis d'en approcher à plus de cinq ou six milles, une petite pi-

rogue avec trois hommes vint à nous dans la soirée. L'un d'eux monta sur la corvette, demanda à manger; mais notre accueil, bienveillant comme de coutume, et les cadeaux même, ne purent dissiper ses craintes; il ne voulut jamais descendre dans la chambre, et s'en alla bientôt.

Ayant couru au sud jusqu'à la latitude de 7° 20′, nous mîmes le cap à l'ouest. C'est par cette latitude que sont situées les *deux îles* de Wilson, dans lesquelles nous ne doutions plus maintenant, d'après toutes les supputations, de trouver le groupe d'Ifalouk, et nous ne fûmes pas trompés dans notre conjecture. Nous le reconnûmes le 3 avril. Il consiste, non pas en deux, mais en quatre îlots, savoir : *Ifalouk*, *Moaï*, *Ella* et *Fararik*, situés comme à l'ordinaire sur un récif qui forme une lagune d'environ cinq milles de tour. Ce groupe est proportionnellement plus peuplé que les autres. Pendant que nous étions en panne sous le vent à lui, en attendant les observations de midi, nous fûmes entourés de vingt-cinq pirogues, montées par une centaine au moins d'insulaires, qui se distinguaient de tous les autres Caroliniens que nous avions connus jusque-là, si ce n'est par leur extérieur, du moins par leur humeur criarde. Ils voulaient tous monter sur le bâtiment; de sorte

qu'il fallut les en empêcher par force. Ils demandaient tous à manger; tous offraient à vendre des coquillages, des tissus, et même des pirogues, et ils savaient très-bien observer en tout leur avantage. Ils mirent enfin en évidence une qualité à laquelle, d'après le témoignage de Wilson et de quelques baleiniers, nous étions déja préparés : un effronté, saisissant un chevillot en fer, se jeta avec à la nage. Il y avait alors sur le bâtiment le chef principal du groupe; je lui déclarai que je le retiendrais à bord jusqu'à ce que l'objet volé fût rendu. Le vieillard était très-effrayé; mais tous les autres restaient tranquilles, assurant que le chevillot serait rendu dans l'instant; et, en effet, un des chefs le retrouva sur les pirogues et le rapporta, en demandant, bien entendu, une hache pour le service qu'il venait de rendre. Pendant que tout cela se passait, et que je cherchais à rassurer le vieux tamol par des cadeaux, un autre répéta le même exploit, et se jeta à la mer du haut de la poupe; mais au bout de quelques instants, par l'entremise de ces mêmes chefs, il dut comparaître lui-même avec son vol. J'avais bonne envie, pour servir d'exemple aux autres, de lui distribuer quelques coups de bout de corde. Le pauvre diable, cependant, était sans cela dans de telles transes,

que je le laissai aller, et il se sauva précipitamment dans sa pirogue, de peur qu'on ne se ravisât.

Nous n'eûmes pas peu de peine, comme à l'ordinaire, à renvoyer honnêtement nos hôtes. Après nous être débarrassés d'eux, nous courûmes à l'ouest vers le groupe Oulea ou Ouleaï (les treize îles du C. Wilson), que nous apperçûmes vers le soir. Quelques pirogues venaient déjà à notre rencontre; deux ou trois nous joignirent malgré l'obscurité, pendant que nous louvoyions sous petites voiles, nous envoyèrent quelques cris, mais ne voulurent cependant pas nous accoster. Nous vîmes toute la nuit, dans divers endroits, des feux, à l'aide desquels les insulaires font la pêche.

J'avais le projet de m'arrêter quelques jours à Ouleaï, pour y faire des observations astronomiques et magnétiques; me dirigeant, en conséquence, dès le matin, vers la partie S.-E. du groupe, j'envoyai le lieutenant Zavalichine à la recherche d'un mouillage entre les îles.

Nous avions jusqu'à soixante-dix pirogues autour de nous pendant que nous étions en panne. J'ordonnai qu'on ne laissât encore de quelque temps monter personne à bord, parce que ces hommes gênaient beaucoup les travaux. Enfin l'un d'eux, en se désignant, se mit à crier *pilote*. Sans

attendre un grand profit de cet homme comme pilote, je supposai qu'il savait peut-être un peu d'espagnol, et qu'il pourrait par là nous être utile. Je l'engageai donc à venir à bord; mais il se trouva qu'excepté le mot *piloto*, il ne savait pas un seul autre mot d'espagnol. Il nous montra bientôt après un homme en chemise à manchettes, tenant un paquet à la main, disant que celui-là était aussi pilote. Nous le fîmes monter. Il nous présenta deux facétieuses lettres soigneusement enveloppées dans une vieille gazette anglaise, adressées, l'une, au ci-devant gouverneur des îles Mariannes, l'autre à M. Torrès, de la part des capitaines baleiniers qui étaient passés ici l'année dernière. Dans une de ces lettres, le porteur, sous le nom de *Tapeligar*, s'intitulait *second governor*. Tapeligar ayant reçu ces lettres pour les envoyer par une occasion à Guahan, les gardait en guise de lettres de recommandation. Nous eûmes l'explication du mot *pilote*, en apprenant que Pilote, Capitan, Tamol, sont ici synonymes ; de sorte que nous ne trouvâmes que des chefs dans ceux que nous avions supposés être des pilotes.

Au retour de M. Zavalichine, qui avait trouvé un mouillage convenable, nous entrâmes dans la lagune, et après quelques bordées, nous jetâmes

l'ancre, vers midi, vis-à-vis de la pointe septentrionale de l'île Raour.

Je descendis à terre ce même jour, pour chercher un endroit propre à nos observations astronomiques. M. Séménoff était maintenant exclusivement chargé de cette tâche. Nous passâmes au côté oriental de l'île, et autour de sa pointe septentrionale. Nous étions accompagnés d'une petite troupe très-joyeuse; mais lorsque nous approchions des endroits où étaient renfermées les femmes, l'insupportable *farak! farak!* venait nous ennuyer, tout comme à Lougounor. Sur le côté au vent nous prenions plaisir à voir avec quelle agilité et quelle hardiesse les jeunes gens couraient sur les brisants mêmes, et en retiraient d'énormes oursins. Le docteur Mertens en reçut ainsi une grande quantité; tandis qu'à Guahan le gouverneur lui avait donné quelques piquants de cet animal comme une curiosité.

Nous ne trouvâmes pas ici la même hospitalité qu'à Lougounor: là chaque maître de maison ne manquait pas de nous inviter à nous asseoir et de nous régaler de cocos; ici, il fallait les demander, et même plusieurs fois. Il nous parut qu'ils ne sont pas en aussi grande abondance sur ce groupe qu'à Lougounor, quoique, au reste le bois ne soit

ici bordé que de cocotiers. Les habitants d'Ouleai se montrèrent aussi avides de demander que les Lougounoriens, surtout les petits garçons, qui, ayant remarqué que le docteur Mertens ramassait des coquillages, etc., lui apportaient toutes sortes de vilenies, qu'ils ne voulaient en aucune façon donner pour rien, et qu'ils jetaient à terre lorsqu'ils ne recevaient pas ce qu'ils avaient demandé.

Il y a sur le côté occidental de l'île Raour quatre ou cinq ports artificiels, ce que nous n'avions vu dans aucune autre des îles Carolines. Une jetée de grosses pierres s'avance du rivage jusqu'à une quinzaine de toises dans la mer, et de chaque côté de son extrémité part aussi une rangée de pierres, sous un angle d'environ 60°, de telle sorte que le tout ensemble présente la forme d'une ancre. Il n'y a point de ports de ce genre dans les autres îles de ce groupe; la raison en est, vraisemblablement, que les vagues, par les vents d'ouest, déploient principalement sur l'île de Raour.

Le lendemain [5], chacun de nous se rendit à ses occupations. Les habitants, loin d'y apporter le moindre empêchement, nous aidaient en ce qu'ils pouvaient. La seule chose qui leur déplût, c'était le tiraillement de nos chasseurs. Au com-

mencement ils tremblaient et jetaient des cris à chaque coup tiré même au loin, et demandaient instamment qu'on ne fît pas un pareil bruit; ils s'y accoutumèrent pourtant bientôt, et finirent par ne plus accompagner chaque coup que de l'ordinaire *ouai !*

Le 6 avril, à l'occasion de la fête de Pâques, tout l'équipage fut dispensé de travailler. Nous fûmes entourés pendant toute la journée d'une foule d'insulaires dans leurs pirogues, qui échangeaient gaîment et honnêtement avec nous, quoique avec beaucoup de bruit, du poisson, des coquillages, des tissus, mais très-peu de fruits, et seulement des cocos. Les chefs nous en apportaient en présent, non pas par pleines pirogues comme à Lougounor, mais par régimes d'une demi-douzaine de noix, et ne manquaient pas de demander pour cela des couteaux et des haches. Il y avait abondance de poisson, et de diverses espèces. Ils voulaient vendre très-cher les cordages dont j'aurais volontiers fait bonne provision; mais, chose étrange ! les pirogues, qui sont ce qui leur coûte le plus de peine, et qui forment la base de leur richesse, ils les donnaient comparativement à vil prix. J'achetai une petite pirogue pour une hache, et une des plus grandes avec

tout son équipement, pour trois, dont deux s'useront certainement dans la construction d'une nouvelle pirogue. C'est peut-être à leur multiplicité qu'est dû ce peu de cherté. On en voyait quelques-unes devant presque chaque maison, et il y en avait un très-grand nombre en construction. Une grande partie de ces pirogues passent à Guahan pour du fer.

Je me rendis à l'île d'Ouleaï, ainsi proprement appelée, dont le chef, Tapeligar, était un de nos visiteurs habituels. Je le trouvai assis sur sa pirogue sous une tente. Il paraît que, tant sur terre que sur l'eau, leurs pirogues leur servent constamment de trône. Il nous arriva rarement de trouver des chefs autrement qu'assis sur leurs pirogues. Tapeligar s'arrangeait chez moi absolument comme dans sa propre maison; mais il ne se montra pas disposé à me payer chez lui de la même monnaie; après avoir ordonné d'apporter quelques cocos, il ne tarda pas à me proposer de retourner à ma chaloupe, et sembla peu satisfait lorsque je lui proposai, au contraire, de m'accompagner autour de son île.

Le 8 avril, nous fûmes accablés d'une chaleur insupportable. Le vent alisé manqua entièrement; de faibles risées soufflaient de temps en temps du

S.-E., accompagnées quelquefois de pluie. Nous étions, comme à l'ordinaire, entourés de presque toute la population mâle du groupe, entre laquelle parurent enfin des femmes. Quelques pirogues qui en étaient remplies tournaient autour de la corvette, faisant à elles seules plus de bruit que toutes les autres ensemble. Elles ne demandèrent pas à venir à bord, attendant peut-être une invitation, qu'aucun de nous ne songea pourtant à leur faire. Je ne sais si cela ne vint pas de ce que toutes, sans exception, étaient horriblement laides. Il n'est pas vraisemblable que parmi elles il n'y en ait absolument aucune de jolie : peut-être que les jaloux ne permettent pas à celles-ci de s'écarter de la maison. Vers le soir nous reçûmes la visite du chef principal de tout le groupe, Rooua, connu par les Mémoires du D. Chamisso. J'avais chargé le lieutenant Zavalichine, lorsqu'il aborderait à sa résidence, Oulemaraï, en faisant la reconnaissance de la partie occidentale du groupe, de lui faire des cadeaux et de lui montrer beaucoup d'égards. On avait eu grand'peine à lui faire entendre de la part de qui lui venaient toutes ces richesses, et par quel heureux hasard elles pleuvaient ainsi sur lui; mais lorsqu'il comprit la chose, il voulut absolument se rendre lui-même près de nous,

oubliant que la paralysie lui avait ôté l'usage des jambes et des bras. J'aurais voulu recevoir sur le bâtiment ce caduc vieillard respirant à peine; mais il faillit se renverser dans l'eau en essayant de se lever, et fut long-temps à se remettre : la conférence dut donc avoir lieu sur sa pirogue. Je lui donnai, ainsi qu'à son épouse, un peu plus jeune que lui, tout ce que je pus m'imaginer. Les tamols qui étaient sur la corvette me firent entendre que je pourrais ordonner de le soulever et de le monter à bord sur une chaise; mais il me parut dangereux d'exposer le vieillard à cette épreuve, et nous nous séparâmes après lui avoir rendu tous les honneurs possibles *sur son territoire.*

Le lieutenant Zavalichine revint le soir, après avoir terminé la reconnaissance du groupe. Nous hissâmes à l'instant la chaloupe, et fîmes nos derniers préparatifs pour lever l'ancre au point du jour.

Le groupe d'Ouleaï a quinze milles de tour : il était marqué sur les anciennes cartes comme vingt et trente fois plus grand. Il se compose de vingt-deux îles, dont les noms sont assez exactement désignés par M. Chamisso et sur la carte du capitaine Freycinet. D'après nos observations, la

pointe méridionale de l'île de Raour, la plus orientale du groupe, est située par 7° 20′ 7″ de latitude nord, et par 216° 3′ de longitude ouest.

L'uniformité fatigante des îles de corail a du moins cet avantage, qu'elle dispense le voyageur de l'obligation de décrire en particulier la forme de chaque groupe. Après en avoir vu un, il les a vus tous. Nous avons déjà remarqué leur apparence du côté de la mer. Ils présentent tous, du côté de la lagune, une raie circulaire sablonneuse, couverte d'un bois épais, et coupée par quelques intervalles entourés d'un cadre de brisants, qui ne dérobe point à l'œil le bout de l'horizon.

Mais le groupe d'Ouleaï diffère des autres sous ce rapport. Sa figure est très-irrégulière : ce sont deux angles saillants vers le nord et un grand enfoncement entre eux. D'après l'hypothèse de la formation des îles de corail, on ne peut expliquer autrement cette figure, qu'en supposant que deux groupes indépendants l'un de l'autre se sont formés en même temps dans cet endroit. Le canal de six toises entre les îles d'Angaligaraïl et de Faraïles semble marquer leur séparation. Le récif qui s'étend de là au S.-E., se réunit, à travers l'île de Motogozeu, au récif qui part de l'île Raour, et complète ainsi le groupe oriental; tandis qu'un

fond de cinq brasses, et le récif qui de l'île Felalis s'étend à l'est et au N.-E., marquent la direction dans laquelle le récif devra se prolonger de cette dernière île, pour atteindre avec le temps l'île de Faraïles, et séparer le groupe occidental.

L'île proprement dite d'Ouleaï se distingue avantageusement des autres, non-seulement de cette chaîne, mais en général des îles vues par nous jusqu'à présent. Son côté méridional n'a pas ce haut-fond qui rend si difficile l'abord des autres îles; mais s'inclinant par une pente assez rapide, il présente un fond uni, net, sablonneux, sur lequel, à travers une eau tranquille et transparente, on peut voir chaque grain de sable à une profondeur de plusieurs brasses. L'intérieur de l'île est agréable : c'est un bosquet entrecoupé de sentiers dans toutes les directions possibles, et mêlé de clairières où l'on rencontre des habitations isolées. Les îles de corail ont en général la forme d'un fer à cheval, que la mer semble toujours près de franchir. A peine s'est-on éloigné de quelques pas d'un rivage, que l'on arrive sur l'autre. L'île d'Ouleaï, au contraire, occupe un assez grand espace, sur lequel de beaux arbres à pain eurent une place suffisante pour former une espèce de parc.

Les maisons des chefs sont ici meilleures et plus propres que celles des Lougounoriens. Les murs sont en larges planches d'arbre à pain, qui, prenant au travail du poli et une jolie couleur rouge, donnent aux maisons un air de propreté qu'on chercherait en vain, non-seulement dans les villages des Caroliniens, mais même dans toute la mer du Sud. Ce sont de vrais joujoux. Il semble qu'ils n'emploient pour cela que les parties du tronc voisines de la racine, qui ne valent rien pour les pirogues; ce qui fait que toutes les planches sur les murs ont la forme de grands carrés: toutes ces pièces sont proprement liées entre elles par des cordes. Nous ne trouvâmes point de différence entre leur ameublement et celui de Lougounor.

Les tombes des chefs sont ici exactement pareilles à celles des Lougounoriens; mais quelques-unes sont beaucoup plus grandes. Je vis sur une d'elles une pirogue posée diagonalement la quille en haut.

Les habitants de ce groupe, tant à l'extérieur que par le caractère, diffèrent peu des Lougounoriens, quoique les relations fréquentes de ces derniers avec Guahan n'aient pu manquer d'avoir sur eux de l'influence. Il y a aussi quelque diffé-

rence dans les coutumes : ainsi, par exemple, le chef Aman, en se choisissant pour ami M. Mertens, justifia ce qu'a dit M. Chamisso de l'obligation réciproque des amis sur ce groupe. Les hommes n'usent presque point de la poudre jaune, mais en revanche les femmes s'en barbouillent davantage.

La langue n'est pas ici tout-à-fait la même qu'à Lougounor, soit par la différence réelle de l'idiome et de la prononciation, soit, peut-être, à cause du mélange de mots chamorris et espagnols, qu'ils emploient dans plusieurs cas de préférence aux leurs; comme, par exemple, *maoulik*, au lieu de *mamal*, bien; *pighillili*, les enfants, de l'espagnol *pequenini*. *Lios* (*Dios*) est, à ce qu'il paraît, en usage parmi eux pour désigner la Divinité, ou le ciel dans l'acception religieuse. En parlant des morts, ils profèrent toujours le mot *Lios*, en montrant en même temps le ciel. Il semble qu'ils ne connaissent pas, du moins tous, de différence positive entre la langue espagnole et la chamorris, parce que cette dernière est la langue du commun du peuple à Guahan, et qu'elle est parlée par tous les Espagnols, même des classes supérieures.

Le groupe d'Ouleaï, sur lequel on avait déja des notions antérieures, est devenu, dans ces der-

niers temps, plus connu par l'heureuse rencontre que fit le capitaine Kotzebue de Kadou, qui en était natif. Je cherchai par tous les moyens à savoir si les Ouléaïtes ne se souviendraient pas de leur compatriote. Je fis voir à tous son portrait, joint au voyage du *Rurik;* je réussis enfin à faire comprendre à plusieurs tout ce que j'avais à leur dire de Kadou. M. Zavalichine s'informa de lui à Oulemaraï, lieu de sa naissance; mais tout fut en vain, personne n'avait entendu parler de Kadou; de sorte que je serais porté à croire qu'il était connu ici sous un tout autre nom, et qu'il reçut son nom actuel à Radak; circonstance qu'il ne songea pas à révéler à M. Chamisso. Je ne saurais expliquer autrement qu'un intervalle qui n'allait pas au-delà de quinze ans, ait pu suffire pour effacer aussi complétement la mémoire d'un homme que plusieurs devaient connaître. Au reste, nous avions déja des exemples que la maxime : *les absents ont tort,* agit dans toute son étendue et beaucoup plus que parmi nous, sur l'esprit léger des insulaires de la mer du Sud. Personne ne demanda des nouvelles de Tupaïa lorsque Cook vint la seconde fois à Taïti, tandis qu'on s'informa de lui, même à la Nouvelle-Zélande. Il arrive souvent ici qu'un homme qui va à la pêche ou qui passe

sur une autre île, disparaît sans qu'on ait de ses nouvelles. Kadou fut de ce nombre; on l'attendit; après l'avoir attendu en vain, on le crut perdu, et on l'oublia, comme à l'ordinaire, avec tous les autres, n'imaginant pas que, par le plus extraordinaire des hasards, il fût destiné à se rencontrer avec les hommes blancs. Si le sort ramenait un jour Kadou dans son pays natal, nouvel Ulysse, ce ne serait pas seulement pour avoir erré sur les mers qu'il ressemblerait au héros d'Homère: il ne reconnaîtrait plus sa patrie, et sa patrie ne le reconnaîtrait plus.

Nous mîmes en mer le 9 avril au matin. Après avoir encore reconnu avec la corvette le côté méridional du groupe Ouleaï, nous gouvernâmes au sud pour aller à la recherche du groupe Eourypyg, sur la situation duquel j'avais recueilli quelques renseignements à Ouleaï. Nous dirigeant d'après ces données, nous trouvâmes, le 12, ce petit groupe, composé seulement de deux îles. En passant devant son côté septentrional, nous vîmes sur le rivage des hommes qui, à notre grand regret, ne songeaient pas à mettre à l'eau leurs pirogues, qui étaient à sec sur la rive. On n'en voyait pas non plus dans la lagune; et nous fûmes ainsi lais-

sés dans l'ignorance des noms particuliers des îles qui forment ce groupe.

Le temps était maintenant déja venu pour nous de dire adieu aux îles Carolines, et de nous hâter de gagner le nord. J'avais le projet d'employer, dans ce passage, deux ou trois jours à la recherche de l'île Feïs, que je supposais, d'après les renseignements recueillis dans divers endroits, située par environ 9° 10' de latitude et 217° 1/2 de longitude, par conséquent sur notre route même. Mais de forts courants du sud nous entraînèrent à environ un demi-degré plus au nord, et, le 15 avril, sans avoir eu connaissance de l'île Feïs, nous prîmes définitivement la route du nord(1).

(1) Il serait plus convenable pour le lecteur, en s'écartant de l'ordre chronologique que j'ai dû suivre, de lire après ceci les chapitres XII et XIII, qui contiennent le reste des notions sur les îles Carolines.

CHAPITRE X.

Traversée de l'archipel des Carolines aux îles de Bonin-Sima. — Relâche au port de Lloyd. — Traversée au Kamtchatka (1).

NOUS faisions assez bonne route par de petits vents, sans rien rencontrer de remarquable. La pureté du ciel des tropiques se maintint assez long-temps. L'atmosphère était claire et la température ne baissait que peu; mais le 27 avril, par la latitude de 26°, tout changea subitement. Le temps devint humide, le ciel s'obscurcit, et le thermomètre tomba jusqu'à 17°, ce qui, pour nous, était déja une température trop fraîche. Le 29 au matin, nous aperçûmes une terre au N.-E.; une pluie fine qui dura toute la journée, accompagnée de la brume la plus épaisse, nous empêchait de la reconnaître, et nous laissait dans l'incertitude

(1) *Voyez* les planches 39, 40, 41 et 42.

si elle faisait ou non partie des îles de Bonin. Le lendemain le temps s'éclaircit, et la terre vue la veille se trouva être l'île du Rosario, ou du Désappointement. C'est un îlot bas, nu, rocheux, à flancs escarpés, de moins d'un mille de largeur, et entouré de plusieurs rochers isolés. Ce dernier nom lui fut donné en 1801 par le navire anglais *le Nautilus*. Pour un navigateur cherchant une terre pour se rafraîchir ou pour radouber son vaisseau, il n'est point de lieu qui mérite ce nom à plus juste titre que cette petite île. Ses bords, battus par d'affreux brisants, ne lui présentent qu'une perte certaine; et s'il échappe au naufrage, il ne peut que périr par la famine sur ses roches arides. L'île paraît être volcanique.

Continuant notre route à l'est par un vent frais du sud, nous nous trouvions à midi, sans apercevoir de terre, au point même où les îles de Bonin sont marquées sur les cartes anglaises. Le soir, quelques troupes d'oiseaux, dont le vol était dirigé vers l'est, nous firent très-à-propos venir au vent. Au point du jour [1er], l'horizon se nettoya, et nous le vîmes bordé du S.-O. au N.-E. de quatre groupes d'îles. Ces groupes ne pouvaient être que les îles de Bonin, quoique leur situation ne répondît nullement à celle qui leur est assignée sur les

cartes anglaises. Nous nous dirigeâmes par un petit vent de N.-E. sur le second groupe du sud, qui était le plus près de nous, et peu de temps après midi nous arrivâmes à la hauteur de sa pointe septentrionale, remarquable par une grosse roche très-ressemblante au rocher *Babouchkine*, à l'entrée de la baie d'Avatcha. Nous courûmes le long du côté occidental, observant soigneusement si nous ne découvririons pas quelque part des indices d'un port. Des montagnes revêtues d'une verdure pompeuse et variée présentaient un tableau aussi pittoresque qu'attrayant. Entre des rochers sauvages et nus, s'élevant de trois cents pieds et plus au-dessus de l'eau, s'enfonçaient dans plusieurs endroits des anses bordées de plages sablonneuses, d'où s'élançaient assez abruptement, à la hauteur de sept à huit cents pieds, des montagnes couvertes de bois jusqu'à leur sommet. Des rochers isolés dans la mer, de diverses formes fantasques, plus nombreux surtout à la pointe méridionale, diversifiaient le tableau. Sur une de ces hauteurs nous vîmes de la fumée, et puis des hommes tirant des coups de fusil et faisant des signaux avec un pavillon anglais. Quoiqu'il se fît déja tard, je résolus d'envoyer à l'instant une embarcation à terre, pour ne pas laisser plus long-temps sans

consolation des malheureux que nous regardions indubitablement comme des naufragés. J'ordonnai à l'enseigne Ratmanoff de passer la nuit à terre avec le canot, et de revenir au point du jour. Il était accompagné de MM. Mertens et Kitlitz.

Ils revinrent le lendemain matin, amenant avec eux le bosseman Wittrien et le matelot Petersen, du baleinier anglais *Williams*, perdu sur cette côte dans l'automne de 1826. J'appris d'eux que le capitaine anglais Beechey, de la corvette *Blossom*, nous avait devancés en faisant, au mois de juin de l'année précédente, la reconnaissance de toutes ces îles, et en en prenant possession au nom de Sa Majesté britannique. Les navigateurs ne s'étonneront pas de nous entendre avouer que nous fûmes profondément fâchés d'avoir été prévenus dans la résolution de l'un du petit nombre des problèmes géographiques de quelque importance qui restent encore à éclaircir de notre temps. Faire une seconde fois la reconnaissance de cet archipel après un officier aussi habile que le capitaine Beechey, c'eût été perdre en vain son temps. Je résolus donc de mettre à profit d'une autre manière le peu de jours que nous pouvions encore prendre sur notre traversée au nord, c'est-à-dire, de faire

dans cet endroit des observations sur le pendule, etc., et de fournir à MM. les naturalistes l'occasion d'explorer la nature d'une terre encore entièrement inconnue sous ce rapport.

Nous nous trouvions droit en face de l'entrée d'un très-bon port, dont Wittrien me remit le plan qu'avait laissé ici le capitaine Beechey pour les bâtiments qui auraient occasion d'y relâcher. Nous guidant d'après ce plan, nous nous mîmes à louvoyer vers ce point, et après plusieurs bordées nous jetâmes l'ancre au haut du port, appelé par notre prédécesseur port de *Lloyd.*

Je descendis à terre le même jour, accompagné des deux anachorètes de Bonin, pour chercher un endroit convenable à mes travaux. Il était très-singulier de rencontrer dans le bois, à une grande distance de la mer, tantôt des débris de mâts, même des mâts de hune entiers, tantôt de larges masses de bordage, et, à chaque pas, des barriques, ici vides, là, remplies d'huile la plus pure de spermaceti, dont *le Williams* avait son chargement complet lorsqu'il fut naufragé. Ce bâtiment était à l'ancre dans un mauvais endroit de la partie méridionale du port. On peut croire qu'il était sous l'influence d'un destin ennemi; car immédiatement avant son désastre, il avait ici même perdu son

capitaine, tué par la chute d'un arbre qu'on abattait. Peu de jours après cet événement, *le Williams* fut arraché de dessus ses ancres par un violent coup de temps, et jeté sur les roches dans l'anse que nous avons appelée *l'anse du Naufrage*. Tout l'équipage se sauva à terre. A peu de temps de là, le navire *le Timor*, appartenant au même armateur que *le Williams*, vint mouiller dans le port de Lloyd, et tout le monde partit sur ce bâtiment pour les Indes orientales, à l'exception de Wittrien et de Petersen, qui consentirent à rester pour sauver ce qu'on pourrait du baleinier naufragé, le capitaine du *Timor* leur ayant promis de venir les reprendre l'année suivante. Soutenus par cette espérance, nos deux ermites vivaient tranquillement dans la maisonnette qu'ils avaient construite des débris du navire, qui fut mis en pièces et dispersé sur tous les rivages du port par un ouragan qui survint vers la fin de l'automne. Soit qu'ils comptassent toujours sur l'arrivée de leur bâtiment, soit que les matelots du commerce redoutent de servir sur les vaisseaux de guerre, ils ne voulurent point s'embarquer sur *le Blossom*. Cependant, depuis son départ, aucun autre bâtiment n'ayant paru jusqu'à nous, ils me prièrent avec instance de les délivrer de leur emprisonne-

ment; ce que je fis naturellement avec plaisir (1).

Le lendemain nous nous donnâmes le plaisir d'une visite à l'habitation du nouveau Robinson. Nous fûmes rencontrés sur la rive par les descendants des compagnons d'infortune de nos solitaires, un énorme troupeau de cochons, qui n'ayant pas reçu depuis vingt-quatre heures leur nourriture accoutumée, nous entouraient et nous suivaient partout. Une maison en planches de bordage de navire, avec un perron, couverte en toile, et portant au-dessus de la porte l'inscription : *Charles Wittrien's premises*, était la résidence de nos hôtes. Une table, deux hamacs, un coffre, dont le couvercle d'acajou était le dessus de la table du capitaine, des fusils, une Bible, un volume de l'Encyclopédie britannique, quelques instruments de pêche et deux estampes, formaient l'ameublement de cette unique habitation humaine sur les îles de Bonin (2). Il y avait attenant un petit réduit couvert en cuivre, à côté un magasin, un peu plus

---

(1) Wittrien, homme d'une soixantaine d'années et maladif, avait parlé, vraisemblablement par plaisanterie, de son intention de faire venir une femme des îles Sandwich, et de s'établir ici pour toujours. (Voy. *Capt. Beechey's Voyage*, part. II, pag. 232.)

(2) *Voyez* la planche 39e.

loin deux marmites incrustées dans un fourneau, pour servir de saunerie; sur le rivage, deux canots en planches d'un pouce d'épaisseur, doublées en cuivre; partout un mélange de misère et de luxe; partout des traces du génie d'invention que le besoin inspire à l'homme. Des sentiers battus dans diverses directions conduisaient de la maison à quelques reposoirs et à des petits bancs placés dans les endroits d'où ils pouvaient le mieux découvrir la mer, et où ils passaient les journées entières, dans l'attente de voir paraître quelque navire, messager de leur délivrance. L'ennui et cet insurmontable sentiment de tristesse qui s'empare de l'homme privé de la société de ses semblables, étaient les seuls ennemis qui troublassent le repos de leur vie, qui, avec les ressources que leur offrait la riche nature de cette terre, sous un beau climat, et avec ce qu'ils étaient parvenus à sauver du navire, aurait pu même être agréable. Les cochons, qui, de deux gros individus sauvés ensemble avec eux, s'étaient extraordinairement multipliés, leur ôtaient non-seulement toute inquiétude relativement à la nourriture, mais leur servaient encore de véritables compagnons, en dépit de l'opinion généralement accréditée que cet animal n'est pas susceptible d'attachement pour

l'homme. Petersen avait apprivoisé un petit cochon absolument comme un petit épagneul de boudoir; il couchait avec lui et dansait même quelquefois. Les cochons erraient ordinairement en liberté; mais, au coup de sifflet qui leur était connu, ils accouraient au gîte, de toutes les parties de l'île.

Nous plaçâmes notre observatoire dans la partie S.-E. du port, dans une anse appelée pour cette raison *anse du Pendule*. C'est l'endroit le plus agréable de toute la baie. Entre les sables du rivage et les montagnes, une plaine médiocrement large, couverte d'arbres séculaires, forme un magnifique bosquet traversé par un petit ruisseau, dont le lit me découvrait l'horizon au sud, jusqu'à la hauteur d'environ 20°.

Outre ces opérations, nous eûmes ici un autre travail. Dès le début de la campagne, il s'était manifesté à bord de la corvette une petite voie d'eau, dont nous n'avions jamais pu découvrir la cause. Peu de jours avant notre arrivée ici, la voie d'eau avait graduellement augmenté, et était enfin parvenue jusqu'à donner quatre pouces d'eau à l'heure; de sorte que nous étions obligés de pomper à chaque quart. Après l'examen le plus minutieux dans l'intérieur, nous trouvâmes la place de la

voie d'eau à bâbord, vis-à-vis du mât d'artimon, à quatre pieds environ au-dessous de la flottaison. La liaison des couples, d'après le nouveau système de construction, ne permettait pas de voir l'avarie; mais on entendait distinctement le gargouillis de l'eau entre les couples et le bordage. Pour trouver et réparer le dommage, il fallait donner au navire une bande de cinq à six coutures; nous le conduisîmes à cet effet dans le trou de dix brasses (*Ten fathoms hole*): c'est ainsi que le capitaine Beechey appela le port intérieur. Il fut reconnu que la voie d'eau était due à une faute qui se reproduit souvent dans la construction navale : c'était un trou percé à faux et qu'on avait oublié de boucher. Il est remarquable que la doublure en cuivre qui recouvrait cette place, avait été enfoncée et ensuite déchirée par la pression de l'eau; elle avait probablement retenu d'abord la voie d'eau, qui avait augmenté lorsqu'elle s'était déchirée.

Le 13 mai tous nos travaux, tant à l'observatoire que sur la corvette, étaient terminés; le plan du port avait été levé trigonométriquement; la journée du lendemain se passa dans les arrangements définitifs pour mettre en mer; et le 15 nous quittâmes le port de Lloyd, emportant avec nous

les deux seuls habitants de ce lieu avec leur bagage (1).

Le célèbre orientaliste Remusat inséra, dans le *Journal des savants* de 1817, la description d'un archipel connu des Japonais sous le nom de *Bonin-Sima*, avec une carte, tirées, l'une et l'autre, par lui d'un ouvrage japonais. Les géographes ne tardèrent pas à porter ces îles sur leurs cartes, d'après la carte japonaise, en conservant tous ses défauts. Il était assez invraisemblable, que dans une étendue de mer déja très-explorée, un archipel de quatre-vingt-neuf îles, en partie assez grandes, eût pu rester inconnu; c'est pourquoi quelques géographes crurent plus sûr de ne pas les admettre sur leurs cartes; et il nous était enjoint par nos instructions de reconnaître l'endroit où ces îles étaient indiquées, afin de décider si elles existaient ou non. Le lecteur a vu que cette question fut résolue avant nous par le capitaine anglais Beechey. Ce navigateur cependant doute de l'identité de ces îles avec celles décrites dans

(1) Wittrien ne quitta la corvette qu'à Londres, et Petersen alla du Kamtchatka à Okhotsk, où il s'engagea au service de la compagnie russo-américaine.

l'ouvrage japonais, et suppose qu'elles sont les mêmes que les îles de l'Archevêque (*Islas del Arzobispo*), qu'on trouve dans les anciennes cartes espagnoles. Telle était déja l'opinion de l'amiral Krusenstern et de MM. Remusat et Klaproth; mais il me semble qu'en examinant plus attentivement la carte et la description japonaises, on ne peut s'empêcher d'y retrouver les îles que nous avons reconnues, ainsi que nous l'exposerons plus en détail dans la partie géographique.

Les îles de Bonin-Sima sont situées presque sur le même méridien, entre 26° 36′ et 27° 5′ de latitude, et par 217° 5′ de longitude. Elles forment quatre groupes. Nous reconnûmes les trois le plus au nord, dans la ferme assurance, fondée sur le dire de Wittrien, que le groupe le plus au sud avait été reconnu par la corvette *Blossom;* mais, à notre retour en Europe, nous apprîmes avec regret que les Anglais aussi n'avaient reconnu que ces trois mêmes groupes. Le Port de Lloyd se trouve au second groupe en venant du sud, sur le côté occidental de l'île à laquelle ils ont donné le nom de *Peel.* Ce port a été découvert par les navires baleiniers qui, comme nous l'avons vu plus haut, étendent depuis quelque temps leurs courses jusqu'aux côtes du Japon. Ils venaient,

au commencement et à la fin de la pêche, s'approvisionner ici d'eau, de bois et de tortues. Quelques-uns entraient dans le port; mais la plupart se tenaient sous voiles à l'entrée. Ce port offre de grandes ressources aux navigateurs : un asile sûr dans toutes les saisons, une entrée et une sortie commodes, un beau climat, de bonne eau, et du bois en abondance; pendant les six mois d'été une multitude de tortues, une mer féconde en excellent poisson et en écrevisses; et, depuis l'établissement de la ferme provisoire que nous avons décrite, des cochons qui, dans peu de temps, couvriront toute l'île; une infinité d'herbes et de racines antiscorbutiques, et le délicieux chou palmiste.

L'eau des pluies qui découle des montagnes durant la plus grande partie de l'année, fait qu'il ne peut jamais y avoir disette d'eau. Mais quand bien même l'eau de pluie viendrait à être absorbée par la sécheresse, on pourrait creuser des puits. Wittrien en avait creusé un à côté de sa maison, dont l'eau était toujours fraîche et savoureuse. Les tortues, depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre, couvrent toutes les anses du port : elles s'en vont à la fin de l'automne; mais il s'en montre quelquefois d'isolées, même en hiver. Il est à

craindre que les cochons ne chassent de là les tortues : leur odorat, extrêmement fin, leur fait découvrir les trous dans lesquels elles déposent leurs œufs, qu'ils dévorent; de sorte que l'avantage de leur introduction compenserait à peine le dommage causé par leur voracité. Mais il est plus vraisemblable que l'instinct des tortues les portera à s'établir sur les îles voisines, où les cochons ne peuvent pénétrer. Elles ont un autre ennemi dans les corbeaux, dont le nombre est immense ici; lorsqu'elles pondent leurs œufs, ils se glissent par derrière, et tâchent de s'en emparer. Les corbeaux attaquent même les cochons : ils enlèvent souvent les petits, et arrachent la queue à ceux qu'ils n'ont pas la force d'emporter. Par un effet remarquable de l'instinct, les truies, connaissant leur ennemi, se retirent, avant de mettre bas, dans la profondeur des bois, et ne reparaissent que lorsque leurs petits sont déja devenus assez grands.

La hauteur majestueuse et la vigueur des arbres, la variété et le mélange des plantes tropicales avec celles des climats tempérés, attestent déja la fertilité du terrain et la salubrité du climat (1). La plupart de nos productions de jardin et de nos

(1) *Voyez* les planches 40, 41 et 42.

plantes potagères, et peut-être toutes, réussiraient ici à merveille, ainsi que le froment, le riz, le maïs; on ne saurait désirer un meilleur climat et de meilleures expositions pour la vigne. Les animaux domestiques de toute espèce, les abeilles, s'y multiplieraient très-promptement; en un mot, avec une colonisation peu nombreuse, mais laborieuse, ce petit groupe pourrait devenir en peu de temps un lieu d'abondantes ressources en toute sorte d'objets.

Une colonie serait très-importante ici pour un peuple commerçant avec le Japon, avec les îles de Loutchou et la Chine; et son établissement n'aurait à surmonter aucune difficulté. Les Chinois, qui meurent de faim dans leur pays, consentiraient bien volontiers à venir s'établir sur une terre si voisine, et dont le climat se rapproche tant de celui de leur patrie. Cinquante familles de cultivateurs changeraient en peu d'années la face des montagnes de Bonin, qui captivent maintenant par leur pompe sauvage, et qui charmeraient alors par des tableaux pareils à ceux qui enchantent le navigateur à l'aspect des côtes de la Chine et du Japon. Peu de travaux et de dépenses rendraient le port entièrement inattaquable. Je serais bien étonné si les Anglais ne colonisaient pas ces îles;

autrement la prise de possession qu'ils ont déjà exécutée serait tout-à-fait sans objet. Cette colonie, importante d'abord pour leurs baleiniers de la mer du Sud, le serait bien plus encore pour leur commerce de la Chine, soit permis, soit de contrebande (1).

D'après le dire de Wittrien, l'hiver est ici fort modéré. Il y a en automne de terribles ouragans, accompagnés quelquefois de tremblements de terre et d'inondations. Dans la première année de son séjour sur l'île, son habitation fut renversée par les eaux, et son compagnon et lui furent obligés de se réfugier sur les montagnes. Il règne, en octobre, des tempêtes du N.-E., et, en avril, du S.-O.; le beau temps se fixe en mai, surtout par des vents d'ouest; les vents d'est apportent de la brume; en hiver, au contraire, les vents de nord-est amènent le beau temps.

En quittant le Port de Lloyd, nous reconnûmes les deux groupes les plus septentrionaux des îles de Bonin-Sima (auxquels le capitaine

---

(1) Ces lignes étaient déjà écrites lorsque le gouvernement anglais songeait en effet à coloniser les îles de Bonin-Sima; et ce projet, d'après les feuilles publiques, a été déjà mis a exécution.

Beechey a donné les noms des capitaines Kater et Parry), et nous nous mîmes ensuite en route pour le Kamtchatka. Des vents d'est frais, et parfois forts, nous firent avancer rapidement pendant cinq jours, par un très-mauvais temps. Le 20 mai, par 33 degrés et demi de latitude et 214 degrés un quart de longitude, il survint un calme qui, à quelques petits intervalles près, dura une semaine entière. Le 27 mai, il se leva un vent de S.-E. très-frais, qui dura plus de trois fois vingt-quatre heures, et qui, dans cet espace de temps nous porta par la latitude de 45 degrés et demi et par la longitude de 202 degrés et demi. Nous ressentîmes fortement le changement de latitude; le thermomètre descendit jusqu'à +3°, et nous étions prêts à nous vêtir de nos pelisses. Depuis le 1er juin, de faibles vents ou des calmes plats vinrent de nouveau nous tourmenter pendant plus d'une semaine; et cette contrariété était d'autant plus désagréable, que nous étions déjà près du port. Le 8 juin, au matin, nous eûmes fond à cent quatre-vingt brasses, et bientôt après, quand l'épais brouillard se fut dissipé, nous vîmes les côtes du Kamtchatka. Un vent frais du sud nous en approcha bientôt. Le soir, le temps s'éclaircit tout-à-fait, et toute la côte du Kamtchatka se découvrit

à nous comme un magnifique panorama. Tous les volcans, depuis le second jusqu'à celui de Koriatsky, étaient clairement en vue. Ils sont très-fidèlement représentés dans l'atlas de l'amiral Krusenstern. Nous reconnûmes, le matin du 9, l'entrée de la baie d'Avatcha, et à une heure de l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans le port de Petropavlofsky.

Trompés dans notre espérance de nous approvisionner de biscuit aux îles Mariannes, nous n'en avions pas maintenant, même en le ménageant, pour plus de trois mois. Pour compléter cet approvisionnement indispensable, de manière à en avoir assez pour aller jusqu'à Manila, je résolus d'acheter ici de la farine de seigle, et de laisser quelques hommes pour en fabriquer du biscuit pendant notre absence. Diverses dispositions à cet effet, la préparation des barils, etc., ainsi que la mise en ordre des cartes et des journaux de la campagne d'hiver pour leur envoi en Russie, et d'autres affaires encore, nous retinrent au Kamtchatka plus que je ne l'aurais voulu. Ce ne fut que le 26 juin que nous pûmes sortir du port pour nous rendre dans la baie d'Avatcha.

Mon second, le lieutenant Zavalichine, dut quit-

ter ici l'expédition. Sa santé, déja faible, s'était dérangée à tel point, par suite des grandes fatigues qu'il avait éprouvées jusqu'ici, que les médecins jugèrent impossible qu'il pût, sans danger évident pour lui, nous accompagner dans le climat humide où nous avions maintenant à opérer, et il crut plus convenable de profiter du départ d'un transport pour Okhotsk, afin de retourner en Russie. Ce fut une perte bien sensible pour moi; car l'absence de M. Zavalichine me privait d'un excellent aide. Il était chargé presque exclusivement de tous les travaux hydrographiques, et, en outre, du soin de la corvette pendant les fréquents séjours que je faisais à terre pour les expériences et les observations; et il s'acquittait de tous ces devoirs avec zèle et avec talent.

Le baron Kitlitz, calculant que son séjour durant tout l'été au Kamtchatka, et ses excursions dans l'intérieur de la presqu'île, pour lesquelles les autorités provinciales lui promettaient tous les secours possibles, pourraient être très-profitables à l'histoire naturelle, prit aussi le parti de rester ici jusqu'à notre retour.

CHAPITRE XI.

Navigation le long des côtes du Kamtchatka, du pays des Koriaks et des Tchouktchis. — Séjour sur les côtes de l'île de Karaghinsk, dans la baie de Saint-Laurent et dans le golfe de Sainte-Croix. — Retour au Kamtchatka (1).

MALGRÉ toute notre impatience de mettre en mer, nous dûmes encore perdre un jour : en sortant de la baie d'Avatcha, nous tombâmes sur un haut-fond situé vis-à-vis de la baie Rakovaïa. Pendant que nous nous dégagions, le vent d'ouest se renforça et ne nous permit pas de lever de nouveau l'ancre ce même jour; mais le lendemain [27] nous étions sous voiles dès le point du jour. Une fois en mer, nous nous dirigeâmes droit sur le cap Chipounskoï, par un vent frais d'ouest. On distinguait très-bien tous les volcans et tous les

(1) *Voyez* les planches 43, [illegible] 46 et 51.

points remarquables de la côte, et l'on pouvait en lier sûrement tous les relèvements. Nous continuâmes à ranger la côte jusqu'à la nuit close, et nous portâmes alors, par le travers du golfe Kronotsky, droit sur le cap de ce nom. Il ne me fut pas possible de m'occuper en détail de la reconnaissance de toute la côte du Kamtchatka; ce travail m'aurait pris tant de temps, que nous n'aurions pu arriver jusqu'aux endroits les plus éloignés et encore moins connus; mon projet était de déterminer seulement la position géographique des principaux points, entre lesquels on pourrait ensuite, avec beaucoup moins de peine, exécuter, par parties, une reconnaissance détaillée.

Le matin du 28, nous voyions à la fois les volcans d'Avatchinsky, de Koriatsky, de Joupanoff et de Kronotsky, les deux premiers à quatre-vingt-deux milles, le dernier à soixante-huit milles. Le volcan de Kronotsky, semblable à celui de Villioutchinsky, a la forme d'un cône régulier, mais il semble un peu moins escarpé que l'autre. On voit à sa gauche une montagne dont le sommet est assez plat, et tout près un monticule aigu, probablement les mêmes qui furent ébranlés lors du passage de la montagne Chevelutch de son an-

cienne place à sa place actuelle (1). La neige couvrait la cime du volcan Kronotsky; mais il n'y en avait que par places sur ses flancs. Sa mesure, soigneusement prise, donna la hauteur de ce volcan éteint de dix mille six cent dix pieds anglais, c'est-à-dire un peu plus que l'Etna. Nous le vîmes du cap Chipounskoï, à l'entrée de la nuit et à travers un horizon peu clair, à quatre-vingt-quinze milles, et, lors de notre retour au Kamtchatka, à cent vingt milles, très-distinctement.

Au-delà du cap Kronotsky, que nous doublâmes bientôt après midi, le 29 juin, commencèrent à se montrer au loin vers le nord des montagnes, parmi lesquelles il n'était pas difficile de reconnaître le volcan gigantesque de Klutchevskoï (autrement Kamtchatskoï). Nous nous hâtâmes de mesurer sa hauteur. A l'énorme distance de cent quatre milles italiens, il formait encore un angle de 50′ un quart (d'une hauteur de quinze pieds). La mesure fut exactement prise; mais malgré cela il est à regretter que nous n'ayons pas eu par la suite l'occasion de la répéter. Ces données font voir que la hauteur du volcan est de seize

(1) Voyez *Description du Kamtchatka*, par Kracheninnikoff, 2e édit. russe. I. 46.

mille cinq cent deux pieds (1). Il est donc plus élevé de huit cents pieds que le Mont-Blanc, autrefois réputé la plus haute montagne du monde, et, à l'exception des cimes de la chaîne de l'Himalaya et d'une ou deux montagnes de la Chine, il surpasse en hauteur toutes les montagnes de l'Asie mesurées jusqu'ici (2). Sa figure est conique, mais son sommet est un peu tronqué. Un peu sur sa gauche on voit une montagne aussi très-élevée, mais cependant beaucoup plus basse que lui, avec un sommet irrégulier, dentelé, et que les Kamtchadales, je crois, appellent *l'Aiguille*. A partir de cette montagne s'étend entre le sud et l'ouest une chaîne de montagnes neigeuses, qui s'abaisse en s'éloignant vers le sud.

Les deux jours suivants nous éprouvâmes des calmes, ou de très-faibles vents qui ne nous firent avancer que très-lentement vers le promontoire du Kamtchatka, ou le long des côtes de cette presqu'île. La brume ne nous empêcha pas de dé-

---

(1) Le docteur Erman trouva sa hauteur de quatorze mille sept cent quatre vingt-dix pieds français, ou quinze mille sept cent soixante-six pieds anglais.

(2) On le voit très-distinctement de Verkhne-Kamtchatsk, à trois cents verstes de distance, en ligne directe; mais Verkhne-Kamtchatsk est aussi très-élevé.

couvrir de grandes erreurs sur les cartes de cette partie de la côte. Le 2 juillet au matin le temps s'éclaircit. Nous nous trouvions vis-à-vis d'une grande coupure entre les montagnes, où la côte extrêmement basse, se courbant en une anse au N.-O., s'élevait par une pente imperceptible au nord et au sud. Au-delà de ce plateau on n'apercevait pas une seule colline jusqu'au bout de l'horizon ; mais dès que nous eûmes dépassé les montagnes situées au sud de la coupure, apparut le majestueux volcan Klutchevskoï avec ses satellites, la montagne dentelée dont nous avons parlé, à sa gauche ; et à sa droite, deux montagnes plates. Toutes ces montagnes sont incomparablement plus basses que lui ; elles étaient cependant entièrement couvertes de neige : il y en avait aussi beaucoup sur le volcan, mais elle ne le couvrait que par parties. Le soleil du matin, dont ces montagnes réfléchissaient les rayons, les dessinait clairement sur l'azur du ciel, malgré leur immense éloignement (le volcan Klutchevskoï se trouvait de nouveau juste à cent quatre milles de nous). Malheureusement, un malencontreux nuage ne quitta pas son sommet et m'ôta la possibilité de mesurer une seconde fois sa hauteur. En revanche, des relèvements précis nous fournirent le moyen de

déterminer sa position avec exactitude. Il se présente d'ici même en forme de cône un peu tronqué, dont l'axe est au diamètre de la base, presque comme 2 $\frac{1}{2}$: 2. Le plateau abaissé entre les montagnes entoure sans doute le bord oriental du grand lac des Phoques, dont l'écoulement vient se réunir à l'embouchure de la rivière Kamtchatka.

La côte se terminait au nord par un cap élevé, escarpé, devant lequel étaient trois rochers isolés dans la mer, l'un haut, les deux autres plus bas. A ces indices il était impossible de ne pas reconnaître là le cap Stolbovoï, et dans une petite rivière qui se décharge à vingt-trois milles à l'ouest du cap, la rivière Stolbovaïa (1). Par la détermination de tous ces points, la côte, à la distance des quarante ou cinquante derniers milles, prit une configuration entièrement conforme à celle que rapporte Kracheninnikoff de son promontoire du Kamtchatka, ainsi qu'il sera expliqué circonstantiellement dans les descriptions hydrographiques.

Nous courûmes de là sur un cap que nous voyions au nord, et que je croyais être le cap Ozernoï. Nous arrivâmes par son travers le lende-

---

(1) Kracheninnikoff. I. 49.

main matin; mais ici le temps se gâta tout-à-fait; la côte se couvrit de brouillard, et nous dûmes louvoyer à petites bordées jusqu'au soir du 4 juillet; il se fit alors une éclaircie qui nous laissa voir au nord l'île de Karaghinskoï.

En quittant l'an passé le Kamtchatka, j'avais prié l'adjoint du gouverneur de la province de recueillir dans sa tournée d'hiver, des habitants du littoral, autant de renseignements que possible sur les côtes du Kamtchatka. Les habitants des bords de la rivière Karaga lui dirent, entre autres choses, que sur la côte occidentale de l'île Karaghinskoï, vis-à-vis de l'embouchure de leur rivière, il existe un port qui, large d'une verste à son entrée, s'agrandit encore davantage en pénétrant dans son intérieur, et dans lequel les baleines viennent jusqu'à toucher le rivage. Il était très-important pour moi de m'assurer de la vérité de cette information, puisque l'existence d'un tel port en cet endroit m'eût donné les moyens de reconnaître toutes les côtes adjacentes, même pendant l'automne. Je résolus, en conséquence, de sacrifier quelques jours à l'exploration de la côte occidentale de l'île Karaghinskoï, et, s'il s'y trouvait en effet un port, de courir sans perte de temps vers le nord et de revenir ici plus tard, lorsqu'il

ne serait plus possible de tenir dans les hautes latitudes, où même la recherche d'un port ne pourrait qu'être accompagnée de difficultés et de dangers.

Le matin du 5 nous nous vîmes vis-à-vis de la pointe S.-O. de l'île Karaghinskoï, qui, de loin, paraît être une île séparée, parce qu'elle n'est réunie à la partie montagneuse du nord que par un isthme bas, à travers lequel on aperçoit les hautes montagnes du continent. On voyait à l'ouest par intervalles, à une très-grande distance, de hautes montagnes, les unes couvertes de neige, d'autres dont les cimes, étrangement découpées, présentaient des masses semblables à des piliers et à des cheminées. Le grand éloignement ne nous permit pas de déterminer la position d'aucune de ces montagnes.

De faibles vents d'ouest, par un très-beau temps, durèrent toute la journée. Nous louvoyâmes vers la pointe S.-O. de l'île, d'où nous semblait s'étendre vers l'ouest un long *lit* de gravier (1); et comme

(1) Ces lits de gravier, qu'on appelle en russe *cochka*, sont des masses de menus cailloux qui s'élèvent au-dessus de l'eau, depuis quelques pouces jusqu'à six ou sept pieds, et s'étendent ordinairement en ligne droite, ou ne prennent qu'une faible courbure,

les habitants des bords de la rivière Karaga avaient parlé d'un pareil lit aux environs du port, nous espérions être déja près de l'endroit que nous cherchions. La nuit était déja venue lorsque nous entrâmes dans le détroit entre l'île et le continent; mais comme le vent était faible, la profondeur modérée et égale, nous continuâmes à nous avancer vers l'île, et, parvenus sur un fond de sable vaseux de huit brasses et demie, nous laissâmes tomber notre ancre.

Nous nous trouvâmes le matin dans une anse entourée d'un rivage bas; mais nous n'étions pas encore dans le port. J'expédiai de suite M. Ratmanoff sur une embarcation, pour aller à sa recherche le long du rivage au N.-E., tandis que je descen-

---

d'ailleurs régulière. Elles forment quelquefois une île, et se lient d'autres fois au rivage. Il y a le plus souvent bon mouillage tout auprès. En y creusant un trou, l'on trouve l'eau au niveau de la mer, mais toujours à travers la masse de cailloux. Cette étrange formation géognostique, autant que je sache, ne se rencontre nulle part aussi fréquemment que dans ces parages; elle occupe certainement la moitié de toute la distance du cap oriental au cap Lopatka. En considérant ces masses de gravier, on est convaincu qu'elles doivent leur formation à l'action de la mer; mais il n'est pas aussi facile d'expliquer la marche de ces productions, et de se rendre positivement compte des circonstances qui ont favorisé leur formation sur ces rivages.

dis moi-même, avec MM. les naturalistes, sur la rive la plus voisine. Cette partie de l'île consiste en une masse de gravier couverte de mousse sèche, de broussailles d'aune et d'une verdure passablement épaisse. Un ruisseau rapide, assez profond, mais barré à son embouchure, serpente à travers cette mousse. Ses bords étaient peuplés d'une multitude d'oies, de canards et de bécassines; mais, ce qui est étonnant, ces volatiles étaient si sauvages, que nos chasseurs ne purent en tuer que très-peu. Les rochers isolés à la pointe méridionale de l'île promettaient plus de succès : deux Aléoutes, envoyés là le matin sur la baïdarke, rapportèrent le soir jusqu'à deux cents alcas, tués à coups de bâton; et ils auraient pu en prendre trois fois davantage, si la baïdarke avait pu les porter. La chair de ces oiseaux, quoique noire, est cependant de très-bon goût, ainsi que leurs œufs; elle donne même un excellent potage. Nos chasseurs virent des traces d'ours et quelques renards rouges, et dans un endroit un morse que la mer avait rejeté; mais ils n'aperçurent nulle part de vestiges d'habitation.

La chaleur était très-forte dans cette journée; le sable noir dont se compose le rivage était brûlant; mais, à un pied de profondeur, on rencon-

trait la glace solide : ce qui prouve la rigueur du climat, et combien un temps pareil à celui que nous avions est rare ici. Sur les versants N.-O. des collines, il y avait aussi beaucoup de neige.

Dans cette journée et dans celle du lendemain, je m'occupai de diverses observations et de la reconnaissance de la côte voisine. Des nuées de moustiques rendaient ces travaux extraordinairement pénibles. Pendant les observations astronomiques, deux hommes armés de rameaux devaient constamment balayer le visage et les mains ; et il fut impossible de faire les observations magnétiques autrement qu'en allumant dans la tente un feu de broussailles et de tourbe, dont la fumée chassait non-seulement les moustiques, mais souvent l'observateur lui-même. Je me rappelai les tourments de Humboldt sur les bords de l'Orénoque.

Pendant ces deux journées l'atmosphère était surchargée de vapeurs qui, surtout vers le milieu du jour, défiguraient singulièrement les objets, ceux mêmes qui n'étaient pas très-éloignés. La corvette, à deux ou trois milles de distance, tantôt se rapetissait, tantôt s'agrandissait, et quelquefois disparaissait presque entièrement. Les montagnes du continent changeaient continuellement

de figure; de sorte qu'il était souvent impossible de reconnaître la même montagne.

Le 8, vers midi, M. Ratmanoff revint sans avoir trouvé de port. Le premier jour, il avait fait quinze milles le long d'une côte escarpée s'étendant entre le nord-est et le nord, sans aucune espèce d'anse, et entrecoupée seulement par de petites rivières ou des ruisseaux qui se précipitaient en cascades du haut des montagnes, et il s'était arrêté, pour passer la nuit, auprès d'une petite rivière abondante en poisson et en oiseaux, sur les bords de laquelle on voyait des débris de tentes et de huttes. Les ours erraient en troupes sur le rivage, et l'on en tua quelques-uns. Le lendemain il s'avança encore de cinq milles jusqu'à une autre petite rivière, où l'on voyait aussi des restes de quelques habitations, mais toujours sans succès relativement à l'objet principal.

Cette expédition prouva que l'île de Karaghinskoï a beaucoup plus d'étendue que je ne m'y attendais en m'en rapportant aux anciennes cartes, et qu'il était, par conséquent, indispensable pour moi de remonter le détroit plus avant dans le nord sur la corvette. Ayant levé l'ancre le lendemain au point du jour, nous suivîmes d'abord le milieu du détroit, et nous nous rapprochâmes ensuite du

continent, pour lier à la reconnaissance quelques points de cette côte. Vers trois heures de l'après-midi nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'embouchure d'une grande rivière dont le cours s'ouvrait, pour nous, entre de hautes montagnes, au N.-O. Les collines qui s'élevaient de chaque côté de la rivière étaient couvertes de bois. L'embouchure même était resserrée entre des pointes très-basses. Au sud et au sud-est de l'embouchure s'étendaient, à une grande distance, des lits de gravier, sur lesquels on voyait des poteaux plantés comme pour servir de signaux. La profondeur, qui diminuait rapidement, ne nous permit pas de nous en approcher à plus de six ou sept milles : nous les vîmes cependant assez bien pour leur trouver une grande ressemblance avec ce qui a été dit de l'embouchure de la rivière Karaga dans les notes que nous avons souvent citées (1); et pour s'assurer si c'était elle en effet, il fallait maintenant chercher le lit de gravier indiqué sur la côte de l'île; nous gouvernâmes en conséquence, et nous vîmes ef-

---

(1) « De l'embouchure de la rivière Karaga part un lit de gravier; il y en a un autre du côté de l'île Karaghinskoï : tous les deux sont au-dessus de l'eau. Celui du côté de l'île est plus long; la largeur du détroit, entre eux, est de dix verstes, etc. »

fectivement bientôt après une longue pointe basse s'étendant à l'ouest et au sud-ouest de l'île. C'était donc là que devait se trouver enfin le port que nous cherchions, quoique l'anse ouverte formée par cette pointe fût loin d'en présenter l'apparence. La nuit étant déja venue à notre entrée dans cette anse, nous mouillâmes par sept brasses sur un fond de sable et de vase.

Au point du jour, MM. Ratmanoff et Semenoff furent expédiés pour poursuivre les reconnaissances. Il ne restait déja plus de doute que nous ne fussions précisément à l'endroit dont avaient parlé les riverains de la Karaga, et nous ne devions guère, par conséquent, nous attendre à y trouver un port tel que celui qu'on nous avait désigné. Mais nous avions maintenant à trouver encore l'île Petite-Karaghinskoï ou Verkhotourskoï, située, d'après les mêmes indications, à cinq verstes seulement au nord de la grande. Les officiers chargés des reconnaissances revinrent tard dans la soirée. On trouva que la pointe de gravier s'étendait à sept milles à l'ouest et au sud-ouest, et qu'elle formait, à son extrémité supérieure, un port de dix pieds de profondeur, qui ne pouvait, par conséquent, recevoir que de petits bâtiments. L'enseigne Ratmanoff, à un demi-mille au-delà de

la petite rivière où il avait terminé sa dernière reconnaissance, en découvrit une autre pareille, et entre elles, sur un tertre élevé, des restes nombreux de huttes et de tentes. On ne pouvait s'empêcher de reconnaître là les deux petites rivières Ouïmnovka et Ignilkovka (1). On ne rencontrait au-delà de la pointe que de petits ruisseaux.

Le calme dura toute la journée, par un ciel serein, mais avec un brouillard épais et sec à l'horizon, semblable à de la fumée, tantôt dérobant entièrement à la vue les objets à deux ou trois milles de distance, tantôt les défigurant d'une étrange manière. De grandes troupes de marsouins, de phoques et d'oiseaux de mer jouaient de tous côtés autour de la corvette. Nos gens firent une bien bonne pêche dans l'Ignilkovka. L'embouchure ayant été barrée par un filet vers le temps de la haute mer, tout le poisson qui avait pénétré dans la rivière avec la marée se trouva pris. Après avoir distribué du poisson frais à tout l'équipage, nous pûmes encore en saler quelques barils. C'étaient pour la plupart différentes espèces

---

(1) « Deux petites rivières se déchargent dans ce port, l'Ouïmnovka et l'Ignilkovka, entre lesquelles était autrefois un petit village. » (*Ibid.*)

de saumon; mais il y avait aussi des loches, des soles et des aigrefins. Nos chasseurs revinrent les mains vides, n'ayant rencontré à terre d'autres animaux que des ours. Nous trouvâmes ici en revanche une assez bonne quantité de diverses plantes, propres pour la soupe ou pour la salade.

Les calmes et les brouillards nous retinrent encore deux jours en place. Pendant ce temps les embarcations reconnurent la côte de l'île Karaghinskoï jusqu'au point le plus au N.-E. qu'on eût en vue. Des endroits le plus élevés où l'on put pénétrer, on n'apercevait pas l'île de Verkhotourskoï (1).

Le 13 juillet au matin nous levâmes l'ancre de bonne heure, et, par un vent frais de N.-E, nous contournâmes de nouveau la pointe méridionale de l'île, nommée par nous *cap Kracheninnikoff.* De faibles vents entre l'E. et E. S.-E., accompagnés de houle et de brouillard, se maintinrent jusque vers le milieu du jour suivant [14]; le temps s'éclaircit alors un peu, et nous rangeâmes le côté oriental de l'île. Dans la soirée du 15, après avoir doublé sa pointe N.-E., nous liâmes à la reconnaisance le point jusqu'auquel avait atteint,

(1) Mais le brouillard en était cause.

en venant du S.-O., M. Semenoff, et la reconnaissance de cette grande île se trouva ainsi terminée. Son côté S.-E. est beaucoup plus sauvage que le côté opposé, quoiqu'il y ait plus de neige sur ce dernier. Elle présente quelques courbures; mais on n'y voit rien qui indique une anse tant soit peu fermée. Il y a un grand nombre de ruisseaux tombant en cascades dans la mer, et près de la pointe N.-E. on apercevait même des indices d'une rivière.

Vers midi, commença à se montrer au N. N.-O. une petite île, dans laquelle nous reconnûmes Verkhotourskoï, et qui, au lieu de cinq verstes, est située à près de cinquante verstes de Karaghinskoï. Ces discordances dans des renseignements tirés d'hommes à demi sauvages, par l'intermédiaire d'interprètes à demi sauvages comme eux, sont presque inévitables. L'interprète n'ayant pas la plus légère idée de la matière qui fait l'objet de la question, et ne comprenant qu'à peine la valeur des mots, transmet la demande à un sauvage, qui souvent est long-temps à comprendre ce qu'on veut de lui; quelle doit donc être la clarté de la réponse qui revient par la même voie à l'interrogateur? Il faut encore ajouter à cela la défiance naturelle au sauvage à qui s'adressent ces

questions, et par-dessus tout l'extrême différence de leurs idées aux nôtres, même dans les choses les plus simples, sur la grandeur et la petitesse, sur la proximité et l'éloignement, etc. (1). L'expérience m'a prouvé par la suite combien peu de profit on peut retirer de ces interprètes, lorsque l'objet sur lequel on les questionne sort du cercle étroit de leur intelligence.

Nous ne pûmes venir avant minuit à la hauteur de l'île Verkhotourskoï, et nous nous tînmes sous petites voiles jusqu'au matin du 16. Nous eûmes sous les yeux, durant presque toute la nuit, un spectacle extraordinaire : une grande partie des bois qui couvrent la côte du continent voisin était en flammes ; des courants de feu fuyaient rapidement dans diverses directions sur les broussailles résineuses ; la flamme quelquefois s'élevait en tourbillons dans les airs, elle s'étendait d'autres fois en ligne de feu, tout-à-fait semblable à une illumination artificielle. De pareils embrasements de forêts arrivent ici, comme partout, le plus souvent

(1) On connaît l'expression : le soleil s'est élevé d'autant de *toises*. Nos vigies au haut des mâts, à la question de combien s'étaient ouverts tels caps ou telles îles, etc., répondaient souvent : « D'une sagène et demie environ. »

par quelque imprudence des passants ou des chasseurs.

Dès le point du jour nous commençâmes la reconnaissance de l'île Verkhotourskoï. Elle a sept ou huit milles de tour; ses côtés du sud et de l'est sont escarpés; mais de sa partie N.-O. s'étend une pointe basse, sur laquelle on voyait des croix, des tentes et des restes de huttes, vestiges de la visite des Olutores et des Kamtchadales, qui passent sur cette île pour la chasse du renard noir, et y hivernent quelquefois pour cela. Cet animal, jusqu'à présent, ne se trouve exclusivement qu'ici; il n'y en a point du tout sur l'île Karaghinskoï, et l'on n'en voit que fort peu sur le continent voisin. Une certaine crainte superstitieuse qui, suivant Steller, porte les Olutores à ménager cet animal, explique peut-être la circonstance étrange qu'il n'ait pas été jusqu'ici entièrement exterminé sur un si petit coin de terre.

Nous courûmes jusqu'à midi dans le détroit, entre l'île et un cap du continent, qui en est éloigné de douze milles au N.-E., et qui devait être le cap Ilpinsky. Ce cap est bas; mais en tirant vers l'est, la côte s'élève. Il y a dans le détroit quelques rochers isolés et un récif très-dangereux presqu'à fleur d'eau. Il y a vraisemblablement aussi

des bancs sous-marins; car le brassiage diminua tout à coup jusqu'à dix brasses, ce qui nous obligea à virer de bord. A l'ouest du cap Ilpinsky on voyait la continuation de la côte à une petite distance; plus loin, sur la gauche, entre cinq ou six aires de vent, se montraient par intervalles les sommets de collines arrondies. Il n'y avait point de hautes montagnes. Cette partie est la plus étroite et la plus basse du Kamtchatka, et c'est pourquoi on la regarde avec raison comme la limite septentrionale de cette presqu'île (dans le sens géographique).

Les îles de Karaghinskoï et les côtes du continent qui les entourent, n'avaient été vues jusqu'ici par aucun des navigateurs connus, excepté Sindt. Behring n'en vit une fois qu'un seul point à travers le brouillard. Il n'est pas besoin d'ajouter, après cela, que leur position sur les cartes n'avait pas l'ombre de la ressemblance avec la réalité.

Ces îles étaient jadis habitées par les Koriaks: on y comptait une centaine d'ames au milieu du siècle dernier; aujourd'hui, les seuls débris de huttes attestent qu'elles furent peuplées autrefois.

Après avoir déterminé la position de l'île, ainsi que des points du continent que nous avions en

vue, nous courûmes à l'est, dans le dessein de reconnaître encore en chemin le cap Olutorsky. Mais le temps, qui nous avait favorisés jusqu'ici, se gâta tout-à-fait. Le matin du 17, le mauvais temps se déclara par un vent frais d'E.N.-E., qui, le soir, se changea en coup de temps. La corvette était extraordinairement tourmentée par les lames, qui la prenaient par son travers, et le roulis était si fort, que le plat-bord sous le vent plongeait dans l'eau jusqu'au filet de bastingage. Le matin du 18, le vent calma; il passa le soir au S.-O., et nous courûmes de nouveau droit sur le cap Olutorsky. Dans la soirée du lendemain, nous n'en étions plus qu'à vingt milles, d'après la carte du département de l'amirauté; mais une brume épaisse nous empêchait de rien voir, et nous fîmes route, en conséquence, parallèlement à la direction de la côte, afin de profiter du premier changement de temps favorable pour nous en approcher. Le vent passa de nouveau au nord, puis il tomba, et durant les trois jours suivants nous eûmes continuellement des calmes et de faibles vents variables, qui n'apportèrent aucun changement au temps. Pendant tout cet intervalle, nous n'avançâmes que très-peu. Dès le matin du 23, le vent se fixa entre le S. et le S.-O., et nous nous

dirigeâmes alors vers le cap Saint-Thaddée. L'épais brouillard s'éclaircit un peu vers le soir, et nous aperçûmes la côte de ce cap au N.-O., à la distance de vingt-trois milles. Pendant la nuit, nous gouvernâmes au nord parallèlement à sa direction, dans l'espoir qu'au matin le temps s'éclaircirait, et que nous pourrions au moins déterminer ne fût-ce que ce point; mais le brouillard devint encore plus épais qu'auparavant, et nous força de poursuivre notre route vers le cap Tchoukotskoï.

En voyant le temps si constamment mauvais, nous nous félicitions d'avoir pu mettre à profit quelques jours sereins de la fin du mois passé et du commencement du mois courant. Si, sans nous arrêter devant l'île de Karaghinskoï, nous eussions continué notre route vers le nord, tout le beau temps se serait écoulé dans notre passage, et nous n'aurions rien pu faire jusqu'ici.

Entourés d'un épais brouillard qui nous permettait rarement de voir au-delà de vingt toises, nous courûmes rapidement au N.-E. Le 26 au matin, le brouillard se changea en pluie, ce qui agrandit un peu notre horizon et nous permit d'apercevoir à travers la brume, au S.-E., les sommets des montagnes de l'île Saint-Laurent. Nous étant ainsi orientés, nous gouvernâmes, par un vent

frais du S.-O., droit au milieu du détroit de Behring. Le lendemain, le vent tomba, le temps s'éclaircit, et nous nous vîmes au milieu d'un archipel de nombreuses îles. Les cimes des montagnes des deux continents, les terres basses qui les séparent, se perdant dans l'éloignement, ressemblaient à des îles. Quelque temps se passa à s'orienter, et, pour ainsi dire, à débrouiller tout ce qui était sous nos yeux. Jusqu'à ce que nous eussions déterminé notre position par les observations, nous prenions le cap oriental pour l'une des îles Saint-Diomède, parce que le vide entre lui et les plus proches montagnes au sud ne comprenait pas moins de trois aires de vent. Je suis porté à penser qu'une illusion pareille a donné lieu à la prétendue découverte de l'île Ratmanoff.

Le calme se maintint toute la journée par un temps assez clair. D'assez bonnes observations servirent à déterminer la longitude du cap oriental et de quelques autres points. Tout cela est exposé en son lieu avec les détails nécessaires.

Dans la soirée le vent se fit du N.-E., et nous gouvernâmes sur la baie de Saint-Laurent, où nous avions besoin de nous arrêter pour plusieurs raisons. Dans le gros temps que nous eûmes devant le cap Olutorsky, une des barres de la grande

hune cassa, avarie qu'on ne pouvait réparer en mer. Il fallait, en outre, vérifier les chronomètres, faire des expériences magnétiques, etc. Dans la matinée du 28, nous doublâmes le village de Nouniagmo, dont les habitants nous regardaient tranquillement de dessus une hauteur. Bientôt le vent tomba entièrement, et nous obligea de mouiller à l'entrée de la baie.

A peine étions-nous arrêtés que nous vîmes de tous côtés des Tchouktchis venir à nous des villages au bord de la mer. *Tarová, tarová* (1), retentissait déja au loin. En répétant ce mot, ils passaient la main sur leur tête à rebrousse-poil. Ils ont pris ce singulier geste des Russes, qui, en saluant, ôtent toujours, pour découvrir la tête, le capuchon de la pelisse que tout le monde porte dans cette contrée. Les Tchouktchis font ce geste de la main, quoiqu'ils n'aient rien sur la tête. Ils nous abordèrent sans hésiter et montèrent à bord sans crainte. Les compliments n'avaient pas de fin, et l'un d'eux, trouvant apparemment que je ne montrais pas assez de galanterie envers mes hôtes en les recevant sans me découvrir, m'ôta

(1) Corruption du mot russe *zdorovo* (comment vous portez-vous ?)

très-poliment de dessus la tête mon bonnet d'uniforme, et se mit à saluer en répétant : *tarová.* Quelques paquets de feuilles de tabac distribués parmi la compagnie, et quelques aiguilles pour les personnes du beau sexe, établirent bientôt l'amitié entre les deux partis. Cela ne les empêcha cependant pas de demander, en outre, *pròchki*(1) (c'est ainsi qu'on appelle en Sibérie le tabac en poudre), qu'ils aspiraient avec avidité.

Ayant avec moi deux interprètes, j'espérais recueillir, dans les relations fréquentes que nous pourrions avoir avec des tribus asiatiques jusqu'ici si peu connues, des renseignements assez intéressants sur leur compte; mais, à mon vif regret, je me convainquis, dès le premier instant, que ces interprètes, à moins qu'il ne s'agisse de faire quelque échange ou quelque achat, sont presque tout-à-fait inutiles. Ces bons, mais très-bornés vieillards, qui, durant toute leur longue vie, n'ont servi d'interprètes qu'aux foires ou près des commissaires de district, non-seulement n'ont pas acquis l'habitude de causer sur tout autre sujet avec les indigènes, mais, ce qui était pire pour nous, n'ont pu se défaire encore de la coutume, enracinée de-

---

(1) Du mot *porokh*, diminutif *poròchok*, poudre.

puis le temps du major Pavloutsky, de ne voir en eux que des hommes hostiles ; et il arrivait souvent que, par excès de précaution, ils troublaient et dérangeaient inconsidérément la bonne intelligence entre nous. Je ne pus jamais parvenir à les déshabituer de régenter les Tchouktchis, chose qu'ils avaient sans doute apprise des commissaires dans les foires. A peine un Tchouktchis se livre-t-il un peu à la familiarité, ce que je recherchais toujours, que l'interprète l'arrête en lui rappelant de ne pas s'oublier devant le commandant; s'imagine-t-il que le Tchouktchis est inquiet, il se met à le tranquilliser, à le caresser en répétant : *mètchenki* (bien , bon), etc., et le Tchouktchis, qui ne pense à rien, conçoit en effet des soupçons. Je ne parle pas même de leur peu de connaissance des langues et de la stupidité naturelle de tous les deux. Ils traduisaient quelquefois pendant quelques minutes la demande la plus simple, ne consistant qu'en deux mots, et de telle manière, qu'on pouvait s'apercevoir dans les yeux de ceux qui écoutaient, que personne n'y comprenait rien. J'étais souvent obligé de m'expliquer moi-même avec les doigts, en demandant seulement le nom des principales choses, et je réussissais mieux ordinairement que par le moyen des

interprètes. Pour tous ces motifs, et, en partie, par défaut de temps, les faibles renseignements qui sont insérés à la fin de ce chapitre, sont tout ce que j'ai pu recueillir.

Nous passâmes toute la journée à nous entretenir très-gaîment avec les Tchouktchis. Quelques Tchouktchis *à rennes*, avec lesquels un de nos interprètes s'était rencontré à la foire d'Ijighinsk, passèrent très-décemment quelque temps avec moi dans ma chambre, répondant volontiers et patiemment à mes questions. Au moment de se retirer, ils firent entendre très-finement et d'une manière indirecte, qu'en retournant parmi les leurs, ils se vanteraient d'avoir été bien reçus et bien traités par le commandant; que les autres ne voudraient pas les croire, parce qu'ils n'avaient rien qui pût prouver notre générosité, etc. Tout cela tendait à recevoir encore quelques feuilles de tabac. Nous observâmes de faire à chacun une part égale; et nous ne remarquâmes pas cependant entre eux cette jalousie à laquelle nous nous attendions, d'après les récits des précédents navigateurs.

Vers les sept heures, il se fit un faible vent de S.-E. qui apporta à l'instant un épais brouillard; mais comme nous nous trouvions en face même de l'entrée, nous n'eûmes pas de difficulté à péné-

trer dans la baie et à jeter l'ancre dans un endroit sûr et tranquille.

Les deux jours suivants, nous nous occupâmes à réparer l'avarie de la hune, d'observations astronomiques et physiques, et de quelques autres travaux; nous fûmes aussi en relation continuelle avec les Tchouktchis, dont quelques familles étaient dispersées dans différents endroits de la baie sous des baïdarkes, outre ceux du village de Pnaougoun, qui vivaient dans des huttes. Plusieurs d'entre eux visitèrent ma tente astronomique; j'étais curieux de voir l'impression que produiraient sur leur esprit des objets entièrement nouveaux et incompréhensibles pour eux, qui, dans d'autres lieux peuplés de gens plus éclairés, me firent craindre quelquefois de passer pour un sorcier : les Tchouktchis les examinaient avec curiosité, mais sans montrer ni soupçon, ni importunité; ils étaient tous, au contraire, affables et complaisants, et cherchaient à payer de la même monnaie nos badinages et nos cajoleries. Je frappai doucement de la main, en signe d'amitié, sur la joue d'un vigoureux Tchouktchis, et je reçus tout à coup, en réponse, un soufflet qui faillit me renverser; revenu de mon étonnement, je vis devant moi mon Tchouktchis, avec un visage

riant, exprimant la satisfaction d'un homme qui a su montrer son savoir-vivre et sa politesse. Il avait aussi voulu me *taper* doucement, mais d'une main accoutumée à ne *taper* que des rennes.

Le village de Pnaougoun n'est composé que de huttes d'été; l'hiver, ses habitants se retirent à Nouniagmo, où ils vivent dans des baraques. Ils nous invitèrent poliment à venir dans leurs huttes, que nous visitâmes toutes, malgré leur malpropreté repoussante. Divers objets en fer et le tabac furent pour nous les meilleures recommandations auprès des deux sexes. Les jeunes femmes étaient toutes très-gaies, et nous divertirent par leurs sauts sur des peaux de morses, amusement que nous décrirons dans un autre endroit.

Nous trouvâmes sous l'une des baïdarkes un vieux et paralytique Tchouktchis à rennes du campement voisin. Nous fûmes frappés de voir dans sa famille un individu à visage d'homme, mais en costume de femme, remarquable par le soin particulier de son ajustement. Il appartenait à cette classe d'hommes qu'on rencontre chez tous les peuples asiatiques qui n'ont pas encore reçu la lumière du christianisme. C'est aux enseignements du diable que les Tchouktchis attribuent leur passion pour le vice connu contre nature, et, parmi

tant d'autres accusations injustes, le diable est encore obligé de supporter celle-là, n'ayant pas de notre temps les moyens de se justifier, comme devant le Bramine de la fable.

Le 31 juillet, nous étions prêts à prendre la mer; mais un calme plat, accompagné d'un épais brouillard, nous retint en place toute la journée.

L'infirme Tchouktchis, d'après les conditions arrêtées la veille, nous procura six rennes, pour lesquelles le prix convenu était une hache, un couteau, une paire de ciseaux, une marmite en cuivre et cinq paquets de tabac. Il s'entend de soi-même que les cadeaux faits à ses femmes, à ses enfants et à l'individu dont nous avons parlé, surpassaient peut-être le double de ce prix. Le vieillard lui-même visita la corvette dans sa baïdarke; mais, pouvant à peine remuer ses membres, il ne fut pas en état de monter à bord.

Pendant toute cette journée, comme dans les précédentes, nous fûmes entourés de baïdarkes; l'échange de bagatelles, les causeries, les badinages, les chants, ne cessaient pas; ceux qui montèrent sur le bâtiment, dont nous ne restreignîmes plus enfin le nombre, s'y conduisirent on ne peut plus décemment; en un mot, ce n'étaient pas du tout ces Tchouktchis que nous croyions trouver ici,

d'après tout ce qu'on en avait dit. Quelques visites amicales de nos navires et de ceux d'autres nations ont pu, sans doute, produire un heureux changement dans leurs dispositions; mais il me semble que ce peuple ne fut jamais aussi turbulent qu'on l'a dépeint. Ils furent hostiles tant qu'on se comporta mal envers eux; le changement de conduite les a fait aussi changer. Une opinion une fois enracinée ne saurait être promptement détruite : à Kolyma, on les redoute jusqu'à présent comme s'ils n'étaient pas des hommes; tandis qu'une poignée de Russes vit sans la moindre crainte à Anadyr, entièrement à la merci des Tchouktchis. Je ne parle ici que des Tchouktchis *nomades*, dont nous avions un assez bon nombre autour de nous; quant aux Tchouktchis *sédentaires*, ils ont toujours passé pour des hommes tranquilles.

Le brouillard s'étant un peu dissipé dans l'après-midi du 1er août, nous permit d'appareiller; nous fûmes cependant obligés de mouiller de nouveau à l'ouverture de la baie. Le lendemain, de faibles vents qui se levaient et tombaient tour à tour, nous firent plusieurs fois lever et jeter de nouveau l'ancre. Notre situation, à quelques encâblures de la côte, fut assez désagréable jusqu'au soir, que nous parvînmes à doubler le cap Krleougoun.

De très-faibles vents et des brouillards épais qui durèrent ensuite cinq jours entiers, nous forcèrent à rester inutilement en place. Nous ne pûmes, pendant tout ce temps, que déterminer une seconde fois la longitude du cap Oriental. Nous nous trouvâmes, le 8 août, entre le cap Krleougoun et la baie de Metchigmensk. On ne connaît jusqu'ici que l'entrée de cette baie, qui s'enfonce très-avant dans les terres. J'avais l'intention de la reconnaître, dans le seul cas, cependant, où le vent ne me permettrait pas de pousser plus loin la reconnaissance vers le sud; ce qui était bien plus important.

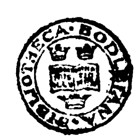
Nous nous avançâmes très-lentement, par de très-faibles vents, vers l'ouverture de cette baie. A quatre heures, nous aperçûmes des tentes sur les bas-lits de gravier qui forment cette ouverture, et des hommes qui semblaient marcher sur la mer; nous ne vîmes la côte même que beaucoup plus tard. Nous prîmes la remorque, par un calme plat, jusqu'à dix heures, lorsque enfin un vent frais de N.-O. nous obligea de mouiller à un demi-mille de l'entrée de la baie.

Dans le courant de la journée, nous fûmes visités par plusieurs Tchouktchis, en partie de ceux que nous connaissions déja. Ils parlèrent, entre

autres choses, d'un bâtiment qui était venu chez eux, il y avait quelques années, et qui avait promis de revenir dans trois ans, mais qui n'avait pas encore reparu. Ils voulaient sans doute désigner *le Blagonamerenny* (*le Bien-intentionné*). Plusieurs avaient de ces médailles qui furent distribuées dans cette expédition; et il paraît qu'ils les portent souvent, car les figures, sur la plupart d'entre elles, étaient presque déja effacées.

Un vent frais qui s'était levé le soir se fixa au N.-O., et, après avoir lié seulement à notre reconnaissance la baie de Metchigmensk, nous continuâmes, dans la matinée du 9, notre route vers le sud, en décrivant la côte. Vers midi, nous nous trouvions à la hauteur de la plus septentrionale de deux baies mentionnées par Cook (1), qui nous parut s'enfoncer très-avant dans les terres, et être entourée, à son extrémité, de hautes montagnes escarpées. Cook croyait que cette baie était peu profonde; nous fûmes portés à penser de même, en ne trouvant, sur un point, à plus de cinq milles de la côte, que sept brasses de profondeur; et nous fûmes très-étonnés, lorsque, parvenus à l'entrée de la baie, nous ne trouvâmes pas de fond à

(1) *Third Voyage*, tom. II, pag. 472.



trente et quarante brasses, quoique dans ces parages, même en pleine mer, il n'y ait nulle part plus de vingt-sept brasses. Nous nous dirigeâmes sur cette baie; à son ouverture même, large de cinq ou six milles, nous eûmes fond par quarante et trente-cinq brasses, et deux milles plus loin, à un mille environ de l'embouchure d'une petite rivière qui découle de la côte septentrionale, par huit et neuf brasses, fond de vase, sur lequel nous mouillâmes.

Je dépêchai, sans perte de temps, un officier sur une baïdarke pour chercher le long de la côte septentrionale un endroit convenable, celui où nous étions étant entièrement ouvert du côté de la mer. Un autre détachement partit en même temps pour la petite rivière dont nous venons de parler, sur le bord de laquelle se trouvaient quelques huttes de Tchouktchis. Ce détachement, à son retour, apporta la nouvelle inattendue que nous nous trouvions dans un détroit qui sépare du continent la grande île d'Arakamtchetchen, que nous avions maintenant au sud, ainsi que quelques autres îles. En apprenant cette nouvelle, je résolus, sans attendre le retour de la baïdarke, de m'enfoncer avec la corvette plus avant dans le détroit, d'où nous pourrions l'explorer plus com-

modément avec les embarcations. Mais il fallait auparavant déterminer la position de l'entrée au nord, et, à cet effet, nous restâmes encore en place la moitié du jour suivant. Je m'occupai d'observations à l'embouchure de la petite rivière, que les Tchouktchis appellent *Maritche ;* d'autres, du haut des montagnes voisines, examinèrent la situation des environs et prirent des relèvements. MM. les naturalistes se livrèrent aux recherches analogues à leur partie. Nous n'oubliâmes pas de visiter les Tchouktchis à rennes, dont un camp assez considérable était placé sur une montagne peu éloignée. Après midi, nous nous réunîmes tous sur le bâtiment, et, par un vent d'est qui se leva fort à propos, nous mîmes à la voile.

Nous n'avions pas fait plus de cinq milles dans le détroit, que nous tombâmes en calme sous la côte élevée de l'île Arakamtchetchen, et nous n'avancions que lentement. Le fond, à trois milles de la côte, était à quarante et cinquante brasses. Nous aperçûmes bientôt notre baïdarke dans l'angle S.-O. du détroit, et, nous maintenant au milieu, nous lui fîmes signal de rallier. Elle ne nous rejoignit qu'à la nuit tombante. M. Séménoff n'avait trouvé de mouillage nulle part ; mais il avait découvert une baie assez considérable (que les

Tchouktchis appellent *Penkegneï*), s'étendant du détroit au S.-O., à l'entrée de laquelle se trouvait un fond de soixante et soixante-dix brasses, au pied même des rochers. Je ne doutai pas de trouver enfin un bon refuge; mais il fallait d'abord chercher où passer la nuit. Nous étant rapprochés de la grande île, nous découvrîmes un bon fond, et nous laissâmes tomber notre ancre.

Au point du jour [le 11], nous vîmes que nous avions réussi à nous placer, de nuit, dans un endroit tel, qu'on n'eût pu mieux rencontrer pendant le jour; je me décidai donc à procéder d'ici à la reconnaissance détaillée du détroit, et je m'établis, en conséquence, convenablement sur deux ancres.

Pendant qu'on faisait les préparatifs nécessaires pour les excursions projetées, je gravis une des hautes montagnes de l'île Arakamtchetchen, d'où la vue s'étendait depuis la baie Saint-Laurent au nord, jusqu'à l'île Saint-Laurent au sud. Le détroit, avec toutes ses baies et l'île, était devant nous comme dans la main. Cette montagne devint ainsi l'un des points les plus importants de la reconnaissance actuelle, puisqu'elle servit à lier toute cette côte, selon la longitude, depuis le cap Oriental jusqu'au promontoire des Tchouktchis.

Nous donnâmes à cette montagne le nom d'*Athos*, et au détroit celui de notre corvette. Depuis le 19 juin 1807, vieux style, ces deux noms sont devenus inséparables dans le souvenir de tout Russe, et principalement de tout marin russe.

L'enseigne Ratmanoff, expédié pour aller reconnaître la côte occidentale de l'île, y découvrit un port de peu d'étendue, mais très-sûr, presque à l'entrée même du détroit. Je donnai à ce port le nom de cet officier plein de zèle.

Pendant toute cette journée, nous fûmes entourés de baïdarkes remplies d'un peuple gai, bruyant, mais sans extravagance. Quelques-uns étaient dans des baïdarkes qui ne contiennent qu'un seul homme.

Le 12, au matin, nous commençâmes nos travaux de reconnaissance : je partis avec le grand canot et une baïdarke, accompagné de l'enseigne Glazenapp et de M. Postels (1), pour la côte méridionale du détroit, en chargeant l'enseigne Rat-

---

(1) Ces sortes d'excursions pour les reconnaissances, qui ne conviennent guère au botaniste et au zoologiste, étaient toujours préférées par M. Postels; car elles lui fournissaient les moyens d'explorer, sur une plus grande étendue et dans un plus grand nombre d'endroits, les rochers et les montagnes le long du rivage, et d'augmenter sa collection sans se surcharger.

manoff de reconnaître la côte occidentale, à partir de la baie Penkegneï. Sur le cap méridional de l'île, cap très-bas, appelé *Paghelian*, où nous observâmes la latitude, nous rencontrâmes quelques baïdarkes remplies de Tchouktchis. Le bon accueil de nos amis de la baie de Saint-Laurent pouvait être en partie attribué aux communications qu'ils ont eues quelquefois avec des bâtiments européens : ceux-ci n'avaient jamais encore vu de navires, et ils étaient cependant tout aussi caressants et tout aussi paisibles; ils ne dérangeaient en aucune manière nos travaux: quelques-uns d'entre eux n'avaient pas la moindre idée de l'écriture, même pour en avoir entendu parler; et ils furent très-étonnés de me voir énoncer couramment, en jetant les yeux sur un papier, de longs mots tchouktchis, que je pouvais à peine prononcer au commencement.

Après le dîner, nous nous dirigeâmes vers une côte que nous avions au sud, et qui fait partie d'une autre grande île, Ittygran. La profondeur, dans le détroit, allait jusqu'à soixante-seize brasses. Nous nous arrêtâmes dans une petite anse ouverte, où étaient quelques villages de Tchouktchis, et nous trouvâmes là le même cordial accueil que nous avions reçu dans tous les autres endroits,

surtout de la part des femmes, qui savaient très-adroitement tirer de nous des *titita* (des aiguilles). Les jeunes filles, pour quelques aiguilles, chantaient et dansaient assez gauchement. Ayant témoigné le désir d'acheter des rennes, nous avions à peine eu le temps de regarder autour de nous, qu'on en avait déja apporté deux qu'on venait de tuer. Les femmes furent très-charmées de l'offre que je leur fis de leur en laisser l'intérieur. On se mit aussitôt à éventrer les rennes, et à puiser leur sang, d'un œil avide, et avec des mains qui n'avaient pas été lavées depuis leur naissance (1). Heureusement que les marins ne sont ni bizarres ni très-délicats en fait de *vivres frais;* sans cela il eût suffi d'un seul coup d'œil sur la manière de procéder des cuisinières tchouktchis, pour gâter l'appétit pendant plusieurs jours et dégoûter à jamais de la chair de renne.

Nos amis, largement pourvus de cadeaux, nous accompagnèrent obligeamment jusqu'à notre ca-

---

(1) On sait que les Tchouktchis, après avoir tué le renne, ferment de suite la blessure pour ne pas perdre le sang, qui, parmi les apprêts de leur cuisine, passe pour le premier régal. C'est ce qui rend plus noire la chair de cet animal, et la dispose à se corrompre promptement.

obligea de ramer jusqu'au fond de la baie, où nous nous arrêtâmes déja bien avant dans la nuit.

Le lendemain matin [14] je montai avec M. Postels sur la montagne Elpynghyne, au pied de laquelle nous avions couché, pour observer les environs, et nous vîmes, au-delà d'une vaste plaine, la mer qui baigne le cap Tchoukotskoï. Un des caps, relevé d'ici presque directement au sud, n'est qu'à sept milles du cap Tchoukotskoï; de sorte que ce dernier fut ainsi immédiatement lié à la reconnaissance.

Nous ne reprîmes notre route qu'à dix heures. Arrivés de nouveau, après avoir doublé la pointe S.-O. de l'île Ittygran, à l'ouverture septentrionale du détroit, nous aperçûmes à l'horizon les mâts de notre corvette. Ayant reconnu une baie ouverte, en grande partie couverte de glace, et que pour cette raison nous appelâmes la *Baie Glacée*, nous nous arrêtâmes pour dîner à l'entrée d'une autre qui lui est contiguë, et qui présente, à tous égards, un très-beau port. Le reste de la journée se passa à mesurer la base et à prendre les principaux angles, et nous allâmes coucher sur la rive septentrionale, à deux milles de l'entrée.

Le lendemain nous reconnûmes en détail cette baie, qui reçut le nom de mon premier lieutenant,

M. Abolecheff. Cette peine était inutile, car M. Ratmanoff l'avait reconnue la veille. Ayant pris malheureusement des points différents pour base de notre reconnaissance, nous ne trouvâmes aucune des nombreuses marques qu'il laissait ordinairement. Si nous l'avions rencontré, nous aurions rejoint la corvette deux jours plus tôt, et nous eussions évité les embarras qui nous attendaient.

A l'extrémité de cette baie, sur un rivage uni et sablonneux, nous vîmes un amas de pierres construit en forme de parallélipipède, de six pieds de longueur sur quatre environ de largeur et de hauteur. Les interstices des pierres étaient garnis de crins et de poils de renne de diverses couleurs. C'était sans doute un monument relatif à la croyance religieuse des Tchouktchis; il est à regretter que nous n'ayons trouvé personne qui pût nous en donner l'explication.

Sur le rivage méridional de la baie, près de l'embouchure d'une petite rivière qui tombe en cascade du haut des montagnes, nous trouvâmes deux familles de Tchouktchis, qui vinrent au-devant de nous avec un cérémonial que nous n'avions pas encore vu. Ils sortirent tous de leurs huttes. Les femmes, tenant d'une ou des deux

mains chacune une peau de lièvre, les brandissaient vers nous avec des salutations, tout en chantant, ou, pour mieux dire, braillant une chanson. Cela dura jusqu'à ce qu'étant arrivés près d'eux, nous leur eûmes fait nos compliments et des cadeaux. Nous apprîmes dans la suite que M. Ratmanoff avait communiqué avec ces mêmes gens, qui avaient eu tellement peur de lui, qu'ils avaient à peine pu prononcer un seul mot. Il paraît que la cérémonie que nous venons de décrire a pour but de gagner l'amitié des arrivants, et qu'après l'avoir accomplie ils croient n'avoir plus rien à redouter; car avec nous ils ne manifestèrent pas la moindre crainte; ils furent, au contraire, très-confiants et très-affables. Les femmes, comme partout, étaient particulièrement gaies et caressantes; parmi elles se distinguait une vieille à tête tout-à-fait grise et presque sans dents, qui, malgré cela, était toujours la première à donner le signal du chant et de la danse.

Dans les deux dernières baies que nous venions de reconnaître, nous fûmes étonnés de la forme extraordinaire des montagnes; nous en avions rencontré de semblables auparavant, mais nulle part aussi souvent qu'ici. Si l'on retranchait d'un entonnoir un fragment de la grandeur à peu près du

quart de sa circonférence et qu'on le remplaçât par un corps pointu ou dentelé, en pratiquant des crénelures sur le reste du bord supérieur, on aurait la représentation assez exacte de cette forme étrange. La dénomination de *Devil's Punch Bowl*, qu'on trouve sur quelques cartes anglaises, ne saurait mieux être appliquée qu'à ces montagnes; mais ces coupes sont ici si nombreuses, qu'il y en aurait assez pour abreuver toute la bande infernale. Les descriptions et les dessins de M. Postels donneront une plus ample explication aux géognostes. (VIGNETTE n° 14.)

Après avoir passé la nuit près de l'endroit où nous avions couché précédemment, nous nous mîmes en route, le 16 au matin, pour rejoindre la corvette. Il semblerait que le temps, qui nous avait favorisés jusque-là, voulût prendre sur nous sa revanche. Le vent soufflait déja fraîchement du N.-E., avec de la pluie, au moment de notre départ; nous espérions cependant pouvoir arriver jusqu'au bâtiment, avant que le temps devînt tout-à-fait mauvais; mais à peine étions-nous parvenus au milieu du détroit, que nous fûmes assaillis par une forte bourrasque qui soulevait d'énormes lames. Le canot était inondé. Il n'y avait

plus moyen de gagner la corvette; j'espérais du moins atteindre l'île d'Arakamtchetchen, d'où nous aurions pu joindre le bâtiment par terre, si, dans le cas où le vent continuerait, nos vivres, déjà grandement réduits, venaient entièrement à manquer. Mais le vent avait produit un courant si fort dans le détroit, qu'il faillit nous entraîner en pleine mer: le canot était presque plein d'eau, quoiqu'on fût continuellement occupé à le vider, et nous fûmes obligés de laisser arriver (1). J'avais l'intention de gagner la pointe S.-O. de l'île d'Ittygran, où nous aurions été parfaitement abrités; mais en longeant le côté occidental, nous aperçûmes une hutte sur une petite place découverte, où le ressac ne semblait pas être trop grand. Nous nous arrêtâmes là, et à l'aide d'une baïdarke appartenant aux maîtres de la hutte, nous débarquâmes heureusement tout notre bagage. Nous connûmes par expérience, dans cette occasion, le grand avantage de ces nacelles à fond plat pour aborder une côte,

(1) La baïdarke ne pouvant suivre la marche du canot, nous dûmes la prendre à la remorque. Sa situation était très-dangereuse, surtout à cause des continuelles embordées du canot; et nous eûmes là l'occasion de voir dans tout leur développement l'activité, l'adresse et la présence d'esprit de nos Aléoutes.

quoique nos gens ne sussent guère les manœuvrer. Une grosse lame jeta la baïdarke loin de la chaloupe sur le rivage; nous nous attendions à la voir brisée en morceaux, mais, au lieu de cela, elle n'embarqua pas même une goutte d'eau.

Nous trouvâmes dans la petite hutte une des familles que nous avions laissées la veille dans la baie d'Abolecheff. Ils voulaient aller à bord de la corvette; mais, atteints comme nous par le coup de temps, ils s'étaient réfugiés ici. Ils nous aidèrent de bon cœur à transporter nos effets à terre, à dresser nos tentes, etc. Ce n'était pas seulement pour la diversion que nous étions contents de ce bon voisinage. Notre biscuit, sur lequel se fondait tout notre espoir de ne pas mourir de faim, se trouva mouillé; et, transis de froid par un vent perçant, nous n'avions, pour nous réchauffer, que du thé seulement, sans sucre; faible ressource, qui même ne dura pas long-temps : nous fûmes donc bien aises lorsqu'un de nos voisins se détacha pour aller à la recherche des Tchouktchis nomades qui errent dans l'île, afin de nous procurer un renne.

Le vent, accompagné de neige, souffla fortement jusqu'à la nuit; nos tentes de toile n'étaient pour nous qu'un mauvais abri. Le thermomètre tomba

presque jusqu'à zéro. Nous avions autour de nous si peu de terrain uni, qu'il n'était pas possible de se réchauffer en se donnant du mouvement. Nous essayâmes de chercher un asile dans l'étroite hutte de nos voisins; mais la mauvaise odeur et la malpropreté étaient plus insupportables que le froid. La vieille maîtresse de la hutte, avec une bonhomie surprenante, nous offrit la seule bûche à demi pourrie qu'elle avait chez elle; mais lorsque nous lui dîmes que nous avions assez de bois, elle observa avec la même simplicité que, dans ce cas, nous n'avions rien à faire dans sa hutte. Son vieux mari était continuellement autour de nous, et cherchait, par de petits services, à nous montrer son zèle, et cela avec un tel désintéressement, que lorsque, par reconnaissance, nous lui présentâmes une hache, il sembla en être effrayé, ne voulut pas la prendre, et se retira dans sa yourte. A force d'instances, il accepta enfin le cadeau, mais d'un air qui peignait l'incertitude plutôt que le plaisir, et nous ne le revîmes plus de la soirée.

L'homme qui était allé chercher le renne ne reparut pas, et malgré la faim, enveloppés dans nos manteaux, nous nous livrâmes tranquillement au sommeil.

Le matin, un temps clair et tranquille vint nous réjouir, mais nous effrayer, en même temps, par l'aspect tout-à-fait changé des montagnes autour du détroit : leurs flancs exposés au nord étaient couverts de neige, et présentaient l'image de l'automne, que nous ne nous attendions pas à voir de sitôt; au lever du soleil nous nous préparâmes à partir. Étant venus dans la hutte de nos voisins pour leur souhaiter le bonjour, nous fûmes surpris de n'y trouver personne. Tout y était resté dans le même état qu'auparavant, le feu même brûlait encore... Nous pouvions nous attribuer la cause de l'éloignement de nos amis tchouktchis, mais nous ne comprenions pas en quoi nous avions pu leur déplaire. Pour témoigner que nos intentions étaient aussi pures en partant que lorsque nous étions arrivés, nous laissâmes dans la hutte, au lieu de cartes de visite, une marmite, une hache, quelques aiguilles, du tabac, etc.

J'arrivai vers midi à bord de la corvette, qui, sur ses deux ancres, avait bien soutenu le coup de temps.

Pendant notre absence les Tchouktchis, en grand nombre, avaient journellement visité le navire, et l'avaient abondamment approvisionné de chair de renne. Nous donnions ordinairement pour

un renne une marmite en cuivre et quelque peu de tabac.

Dans le cours de nos travaux, l'enseigne Ratmanoff reconnut la baie Penkegneï et la côte jusqu'à la baie Glacée; la reconnaissance du détroit se trouva par là terminée.

Cet endroit remarquable avait échappé à l'attention de tous les navigateurs qui ont visité jusqu'ici les côtes du pays des Tchouktchis. Cook vit les deux ouvertures du détroit, et les prit pour des baies peu profondes. Sarytcheff entendit parler de trois îles par les Tchouktchis, mais il n'en vit qu'une petite, située à l'est de l'île Arakamtchetchen. Lorsque le commerce maritime avec les Tchouktchis prendra un plus grand développement, le détroit Séniavine sera certainement son principal marché. Il se rassemble là un bien plus grand nombre de Tchouktchis nomades que sur les points situés plus au nord. De très-beaux ports, la facilité d'y entrer et d'en sortir presque par tous les vents, et une plus grande proximité, doivent lui assurer la préférence sur tous les autres endroits. Un bâtiment de la compagnie américaine fut une fois pris par les glaces, au milieu du mois d'août, dans la baie de Saint-Laurent, et ne s'en débarrassa qu'avec peine; il n'est pas vraisemblable

que cela pût arriver dans le détroit de Séniavine, même au mois de septembre.

Nos dernières observations pour la vérification des chronomètres étant terminées, nous quittâmes, le 18 août, le détroit de Séniavine, et le 20 au matin nous nous trouvions par le travers de son ouverture méridionale, après avoir lutté contre nn fort vent du sud. Tout en louvoyant contre un vent frais du S.-O., nous reconnûmes dans le courant de la journée la partie de la côte, depuis le cap qui forme la limite méridionale de ce détroit, et auquel nous donnâmes, en l'honneur de notre médecin et naturaliste, le nom de cap *Mertens*, jusqu'au cap *Tchapline*, que nous appelâmes ainsi du nom de l'un des officiers servant dans l'expédition de Behring. Le cap Tchapline est une pointe de gravier, longue et basse, qui s'étend de la côte à la latitude de 64° 25'. Les Tchouktchis y ont une grande habitation d'été.

Le lendemain nous continuâmes, tout en louvoyant, à reconnaître la côte, que nous explorâmes jusqu'au cap Tchoukotskoï. Après un calme qui dura toute la nuit, il se leva, le matin du 22, un vent d'ouest qui nous obligea derechef à louvoyer. Le temps était clair. Nous nous appro-

châmes du cap Tchoukotskoï à une petite distance, de laquelle, vers l'ouest, nous aperçûmes un village situé sur une pointe basse. A midi nous nous trouvions presque à la même place où était, il y avait juste cent ans, le 10 août 1728, le capitaine Behring. Pour cette raison nous donnâmes le nom de *Cap Stoletia* (Cap du Siècle) au cap situé à treize milles au nord 72° ouest du cap Tchoukotskoï, et qui lui ressemble un peu.

Après midi le vent d'ouest devint très-fort; mais il fut bientôt suivi d'un calme qui dura plus de vingt-quatre heures. Dans la soirée du 23, il se fit un petit vent d'est dont nous profitâmes pour porter vers la côte, et le lendemain matin [24] nous nous trouvions à trente-un milles à l'ouest du cap Tchoukotskoï. A quelque distance on voyait au vent un village, et, dans ses environs, des indices d'une baie. Je regrettais que les circonstances ne nous permissent pas de reconnaître ce point; mais j'eus bientôt lieu de me tranquilliser à cet égard : après avoir couru quelques milles au N.-O., le long d'une côte élevée et rocheuse, nous fûmes joints par deux baïdarkes de Tchouktchis, dont l'une était de ce même village. Il s'appelle *Ouliakhpen*, et se trouve situé sur une petite anse ouverte, dans laquelle, par une cou-

pure dans les montagnes, coule une petite rivière, qui lui donne de loin l'apparence trompeuse d'une baie considérable.

Nos hôtes étaient des Tchouktchis en partie nomades, et en partie sédentaires; ils ne montrèrent pas la moindre défiance, quoiqu'ils n'eussent jamais vu de navire pareil au nôtre. Il y avait parmi eux une femme assez jolie. Ils nous offrirent d'eux-mêmes de nous procurer des rennes, et ils dépêchèrent à l'instant, pour aller les chercher, une de leurs baïdarkes, que nous ne revîmes cependant pas, car, n'ayant pas de temps à perdre, nous nous séparâmes bientôt de l'autre. Ces nouveaux visiteurs ne différaient en rien des Tchouktchis que nous avions vus auparavant.

C'est dans ce même endroit que Behring eut sa première entrevue avec les Tchouktchis; et quoique Müller et d'autres, d'après lui, aient dit que ce fut la raison pour laquelle il appela le cap devant lequel il se trouvait alors, *Cap Thoukotskoï*, les journaux officiels de cette expédition ne mentionnent cependant pas cette circonstance.

Poursuivant notre route le long de la côte, nous nous trouvâmes le lendemain matin [25] par le travers de la baie Preobrajenia (de la Transfiguration), dans laquelle Behring s'était arrêté le jour

de cette fête (1). A six milles de là nous tombâmes en calme, et nous aperçûmes aussitôt deux baïdarkes qui sortaient de la baie pour venir à nous. Dans l'une étaient deux figures, qu'on remarquait déja de loin par leur costume, qui ne ressemblait en rien à celui des Tchouktchis. C'étaient un homme affublé d'un demi-cafetan vert et d'un bonnet, et une femme en camisole chinée de couleur bleue, la tête coiffée d'un mouchoir. Nos conjectures que c'étaient de nouveaux baptisés se trouvèrent vérifiées lorsque les baïdarkes nous accostèrent. Après quelques *tarova* et des signes de croix, le Tchouktchis monta à bord, et, trouvant une vieille connaissance dans l'un des interprètes avec lequel il s'était rencontré à la foire d'Ijighinsk, il se mit de suite à l'aise, comme s'il eût été chez lui. Sa femme aussi témoigna le désir de monter sur le bâtiment, mais à condition que, pour éviter tout accident, on passerait une corde autour de son corps. Parce qu'elle avait caché sous un mouchoir sa chevelure ébouriffée, elle s'imaginait avoir déja le droit de se donner des airs.

(1) Nous avons exposé en détail, dans la partie nautique, comment furent reconnus les endroits dont il est question dans les relations du voyage de Behring.

Voyant que notre hôte faisait des signes de croix à tout propos, il était naturel de lui demander quel était son nom chrétien. Mais c'est là la pierre d'achoppement pour tous les chrétiens de cette espèce. Il ne savait pas son nom; cependant, pour ne pas nous laisser de doute sur sa conversion, il nous montra un livret, soigneusement serré dans un étui de bois, qu'il avait reçu à Kolyma. Nous y trouvâmes l'oraison dominicale, le symbole de la foi et les dix commandements en langue russe, traduits en celle des Tchouktchis. Dans une note de la main du prêtre de Kolyma, Trifanoff, nous lûmes que le livret avait été donné à l'occasion du baptême du Tchouktchis *Basile Trifanoff.* « Basile, Basile », s'écria notre hôte, en se rappelant son nom, qu'il fallut cependant lui répéter encore plusieurs fois avant son départ. A nos questions, s'il savait ce qui était écrit dans ce livre, il répondit franchement qu'il n'en savait rien. « A quoi peut donc te servir ce livre? » Le Tchouktchis avoua qu'il l'ignorait; qu'on le lui avait donné sans lui demander s'il voulait l'avoir; c'est pourquoi il croyait que cela devait être ainsi.

Notre entretien ne dura pas long-temps avant que notre hôte ne nous donnât une preuve, pres-

que plus convaincante que celle du livre, de ses fréquents rapports avec le monde civilisé. Il demanda de l'eau-de-vie, ce que n'avait fait encore jusqu'ici aucun des nombreux Tchouktchis qui nous avaient visités. On lui donna du grog : il ne voulut le boire que dans la baïdarke, assurant qu'après l'avoir bu il serait tellement ivre, qu'il ne pourrait se tenir sur ses jambes. Il nous promit en s'en allant de nous envoyer un renne, que nous ne vîmes cependant pas; car un vent de nord s'étant levé sur ces entrefaites, nous nous mîmes à louvoyer.

On apercevait avec la longue-vue, sur le rivage de la baie Preobrajenia, des villages et quelques troupeaux de rennes. Une petite rivière que les Tchouktchis appellent *Kouï-Vaem*, c'est-à-dire glacée, se décharge dans cette baie. Aucune tradition relative au navire de Behring ne s'est conservée parmi les Tchouktchis; personne n'avait entendu dire qu'il fût jamais venu de navire dans le golfe d'Anadyr.

A douze milles au N.-O. de la baie Preobrajenia est un haut cap escarpé, justement situé par 65° de latitude. Il est très-remarquable, en ce que les rochers qui forment la côte depuis le cap Tchoukotskoï, se terminent là. Ce cap n'ayant point de

nom particulier chez les Tchouktchis, je l'appelai le *Cap Behring*.

A l'entrée de la nuit nous nous trouvions encore à douze milles du cap Behring. On apercevait au-delà, à une très-grande distance, des cimes de montagnes. Le vent passa, le matin, à l'ouest, et nous pûmes de nouveau longer la côte. A dix-sept milles au nord du cap Behring est encore un cap escarpé, sur lequel s'élève une assez haute montagne; je lui donnai le nom du compagnon de Behring dans ses deux voyages, de l'infortuné Tchirikoff. Sur la rive basse d'une baie ouverte, comprise entre ces deux caps, nous vîmes dans plusieurs endroits des huttes de Tchouktchis. Nous parvînmes ce jour-là à gagner, par un faible vent, douze milles au-delà du cap Tchirikoff, et nous reconnûmes au nord la côte qui s'étend au nord-ouest et ensuite à l'ouest; nous avions, par conséquent, atteint déja l'angle N.-E. du golfe d'Anadyr. Nous vîmes dans cet endroit l'embouchure d'une rivière assez considérable. Il n'est pas présumable cependant qu'elle pût admettre de grands bâtiments, puisque, même à la distance de neuf milles, le fond n'était qu'à six brasses. Le vent, soufflant directement sur la côte, ne nous permit pas de nous approcher assez pour nous en assurer par

l'expérience. Après avoir couru pendant la nuit de petites bordées, le matin du 27 nous gouvernâmes au N.-O. sur un cap escarpé de l'avant à nous, au-delà duquel semblait être une assez grande baie; mais nous ne trouvâmes là qu'une large coupure entre les montagnes, au travers de laquelle coulait une petite rivière. Au bas du cap même, sur un petit plateau, l'on voyait un assez grand village, dont les habitants, à notre vif regret, ne jugèrent pas à propos de venir à nous. Ils furent vraisemblablement retenus par l'apparence du temps, qui commençait à devenir mauvais, après nous avoir favorisés depuis que nous avions quitté le détroit Seniavine.

A cet endroit même, la côte changea tout à coup d'aspect. Au lieu de montagnes qui, jusqu'ici, s'avançaient assez près de la mer, une terre basse et unie s'étendait, entre l'ouest et le sud-ouest, à dix ou douze milles de la chaîne montagneuse. Nous rencontrâmes bientôt un lit de gravier, aussi très-bas, séparé de la côte et s'étendant parallèlement à elle vers le sud-ouest. Nous le prolongeâmes par un vent de sud-est, à la distance de deux et trois milles, sur un fond de six à huit brasses. Il y avait dans quelques endroits des huttes isolées, tant sur l'île de gravier qu'au-delà sur la côte du con-

tinent. A peine avions-nous pris hauteur à midi, que nous fûmes couverts d'une épaisse brume qui nous obligea de venir au vent. Vers les trois heures le temps s'éclaircit un peu; nous portâmes de suite au N.-O.; et quoique après cela la brume s'épaissît de nouveau comme auparavant, nous n'en continuâmes pas moins à courir, et à cinq heures nous vîmes devant nous des brisants, et bientôt après le lit de gravier, qui se montrait à peine, à travers la brume, à la distance d'environ deux milles. Il avait déja pris ici sa direction vers l'ouest. Le fond était à onze brasses; et lorsque nous revînmes de nouveau au S.-O., il augmenta bientôt. La nuit, nous nous tînmes sous petites voiles.

Le 28, nous eûmes, avec le vent de S.-E., tous les signes de l'approche du mauvais temps; l'horizon était pourtant encore passable. A en juger d'après les anciennes cartes, la côte occidentale du golfe d'Anadyr ne pouvait pas être maintenant loin de nous; il était nécessaire de s'orienter dans cette direction, en cas que le vent, qui soufflait directement dans l'angle du golfe, vînt à fraîchir. Nous gouvernâmes, en conséquence, droit à l'ouest, et nous vîmes bientôt à douze ou treize milles de l'avant à nous les collines peu élevées de la côte. C'était encore beaucoup plus près que je ne m'y

attendais. Après avoir reconnu cette partie, nous mîmes le cap au N. N.-O., et nous ne tardâmes pas à voir de ce côté des brisants à la distance de deux milles, et ensuite l'extrémité du lit de gravier vu la veille, dont le prolongement se portait ainsi à quarante-cinq milles italiens. Continuant notre route vers sa pointe orientale, nous aperçûmes devant nous un clapotage qui nous parut suspect; c'est pourquoi, quoique le fond ne fût pas à moins de trente brasses, nous jetions continuellement la sonde; et ce fut par un grand bonheur, car, de trente brasses, le fond passa tout d'un coup à huit, et quoiqu'à l'instant même on eût mis la barre au vent, pendant que le navire arrivait, le fond n'était plus que de cinq brasses. Sur ces entrefaites l'horizon s'éclaircit un peu, et un grand golfe, dont on ne voyait pas l'extrémité, s'ouvrit devant nous. D'après la confrontation avec la route de Behring, ce golfe devait être celui qu'il appela golfe de *Sainte-Croix;* mais nous ne nous attendions pas qu'il donnât autant dans le nord. Il y avait sur le lit de gravier un village, d'où une baïdarke remplie de monde était déja partie pour venir à nous.

Au *tarova* ordinaire se joignit ici un autre compliment : un Tchouktchis nous salua en faisant

sans cesse des signes de croix. Mettant le grand hunier sur le mât, nous les invitâmes à venir à bord; après quelques réflexions ils y consentirent. J'étais impatient de les questionner sur le lieu où nous nous trouvions; mais pour les raisons déja connues je restai très-peu satisfait, quoique un jeune Tchouktchis, appelé *Khatyrghine*, se montrât fort intelligent. Nous débrouillâmes seulement que le grand golfe que nous avions devant nous, était profond vers son milieu, mais qu'il y avait peu d'eau près de son côté oriental.

Pendant que nous continuions à courir, le temps devenait d'heure en heure plus mauvais. Je ne voulais point m'enfoncer au hasard plus loin dans le golfe, non-seulement à cause du danger, mais parce qu'il était impossible d'en faire la reconnaissance exacte. Voyant que la pointe de gravier formait avec la côte du continent une anse passable, nous louvoyâmes vers ce point, et à trois heures de l'après-midi, trouvant un fond de vase à dix brasses, nous jetâmes l'ancre.

Un vent très-frais et une pluie d'averse ne m'empêchèrent pas de descendre de suite au village des Tchouktchis, auxquels le mauvais temps avait déja fait regagner la côte. J'espérais avec plus de loisir avoir meilleure chance pour mes informa-

tions. Une nombreuse troupe nous reçut sur le rivage, mais sans bruit et très-cordialement. Notre ami Khatyrghine nous invita à venir dans sa hutte et nous présenta sa vieille mère. Cette hutte était plus grande et plus propre que celles que nous avions vues jusqu'ici ; on étendit pour nous des peaux de renne, et nous commençâmes à nous entretenir très-tranquillement, en nous faisant, comme à l'ordinaire, réciproquement des présents. Je ne tardai pas à faire tomber la conversation sur ce qui était le plus important pour moi, et j'appris, à ma grande surprise, que nous n'étions pas à plus d'une journée et demie de navigation de leurs baïdarkes de l'embouchure de la rivière Anadyr, tandis que, d'après les anciennes cartes, nous croyions en être à plus de cent milles en ligne droite; qu'il n'y avait pas une seule baie d'ici à l'embouchure, et que tout le rivage intermédiaire était uni et bas; que le lit de gravier sur lequel nous nous trouvions alors se prolongeait à une grande distance à l'est, et qu'il se courbait ensuite à gauche; que le golfe s'étendait vers le nord pendant une journée entière de navigation, qu'il était terminé par d'assez hautes montagnes; qu'il n'y avait point de rivières, etc. Il résultait de tout cela que nous nous trouvions déja dans la baie

désignée sur les anciennes cartes sous le nom de *Notchen*, quoique son ouverture fût marquée d'un degré plus au sud que notre place actuelle. La situation de l'embouchure de l'Anadyr, que ces mêmes cartes indiquent près de cette baie, devait être changée pour autant de latitude. Ils appellent l'anse où nous étions *Kamangaout* (diablesse) : ils donnent d'autres noms aux divers endroits du golfe; mais ce fut en vain que nous tâchâmes d'apprendre quelque chose sur la baie Notchen. Personne ne connaissait ce nom, pas plus que celui d'Onemen. Ils n'avaient point de nom particulier pour l'ensemble du golfe; il était donc d'autant plus à propos de lui conserver celui que Behring lui avait déja donné.

Le lendemain matin [29] nous fûmes visités par les Tchouktchis nomades errant sur la côte du continent voisin. L'un d'eux, Imlerat, homme d'un certain âge et de très-bon sens, nous dépeignit la route d'ici à l'Anadyr avec beaucoup de détails entièrement conformes aux renseignements reçus la veille; de sorte que, contre notre attente, il ne pouvait plus nous rester de doute sur le proche voisinage de ce point le plus remarquable de toute la côte des Tchouktchis. Afin d'explorer ce fleuve encore tout-à-fait inconnu, sans renoncer

à la reconnaissance du golfe Sainte-Cro
solus de rester moi-même ici avec la co
de dépêcher là le grand canot sous le com
ment de l'enseigne Ratmanoff, que MM.
ralistes désirèrent accompagner. J'espé
cette expédition pourrait être de retour
commencement des mauvais temps qui
ordinairement ici en automne, et que,
manière, nous remplirions deux objets à

Sur ces entrefaites l'horizon s'éclaircit,
nous vîmes assez bien abrités de tous le
c'est pourquoi, sans perdre du temps à
un meilleur port, nous nous affourchâmes
mençâmes les préparatifs pour le détache
l'Anadyr, auquel il fut ordonné de parti
demain au point du jour.

Après le dîner nous allâmes à terre. De
sur le point le plus proche du lit de gr
une verste du village, et après avoir ob
les angles horaires, nous marchâmes vers les
en tirant en chemin des bécassines, qui j
en grandes troupes sur les brisants. En
chant du village nous fûmes étonnés de
contrer, au lieu de la foule que nous avio
auparavant, que le seul Khatyrghine, qu
l'air de se tenir à distance et de s'amuser

faire attention à nous, à lancer avec la fronde des pierres contre des mouettes. Nous n'avions pas encore eu le temps de lui demander pourquoi il se trouvait seul, qu'il nous annonça que les Tchouktchis nomades qui étaient chez eux en visite, effrayés à la mort par nos coups de fusil, non-seulement s'étaient enfuis vers leurs huttes sur le continent, mais qu'ils avaient même entraîné avec eux la moitié du village. « J'ai cherché « à les rassurer, en leur disant que nous n'avions « rien à craindre de vous; qu'un seul et même « soleil luisait également pour nous; que vous « n'aviez aucun sujet de nous faire du mal, mais ils « ne m'ont pas écouté. » Ainsi philosophait notre ami; nous tâchâmes de lui prouver notre reconnaissance par des cadeaux, à lui et à sa famille, qui était presque la seule de tout le village qui n'eût pas pris la fuite.

Nous nous entretînmes quelque temps dans leur hutte et sans nous ennuyer. Remarquant que Renolghen, le frère aîné de Khatyrghine, gardait constamment le silence avec un certain air idiot, nous en demandâmes la raison. « Il ne parle presque pas du tout », répondit Khatyrghine, « mais, en revanche, il est passé maître à *battre le tambourin.* » Nous devinâmes qu'il était chaman, et

nous le priâmes de nous montrer son savoir, en prédisant si notre voyage finirait heureusement. Les cadeaux qui accompagnaient notre requête le déterminèrent. Il passa derrière son rideau, d'où sortit bientôt une voix semblable à un hurlement, tantôt s'élevant et tantôt s'abaissant, avec accompagnement de légers coups frappés sur un tambourin avec un mince fanon de baleine. Le rideau se leva, et nous vîmes notre sorcier se balançant d'un côté et d'autre, en renforçant graduellement sa voix et les coups sur le tambourin, qu'il tenait tout près de son oreille. Le but de cette musique paraît être d'assourdir et d'étourdir le chaman. Les chamans de Yakoutsk parviennent à cela en pirouettant sur place. Alors commença la vraie sorcellerie. Il jeta loin de lui sa pelisse, se mit nu jusqu'à la ceinture, prit une pierre polie, murmura dessus quelques mots, me la donna à tenir dans la main, et, la prenant ensuite entre les siennes, il fit passer une main par dessus l'autre, et la pierre disparut. Il fit voir une tumeur au-dessus du coude, où la pierre était censée s'être arrêtée. Il fit descendre cette tumeur sur le côté, et après en avoir extrait la pierre, il déclara que tout se passerait heureusement. La netteté avec laquelle il exécuta son tour n'aurait pas même fait

déshonneur à Bosco ou à Pinetti. En le félicitant sur son adresse, nous lui donnâmes un couteau : il dit avec gravité, en le prenant, qu'il voulait essayer s'il coupait bien; il tira sa langue et se mit à la couper..... Nous vîmes sa bouche se remplir de sang.... Enfin, après avoir tout-à-fait coupé sa langue, il nous la montra dans sa main; mais ici le rideau tomba, parce que le morceau de chair n'était pas aussi facile à cacher que la pierre.

Nous proposâmes à notre ami Khatyrghine d'accompagner notre expédition à la rivière Anadyr; il hésitait; les cadeaux qu'on lui promettait étaient près de le séduire; mais enfin il refusa, d'après le conseil, à ce qu'il paraît, de son frère le chaman.

Dans la nuit il se fit un vent de N.-E., qui le matin [30] se renforça à un tel point, que, sans pouvoir songer encore à expédier le grand canot, nous dûmes nous préparer à amener nos mâts de hune et nos vergues, et à mouiller une troisième ancre. Cette tempête dura deux jours avec la même force, accompagnée de tourbillons de neige, de pluie, et de gelée. Abrités par la côte nous étions en sûreté, mais dans une inaction d'autant plus ennuyeuse, que nous étions entourés du tableau le plus triste qui soit au monde : nous voyions de temps en temps se dessiner devant nous des ro-

chers nus couverts de neige; derrière nous le lit de gravier, également sous la neige, était battu par d'énormes brisants. Cependant, à la mer, ces jours-là eussent été pour nous encore plus pénibles. Ce temps nous prouva que l'automne est ici beaucoup plus précoce que nous ne le supposions, et qu'il n'était plus possible, sans un danger évident, d'envoyer l'embarcation à quarante milles ou plus en mer; je me trouvai donc forcé de changer mon plan et de hâter maintenant la reconnaissance du golfe, afin de me porter ensuite avec la corvette même à l'embouchure de l'Anadyr. Ainsi, dès que le vent fut tombé [1er septembre], l'enseigne Ratmanoff partit avec le grand canot et la baïdarke, approvisionnés pour cinq jours, pour la côte occidentale du golfe. Je supposais que cet intervalle de temps lui suffirait pour se rencontrer avec le sous-lieutenant Séménoff, qui avait reçu l'ordre de partir le lendemain matin pour suivre la côte orientale.

Étant descendus à terre dans l'après-midi pour les observations, nous fûmes surpris de ne trouver d'autre ame au village que Khatyrghine et deux vieillards. Nous découvrîmes que nous nous étions trompés en nous imaginant avoir rassuré les Tchouktchis au sujet de notre tiraillement; et si

la dernière fois nous trouvâmes encore quelqu'un au village, ce ne fut que parce que, dans la confusion et la hâte, tous n'avaient pas pu s'enfuir; mais à peine fûmes-nous partis, que le chaman avec son talent, sa famille avec nos présents, et tous ceux qui restaient encore, suivirent l'exemple des premiers. Nous étions très-peinés de cela, et nous cherchâmes de toutes manières à tranquilliser par le raisonnement Khatyrghine et les deux vieillards, en les engageant à faire revenir les fuyards. Nous parvînmes enfin à les persuader : ils promirent d'aller les chercher le lendemain. Nous n'aurions pu certainement leur faire de plus grand plaisir que de renoncer à tirer des coups de fusil, mais c'eût été nous priver de gibier; nous tâchâmes donc seulement de les convaincre que nos armes n'étaient pour eux d'aucun danger : nous espérions, et non sans fondement, qu'ils s'accoutumeraient enfin à ce bruit.

Nos parlementaires tinrent leur parole, et le lendemain [2] les fuyards dans cinq baïdarkes abordèrent au village. C'était maintenant notre tour d'aller au-devant d'eux sur la rive. Ils étaient entièrement rassurés, et riaient eux-mêmes de leur frayeur, en montrant où et comment tel et tel s'était caché, etc. En témoignage de leur sincérité,

ils m'accompagnèrent tous jusque sur la corvette, où l'amitié fut scellée par des cadeaux.

Un vent frais du N.-E., avec une neige épaisse et fondante, n'empêcha pas un parti de Tchouktchis nomades de nous visiter; la nouvelle du retour dans leurs foyers des Tchouktchis sédentaires les avait enhardis. Parmi eux se trouvait notre connaissance Imlerat, qui était venu les mains vides, et qui s'excusa sur l'éloignement du troupeau de n'avoir pas rempli sa promesse de nous procurer des rennes. Il était de très-mauvaise humeur, et fronça encore davantage les sourcils, lorsqu'il me vint dans l'idée de lui demander s'il avait entendu parler de Pavloutsky, et s'il connaissait positivement l'endroit où il avait eu son grand combat avec les Tchouktchis. Imlerat répondit qu'il était déja au monde à cette époque, quoique très-jeune encore; qu'il ne connaissait point l'endroit précis du combat, mais qu'il avait entendu dire qu'il avait eu lieu non loin de l'extrémité de ce golfe, jusques auquel cependant Pavloutsky ne parvint point (1). Il demanda

(1) Ceci ne s'accorde pas avec ce qui est dit dans le voyage de Billings (pag. 62), que Pavloutsky vint jusqu'au détroit de Behring; ce qui, au reste, n'est pas en lui-même vraisemblable.

ensuite d'un air très-refrogné pourquoi nous restions si long-temps chez eux. Je répondis : Pour attendre les rennes que tu as promis de nous envoyer. —Mais n'avez-vous donc rien à manger? — Nous avons de grandes provisions, mais pas de vivres frais. — Il se remit, sans pourtant quitter sa mine sérieuse et sombre. Je commençais à soupçonner que quelque bruit inquiétant s'était répandu parmi les Tchouktchis au sujet de notre venue chez eux. Mais la cause du mécontentement du vieillard était beaucoup plus proche et beaucoup moins grave. Il la découvrit lui-même

---

Sauer (*An account, etc.*, pag. 252) raconte que, d'une caverne d'une montagne située sur la côte N.-E. du golfe d'Anadyr, les Tchouktchis tuèrent un grand nombre de Russes, et forcèrent Pavloutsky de se retirer dans son fort d'Anadyrsk, où il dit que les Tchouktchis tiraient sur lui du cœur d'une montagne; ce qui fit donner à cette montagne le nom de *Roche-Cœur.* Sauer ne dit pas d'où il a tiré cette nouvelle; mais il est remarquable que, sur le côté oriental de l'entrée du golfe de Sainte-Croix, il y a en effet une montagne que les Tchouktchis appellent *Linglin-Gaï*, c'est-à-dire, *Roche-Cœur.* Dans aucun cas, cependant, le nom *Tchouktchis* ne peut venir des récits de Pavloutsky à Anadyrsk. Le prince Chakhovskoï dit qu'il fut tué entre l'Anadyr et Penjina. (Voyez les *Archives du Nord*, tom. IV.) Imlerat ne pouvait pas être né à cette époque; car Pavloutsky fut tué vers le milieu du siècle passé.

en demandant si j'avais oublié ma promesse de le régaler d'eau-de-vie. J'avouai que je l'avais entièrement oublié, et lui en fis donner à l'instant. Le visage d'Imlerat s'épanouit tout à coup, ce fut tout-à-fait un autre homme; il parlait en orateur : « Mon cœur était serré, à présent il s'est dilaté : je vois maintenant que le commandant est un brave homme; que vous êtes vraiment nos amis. » Loin de songer encore à nous chasser, il nous priait de rester plus long-temps parmi eux; il nous exhortait à ne pas craindre les tourbillons de neige (il tombait en ce moment une neige très-épaisse), disant qu'il y en avait chez eux de pareils au milieu même de l'été; que les premières gelées ne viendraient pas avant vingt jours, etc.

Nous observâmes, en général, que les Tchouktchis n'étaient pas entièrement exempts de soupçons à notre égard. Ils m'avaient déja demandé auparavant si nous n'étions pas venus pour mettre sur eux un impôt de pelleteries. Je répondis : « Non; pour autant que je sache, notre empereur ne songe point à cela; mais s'il en avait l'intention, ce ne serait certainement pas nous qu'il chargerait de ce soin, notre seule affaire étant de parcourir les mers, mais plutôt des commissaires. » Nous étions toujours embarrassés de

répondre directement à leur question : Qu'êtes-vous venus faire ici ? J'eus enfin l'occasion de leur dire la vérité, sans éveiller en eux des soupçons.

Imlerat qui, la première fois, avait été mécontent de ce que nous ne lui avions acheté qu'une petite quantité de dents de morse, en apporta cette fois quelques paquets sur le pont, et demanda : « Qu'est-ce que cela signifie que vous ne vouliez pas trafiquer avec moi? Croyez-vous que je n'aie que cela de marchandise? Je pourrais charger entièrement votre navire de dents de morse. » — « Nous le croyons, répondîmes-nous, mais nous ne pouvons pas trafiquer, parce que notre navire appartient au Tiëk-Arem (1). » — « Mais est-ce que le Tiëk-Arem ne trafique pas ? » — « Non-seulement il ne fait pas lui-même de commerce, mais il ne nous permet pas même d'en faire, et il nous donne en place des appointements. » — « Et pourquoi donc êtes-vous venus ? il aurait mieux valu qu'il fût venu des navires qui pussent trafiquer avec nous. » — « C'est pour cela que le Tiëk-Arem nous a envoyés, afin de reconnaître s'il y a dans votre pays des endroits où les navires puissent s'arrêter. C'est pour cela que nous envoyons

(1) *Le grand commandant.* C'est ainsi qu'ils appellent l'Empereur.

nos embarcations pour examiner vos côtes. A notre retour, nous dirons que nous avons trouvé chez vous de très-bons ports, où les navires de commerce peuvent venir trafiquer avec les Tchouktchis, peuple très-bon et très-riche. » Ils furent tous satisfaits de cette déclaration; ils dirent qu'ils attendraient tous les ans des navires pour commercer avec eux. Depuis ce temps ils surent tous que nous cherchions chez eux des ports, et nos détachements furent accueillis partout amicalement.

Dans l'après-midi du 4, nous vîmes en mer une baïdarke qui, après être entrée dans le golfe, venait droit à nous. Après quelque hésitation, elle se décida à nous accoster; mais les Tchouktchis refusèrent absolument de monter à bord, avant que notre ami Khatyrghine, qui les aperçut du rivage, fût venu et leur eût assuré que nous étions de bonnes gens. Il y avait dans la baïdarke dix individus des deux sexes, sans compter les enfants, et quelques chiens. Ils venaient de la rivière Anadyr. Ils avaient été trois jours en route, en s'arrêtant un jour à cause du vent. Ils avaient quitté depuis dix jours l'établissement des Russes sur la rivière; ils avaient passé le reste du temps à chasser les rennes sauvages à l'embouchure. Leur

charge, haute de cinq ou six pieds au-dessus du bord, était placée au milieu de la baïdarke. Des peaux de veau marin étaient cousues aux bordages en cet endroit, et liées ensemble pour couvrir la charge. Des outres étaient aussi attachées là pour soutenir la baïdarke.

Le lendemain, nous ne trouvâmes plus que deux familles dans le village; tout le reste s'était absenté pour aller trafiquer avec les Tchouktchis nomades. Une de ces familles reconstruisait sa yourte; ce qu'ils font toujours lorsque, avec le temps, l'ancienne est devenue trop sale. Tout le travail roulait sur la mère et ses trois filles; l'homme et les fils se tenaient à côté, et ne pensaient pas plus à les aider que si l'affaire ne les eût nullement regardés. Ce travail est assez pénible, parce que les piquets, jusqu'à ce qu'ils soient couverts de peaux, branlent sans cesse et tombent, surtout quand il y a du vent. Mes rameurs, avec leur empressement ordinaire à obliger, voulurent partager la peine de ces dames, et ils leur établirent leur hutte quatre fois plus vite qu'elles n'auraient pu le faire.

La yourte nouvellement dressée, avec son air pur, et non encombrée encore d'un tas d'articles sales et puants, les peaux propres qui couvraient

le parquet de pierre, tout cela formait le contraste le plus agréable avec les yourtes habitées déja depuis quelque temps ; et l'idée nous vint de la transformer en temple de Terpsichore. Trois Graces (les filles de la maison), en effet assez gentilles, encouragées par des ciseaux et des aiguilles, nous représentèrent dans toute sa perfection et avec toutes ses finesses la danse des Tchouktchis, la plus absurde et la plus désagréable de toutes celles que je connaisse. Le bondissement sur les peaux de morse est bien plus divertissant; il demande de la légèreté et de la vivacité, ce dont nos amies, quoique gaies, ne pouvaient pas se vanter, parce qu'à chaque instant elles laissaient tomber en bas leur tête. Lorsque nous fûmes las de rire à leurs dépens, elles voulurent, pour se venger, que l'un de nous prît leur place, et ce ne fut qu'avec peine qu'il put se racheter au prix de quelques douzaines d'aiguilles; mais, pour ne pas ternir entièrement la gloire des Russes aux yeux des Tchouktchis, qui font grand cas de l'agilité, il se décida, en reportant ses souvenirs sur l'ancien temps, à leur faire voir quelques tours de sauts par-dessus la corde, et il les força de convenir que Melgatanghen ne sautait pas plus mal qu'un Tchouktchis. La nuit était déja venue, lorsque nous

nous séparâmes sur le pied de très-bons amis.

Le sous-lieutenant Séménoff revint le même soir. Sur une distance de près de trente-cinq milles qu'il avait parcourue au nord, il avait trouvé partout un rivage uni, baigné par une eau peu profonde, et sur un seul point une anse, ouverte au N.-O. Il restait encore environ vingt milles pour atteindre l'extrémité du golfe, et la côte occidentale opposée se trouvait à peu près à la même distance. Cela prouvait que le golfe était encore plus vaste que nous ne l'avions supposé.

Le matin du 6, vers les dix heures, on vit paraître sur l'horizon, à l'ouest, une flotte entière de baïdarkes, que nous comptâmes ensuite au nombre de vingt-cinq. Pensant qu'il est toujours bon d'être en mesure contre les événements, j'ordonnai de doubler la garde sur la corvette et de charger quelques canons; mais il n'en était nullement besoin. Les Tchouktchis nous humilièrent; plusieurs d'entre eux accostèrent le bâtiment sans la moindre défiance. Ils se rassemblèrent enfin tous au rivage, vis-à-vis de nos tentes, et passèrent plus d'une heure avec nous de la manière la plus amicale et la plus décente. Ils allèrent ensuite plus loin, et établirent leur camp sur le lit de gravier. Toute cette flotte venait de l'Anadyr, et avait été

deux fois vingt-quatre heures en route. Ils passent ordinairement la première journée sur le cap Meetchken. Ils partent ensuite de là ensemble; mais leur nombre diminue chaque jour. Ici s'arrête une baïdarke, là deux, chacune dans le lieu de leur demeure, et ainsi de suite, presque jusqu'au cap Tchoukotskoï.

Le jeune Khatyrghine répétait depuis quelques jours qu'il attendait son oncle, venant de l'Anadyr. Les baïdarkes étaient venues, et son oncle était déja couché depuis quelques heures dans notre voisinage, avant que nous fussions instruits de son arrivée. Autant Khatyrghine avait montré d'empressement, autant il avait l'air froid maintenant; et, sans s'embarrasser de son vieil oncle, il s'amusait, comme auparavant, à courir à l'envi avec nos matelots, et à apprendre d'eux quelques mots de russe; et le vieillard lui-même, être apathique, était étendu sur l'herbe, sans laisser paraître aucun signe de plaisir d'avoir heureusement accompli son voyage annuel, ni la moindre curiosité de voir des hommes et des objets entièrement nouveaux pour lui.

Notre grand canot, sur le compte duquel nous commencions déja à être inquiets, revint le soir. Ce détachement avait reconnu la côte occidentale

du golfe, à la même distance que le premier, et avait jugé, comme lui, qu'il s'en fallait environ de vingt milles qu'il eût atteint l'extrémité du golfe. Sur toute la distance reconnue la côte était unie et peu élevée; mais on voyait au loin s'étendre des montagnes.

De l'ensemble des reconnaissances exécutées par les deux expéditions, il résultait qu'il restait encore à reconnaître environ soixante-dix milles, et les plus importants; car, à en juger par l'aspect des montagnes, il devait y avoir là de grands enfoncements. Je résolus donc de pénétrer le lendemain plus avant dans le golfe, afin d'en terminer la reconnaissance plus tôt et plus commodément. Nous appareillâmes vers midi, et à l'entrée de la nuit nous étions parvenus jusqu'à l'anse trouvée par M. Séménoff, où j'avais l'intention de m'arrêter. En contournant la pointe basse par laquelle elle est formée, nous faillîmes tomber sur un banc pareil à celui du cap Meetchken. Arrivés à la hauteur de l'ouverture de la baie, nous mouillâmes par onze brasses, fond de vase. Nous levâmes l'ancre de nouveau au point du jour, et, nous étant enfoncés plus avant dans la baie, nous nous arrêtâmes sur un fond de sept brasses.

Je descendis en même temps à terre pour faire

des observations et examiner l'endroit plus en détail. Notre position était assez ouverte; mais n'étant pas certain de trouver plus loin un meilleur port, je me décidai à rester là jusqu'à ce que les embarcations eussent terminé la reconnaissance du golfe, tandis que je profiterais de leur absence pour faire des expériences sur le pendule, auxquelles le terrain égal, et sec à l'entour, de la baie était très-favorable.

La corvette étant affourchée, je ne perdis pas un instant pour descendre à terre avec tous mes instruments. Je me proposais d'expédier le lendemain [9] les détachements de reconnaissance; mais, comme la première fois, le vent du nord devint si fort, qu'il interrompit même notre communication avec la corvette. Il n'y avait plus moyen de penser à faire partir les embarcations. Nous nous construisîmes une tente en peaux en manière de yourte, nous la couvrîmes avec une voile, nous l'entourâmes de terre par le bas, mais nous ne pûmes jamais parvenir à empêcher que la force du vent ne pénétrât à travers; et comme le thermomètre descendait quelquefois jusqu'à 1° et 2° au-dessous de zéro, notre habitation était assez peu confortable, quoiqu'il y eût constamment du feu dans la cheminée. Nos gens imagi-

nèrent de se construire une baraque en terre, dans laquelle ils étaient beaucoup mieux que nous n'étions chez nous.

Non loin de nous, sur le côté septentrional de l'anse, se trouvait un village, et à une petite distance de là une troupe de Tchouktchis, dont il nous vint ce jour même des visiteurs. Ce voisinage promettait quelque diversion à notre genre de vie uniforme.

Le vent ne s'apaisa pas de toute cette journée ni de celle du lendemain [10], et le soir il se changea en véritable tempête; on amena les mâts de hune et les vergues sur la corvette. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, non pas tant à cause de l'horrible bruit de nos murailles de peaux, que je m'attendais à chaque instant de voir emportées par le vent, que de l'inquiétude où j'étais sur le sort du bâtiment. Dès le point du jour, mon premier mouvement fut d'accourir au rivage avec la longue-vue. La corvette se maintenait très-bien; la lame n'était pas trop grosse.

Le 11 septembre, le temps s'était fort adouci; de sorte qu'il y avait possibilité de faire les préparatifs nécessaires pour les reconnaissances, et d'expédier les embarcations. Le lendemain matin, vers les huit heures, l'enseigne Ratmanoff partit pour

se rendre à travers le golfe sur son côté occidental, et, deux heures après, il se leva de nouveau un terrible vent de nord. J'avais les plus vives inquiétudes sur le compte de ce détachement, mais il n'y avait rien à faire.

La violence continuelle de ces vents de nord fatiguait déja les Tchouktchis eux-mêmes. Parmi ceux qui se trouvaient chez nous, lorsque cette nouvelle tempête se leva, était heureusement un chaman, qui se mit aussitôt à la conjurer. La face tournée vers le vent, il marchait, en se courbant, en avant et en arrière; et tenant son ventre à deux mains, il grognait et criait, absolument comme un homme souffrant d'horribles tranchées; de sorte que, ne comprenant pas d'abord son manége, je croyais réellement qu'il était tourmenté de la colique. Après avoir continué cette farce pendant une demi-heure, il diminua peu à peu ses grognements, se tut, et déclara *que le vent s'apaiserait*. Nous l'en crûmes et ne fûmes pas trompés; et le chaman reçut un couteau pour sa bonne nouvelle.

Nous avions des temps clairs depuis quelques jours; dans la nuit du 14, il y eut une belle aurore boréale, que les Tchouktchis appellent *Romaï-aï;* ils n'y attachent aucune espèce d'augure.

Une grande société de Tchouktchis, sédentaires et nomades, passa chez nous la journée du 14. Il y avait parmi ces derniers un nouveau converti, qu'on pouvait déja de loin reconnaître pour tel, à l'espèce de souquenille d'un gros drap bleu, et au bonnet de laine bleu dont il était affublé. Il portait pendue à sa ceinture une clochette sur laquelle était une inscription russe. Curieux de savoir quelles sont les idées que ces néophytes se font du christianisme, je fis tomber, dans notre entrevue, la conversation sur ce sujet. Le Tchouktchis me raconta qu'il avait été baptisé à Kolyma; qu'il avait eu pour parrain le *cammitchare* (commissaire); qu'on lui avait enseigné à prier, et, pour preuve, il se mit à faire des signes de croix, etc. Je lui fis encore quelques questions dans la meilleure intention du monde, lorsque tout à coup mon Tchouktchis changea de figure, fit un saut, se jeta précipitamment dans sa baïdarke, en rapporta une peau de renard rouge, se mit à me faire des salutations jusqu'à terre, m'embrassa ensuite plusieurs fois d'une assez rude manière, et, me jetant la peau de renard au visage, alla s'asseoir à sa place, comme un homme qui croit avoir accompli sa tâche. Il n'était pas difficile maintenant de deviner la cause du trouble du pauvre Tchouk-

tchis..... Je lui dis en riant que je n'étais pas prêtre, que je n'avais point à me mêler de sa croyance, que je ne l'avais interrogé que par pure curiosité; et je l'invitai à reprendre sa peau de renard. Il se tranquillisa; il ne voulut pas reprendre son présent, mais il accepta avec joie une marmite, une hache et quelques autres articles, qui valaient bien le double ou le triple de sa peau de renard.

Nos tentatives pour connaître quelque chose de leur croyance particulière échouaient ordinairement; ces sujets abstraits étaient trop au-dessus de l'intelligence de notre interprète; et je pense que nos hôtes auraient été aussi peu satisfaits, s'ils eussent voulu s'instruire sur la nôtre par son intermédiaire. Si les interprètes à Kolyma ne sont pas plus intelligents, il n'est pas surprenant que les Tchouktchis nouvellement convertis n'aient aucune idée de leur nouvelle religion.

Je demandai à notre co-réligionnaire combien il avait de femmes. « Une seule, sans doute, » répondit-il, « les chrétiens ne peuvent pas en avoir « davantage »; mais lorsqu'il fut question de cadeaux, il demanda qu'on ajoutât quelque chose pour l'autre femme (il en avait une avec lui) qui était restée à la maison. On lui fit remarquer tout doucement qu'il se compromettait, qu'il avait

oublié qu'il était chrétien. Il rit lui-même de bon cœur, tout comme nous, de ce faux coup de langue. Non-seulement lui, mais tous les autres, burent de l'eau-de-vie comme de vrais croyants.

Le soir ils vinrent tous me visiter dans ma hutte, et se régalèrent très-bien de thé. La cheminée leur plut beaucoup; ils demandèrent si je n'en avais pas de reste. Ils passèrent tout le reste du temps chez nos gens dans la baraque en terre, où l'on était plus chaudement et plus à l'aise, et ils trouvèrent, en général, que les yourtes russes valaient mieux que celles des Tchouktchis. Ils couchèrent sous leurs baïdarkes.

Le 16 septembre les expériences sur le pendule étaient terminées, et je retournai dans l'après-midi à bord de la corvette. Nos détachements de reconnaissance rentrèrent aussi dans ce même temps. M. Ratmanoff avait été fortement exposé en traversant le golfe. Le coup de temps l'avait surpris au beau milieu, au moment où la rencontre des marées formait un ras dangereux. Le grand canot faillit être entièrement submergé; les lames passaient par-dessus la baïdarke; et ce ne fut qu'avec peine qu'ils atteignirent le rivage, tout transis de froid. M. Ratmanoff reconnut les côtes occidentale et septentrionale du golfe; il trouva

deux baies profondes s'enfonçant dans le nord jusqu'à 66° 22' de latitude, et un port, petit mais très-tranquille, à l'angle N.-O. du golfe ; à l'opposé, le côté oriental avait été en même temps reconnu par le sous-lieutenant Séménoff.

La reconnaissance du golfe Sainte-Croix était terminée. Le 17 septembre, pendant qu'on achevait à bord les préparatifs pour mettre en mer, la baïdarke fut envoyée au village pour recevoir les rennes que les Tchouktchis, ainsi qu'on en était convenu, devaient nous fournir. La baïdarke revint à vide, n'ayant trouvé personne au village, si ce n'est deux enfants et une vieille femme qui fut tellement effrayée de l'apparition subite de nos gens, qu'elle s'apprêtait à *égorger les enfants et à s'enfuir*. Ce ne fut qu'à force de caresses et de présents qu'on parvint à la rassurer. Elle dit que tous les Tchouktchis étaient partis pour aller chercher des rennes, et qu'ils n'étaient pas encore de retour, parce que vraisemblablement le troupeau se trouvait trop éloigné.

Nous mîmes le soir à la voile par un très-faible vent du sud, qui nous obligea de louvoyer au bas du golfe pendant trente-six heures. Le 19, au point du jour, nous prîmes notre point de départ du cap Meetchken. Le vent devint très-frais

de la partie de l'est, le temps était très-sombre, il tombait de la neige et de la pluie. J'avais une extrême envie de reconnaître l'embouchure de la rivière Anadyr, sur la position de laquelle il se manifestait une si grande erreur dans les cartes anciennes; mais je ne pus me résoudre à donner sur une côte inconnue par un vent soufflant directement de la mer, par un temps affreux, et, de plus, avec un navire qui, une fois affalé sur une côte sous le vent, n'offrait aucune chance de pouvoir s'en relever; je me vis donc forcé de gouverner au plus près au sud.

Les vents violents et le mauvais temps durèrent quelques jours; le 23 septembre, le vent diminua, passa au S.-O. et ensuite au N.-O.; le temps se remit, et nous portâmes sur le cap Saint-Thaddée, à la hauteur duquel nous arrivâmes dans la nuit du 24. Au point du jour, nous vîmes devant nous des rochers escarpés et sombres, déja couverts de neige. A vingt milles au N.-O. s'élevait un haut cap qui, d'après le journal de Behring, devait être le cap Saint-Thaddée. Au S.-O. se montrait aussi un cap élevé, remarquable surtout en ce qu'au-delà la côte tournait subitement au N.-O. Nous donnâmes à ce cap le nom de *Navarin*, en honneur de cette mémorable victoire, et à la haute

montagne conique qui est sur ce cap, celui de *Heiden*, notre digne amiral, qui commandait l'escadre russe dans ce combat. Une baie profonde qui s'enfonce dans l'ouest, à dix milles au nord du cap Navarin, fut appelée, du nom du vaisseau du commandeur Behring, la baie de l'*Archange Gabriel*, et le cap qui est au nord de l'ouverture de la baie, reçut le nom du capitaine King, sur qui dévolut la tâche pénible de continuer le journal de son bienfaiteur, et qui a des droits à notre reconnaissance pour ses nombreux renseignements utiles concernant la géographie de cette partie du monde.

Le temps nous favorisait et nous donna la possibilité de déterminer assez exactement la position de quelques points entre les caps Saint-Thaddée et Navarin. Nous trouvâmes dans tous une grande différence d'avec les anciennes cartes; ce qui n'est point étonnant. Après Behring, le capitaine King fut le seul qui revit ces parages, et cela même à une très-grande distance.

Un très-fort vent d'est, par un temps sombre et humide, nous porta de là en deux fois vingt-quatre heures à la hauteur du cap Olioutorsky. Dans ce coup de temps, un de nos meilleurs matelots, Paul Gerebtchikoff, en descendant de la

hune de misaine, tomba et roula sur les porte-haubans; et quoiqu'il se retînt, il se meurtrit tellement le côté droit, qu'il ne put plus se rétablir. Le 26, le baromètre s'élevant nous promit un changement de temps, et nous cinglâmes vers la côte, que nous vîmes à midi. Elle n'est pas très-élevée en cet endroit, mais elle est escarpée et a beaucoup de coupures. A partir du cap Olioutorsky, elle va d'un côté au nord, et de l'autre à l'O. N.-O. Nous tombâmes en calme devant ce cap jusqu'au lendemain matin [27], et nous eûmes ainsi l'occasion de bien déterminer sa position. Dans la nuit du 27 au 28, il se leva une terrible tempête de l'est, accompagnée d'une énorme houle et du temps le plus affreux. Nous courions rapidement de l'avant. Ces coups de temps, continuels depuis notre départ du golfe Sainte-Croix, prouvaient que nous avions quitté très-à-propos les hautes latitudes. Sans diminuer en rien de sa violence, le vent passa au nord et ensuite au nord-ouest; l'horizon s'éclaircit, et le 29 au matin apparut le volcan Klioutchevskoï à plus de cent trente milles italiens, distance presque égale à celle de Pskoff à Saint-Pétersbourg en droite ligne. Malheureusement la grosse houle ne me permit pas de mesurer de nouveau sa hauteur. Le soir nous avions déja

doublé le cap Kronotskoï, mais là nous fûmes pris par le calme. Cette côte présentait maintenant tout un autre aspect que celui du printemps : il y avait une immense quantité de neige, et le volcan Kronotskoï en était couvert jusqu'à sa base. Dans la soirée du 2 octobre, nous doublâmes par un bon vent de S.-E. le cap Chipounskoï, et nous calculions déja, comme à l'ordinaire, quand nous pourrions nous amarrer dans le port de Petropavlovsky; mais, comme pour nous punir, nous rencontrâmes à la hauteur du cap Nalatcheff un terrible vent d'ouest, contre lequel nous luttâmes toute la journée du 3, portant avec peine les huniers tous les ris pris. Le vent, se calmant vers le soir, ne nous devint pas plus favorable; et, toujours louvoyant, ce ne fut que dans la matinée du 5 que nous atteignîmes l'entrée de la baie d'Avatcha, et le même jour nous mouillâmes dans le port de Petropavlovsky, où nous trouvâmes la corvette *Moller*, qui nous attendait là déja depuis plus d'un mois.

OBSERVATIONS

SUR LES TCHOUKTCHIS.

Les Tchouktchis, la seule de toutes les races asiatiques qui peuplent la Sibérie qui ne soit pas soumise au tribut de pelleteries, habitent l'extrémité N.-E. du continent de l'Asie. On donne ordinairement pour limites à leur pays, au sud, le cours de la rivière Anadyr, et à l'ouest le cap Chelagskoï. Mais on trouve aussi des Tchouktchis au sud de l'Anadyr, et ils se mêlent de ce côté avec les Kariakes.

Sous la dénomination générale de *Tchouktchis*, nous comprenons deux races distinctes : l'une, nomade, comme les Samoyèdes, les Lapons norvégiens, etc., est celle que nous appelons les *Tchouktchis à rennes;* nous appelons l'autre, qui a des habitations fixes sur le rivage de la mer, les *Tchouktchis sédentaires*, ou plus proprement *domiciliés*.

Ces deux races diffèrent entre elles non seulement par le genre de vie, mais encore par les traits du visage et par la langue.

Quoiqu'ils n'aient aucune notion sur leur origine, ils se considèrent cependant comme deux peuples distincts. Les nomades se donnent le nom de *Tchaoukthous*, dont nous avons fait Tchouktchis; les domiciliés se donnent celui de *Namollos* (1). Nous ne remarquâmes aucune espèce de dépendance entre ces deux races; mais ces derniers, comme voisins plus pauvres, ayant plus besoin des autres, apprennent leur langue, et la plupart d'entre eux la parlent, plusieurs mal, et quelques-uns ne l'entendent pas du tout. Nous rencontrâmes de ces familles, avec lesquelles nos interprètes ne pouvaient absolument pas parler, et ils en concluaient très-savamment que *ce devait être des sauvages ou des fugitifs de quelques autres îles*. Les domiciliés, au contraire, comprenaient très-bien l'insulaire de Kadiak qui était à bord du navire *le Bien-intentionné*. Nos Aléoutes d'Ounalachka ne comprenaient pas un mot de leur langue (2). La langue des habitants de Kadiak, et,

(1) Ce sont donc les Namollos qu'on appelle à tort *Tchouktchis*, mais non pas les Tchouktchis *à rennes*, comme le dit le savant auteur de l'*Atlas ethnographique du globe*, XI[e] tableau, 860.

(2) Les habitants d'Ounalachka et de Kadiak ne se comprennent point entre eux, quoique les langues des Iles aux Renards et de

par conséquent, celle des Namollos, ressemblent beaucoup à celle des Esquimaux. Leurs baïdarkes, leurs huttes, leurs instruments, sont une preuve de plus qu'ils sont de la même race que les Esquimaux. Mais sont-ils les faibles restes de la race nombreuse passée jadis de l'ancien monde sur le nouveau? ou sont-ils, au contraire, venus eux-mêmes de l'Amérique en Asie? C'est une question sujette à une double solution (1).

La division des Tchouktchis sédentaires, d'après les lieux qu'ils habitent, en Tchouktchis de l'Anadyr, du Cap, de la mer Blanche (ceux qui vivent entre les caps Tchoukotskoï [oriental] et Chelagskoï), et en Tchaounskis, division adoptée par le docteur Kiber (2), me paraît naturelle; mais ce qui n'est pas aussi clair pour moi, c'est la distinction entre ceux qui eurent autrefois des rennes, et qui les ont perdues par diverses circonstances malheureuses, et ceux qui n'en eurent jamais. Suivant ce voyageur, les premiers vivent

---

Kadiak ne soient que des dialectes, à la vérité très-différents, de la même langue.

(1) M. Klaproth les appelle *Américains polaires en Asie*. (*Asia polyglotta*, pag. 332.)

(2) *Messager de Sibérie*, tom. I, pag. 88, 93, 123. Édit. russe.

dans des huttes sur les bords de la mer Glaciale, et parlent la langue des Tchouktchis; les derniers occupent la côte depuis le cap Tchoukotskoï jusqu'à la rivière Anadyr, habitent des baraques en terre, et parlent la langue de Kadiak. Nous ne trouvâmes, dans toute l'étendue entre le cap Oriental et l'Anadyr, qu'un même peuple, vivant en été dans des huttes, en hiver dans des baraques, et parlant la langue de Kadiak. Mais cette contradiction peut n'être qu'apparente, si M. Kiber, comme quelques anciens géographes, sous le nom de cap *Tchoukotskoï*, entend le cap Oriental. Nous ne pouvons porter aucun jugement sur les peuples qui vivent à l'ouest de ce dernier cap.

Les Tchouktchis à rennes et les Kariakes à rennes ne sont qu'un même peuple. Leur langue, au dire de nos interprètes, est absolument la même, avec la seule différence que les Tchouktchis ont la prononciation plus rude, parlent plus haut et plus vite. Cette langue n'a rien de désagréable à l'oreille; il n'y a pas du tout de sons gutturaux comme dans la langue des Aléoutes des Iles aux Renards, ou des Kalioujes; mais elle en a beaucoup en *krl*, *tchl*, *tchkh*, etc.

La seule différence entre le genre de vie des Kariakes et des Tchouktchis, c'est que les pre-

miers sont beaucoup moins propres que les derniers.

Nous n'avons vu les Tchouktchis à rennes qu'en visite chez les Namollos ou chez nous; c'est pourquoi nous ne pouvons presque rien ajouter à ce qu'en ont dit de précédents voyageurs. Mais d'après tout ce que nous avons pu voir et entendre, il semble, ou que leurs mœurs sont changées, ou que les voyageurs les ont dépeints sous des couleurs trop défavorables. Ils ne nous parurent en rien, ainsi que nous avons eu déja plus d'une fois l'occasion de le dire, être des hommes turbulents et farouches, tels qu'on les avait représentés.

Les Tchouktchis à rennes, quant à l'extérieur, diffèrent peu des sédentaires, si ce n'est par la taille; les nomades sont plus grands, ce qui peut être attribué pour beaucoup au genre de vie. Les sédentaires sont presque tous au-dessous de la taille moyenne; parmi les nomades on rencontre de vrais géants, et la plupart d'entre eux sont au-dessus de la taille moyenne. Les deux races ont le visage plat, avec des pommettes saillantes; les yeux petits, sans être comprimés, et presque toujours en droite ligne; les sourcils hauts. Il y a cette différence dans les visages des deux races, que chez les nomades la forme en est plus ovale;

ce qui fait que le saillant des pommettes n'est pas aussi apparent que chez les sédentaires, qui ont la face plus arrondie, et quelquefois les coins des yeux relevés. Les portraits qu'en a faits M. Postels expriment bien leur caractère (1). La figure des Tchouktchis à rennes porte l'empreinte de la fierté et de cette confiance en soi-même, attribut d'un peuple insoumis et qui se regarde bien au-dessus de ses voisins. Ils paraissent tous corpulents, parce qu'ils portent deux ou trois kamleikes pardessus leur pelisse. Chez les Namollos, les traits mongols sont surtout remarquables dans les femmes et les enfants. Les premières ont toutes sans exception le visage plat et des nez à peine visibles. Les jeunes filles sont assez jolies; la forme kalmouke de leur visage est palliée par l'embonpoint et la fraîcheur de leur teint; mais l'extérieur de toutes les vieilles, sans exception, présente tout ce qui peut le rendre repoussant : des rides, des lèvres pendantes, des yeux pleins de chassie, etc.

Il n'y a presque rien à ajouter à la description que Cook, Billings et Saritcheff ont faite de leur

---

(1) *Voyez* les planches 33, 34.

habillement et de leurs armes (1). Ces objets sont restés substantiellement les mêmes dans les deux races. Les Tchouktchis à rennes, par suite de leurs fréquentes communications avec les Russes, prennent même leurs modes, et il faut croire qu'à Ijiga et à Kolyma on prépare exprès des ajustements d'un genre russo-tchouktchi; par exemple: des cafetans de drap, des bonnets de laine, des kamleikes de toile ou de nankin, et presque sans exception le tout en bleu, qui paraît être la couleur favorite des Tchouktchis. Quelques-uns portaient des demi-cafetans fourrés et des pantalons, et des femmes avaient sur la tête des mouchoirs de toile peinte. On y voit aussi très-communément une espèce de bonnet qu'on ne peut mieux comparer qu'à un bonnet d'uniforme sans fond, ou au contour de ce même bonnet avec le garde-vue. Ces bonnets sont très-joliment garnis de minces grains de verre et bordés de fourrure. Toutes ces parures sont sans doute mises de côté en hiver.

La coiffure nationale des femmes consiste en deux tresses de cheveux pendantes sur les tempes, qui font un effet assez joli lorsque l'ajustement

---

(1) Saritcheff. II. 104. — Planches dans le voyage de Billings. — Cook. II. 448.

est nouveau; mais les dames tchouktchies n'aiment pas à consacrer à leur toilette une bonne partie de la journée, ce qui fait, qu'au lieu de tresses, on voit le plus souvent deux morceaux de feutre pendre du haut d'une tête ébouriffée. Les hommes coupent leurs cheveux en rond et très-ras sur le sommet de la tête, comme les prêtres catholiques (1), en laissant autour une couronne de cheveux qui ne sont pas non plus très-longs. Ce n'est pas trop joli, mais cela contribue à la propreté de la tête. Quelques-uns laissent une mèche au milieu.

L'arc et les flèches, les couteaux, les piques d'acier, sont restés les mêmes qu'anciennement. Nous ne vîmes sur personne de longs couteaux derrière le dos ou sous les manches. La coutume de s'armer ainsi prit naissance dans les temps de leurs guerres continuelles, tant entre eux qu'avec les Russes, lorsque *parler d'amitié et cacher une pierre dans le sein*, était la maxime d'une précaution raisonnable; mais cet usage s'est perdu avec la cause qui l'avait fait naître. Ils n'ont pas jus-

(1) Ceci rappelle les Mongols, ainsi que la cérémonie de faire passer les hôtes à travers le feu, dont parle Billings. (Pag. 7 et 8 compar. dans l'*Histoire de Karamzin*.)

qu'ici de fusils, et ils les craignent même, parce qu'il est défendu de leur vendre dans les foires des armes à feu; et ce n'est pas, par conséquent, sans raison qu'ils nous appellent jusqu'à présent les *hommes de feu* (melgatanghen) (1). Ils se servent de leurs piques à longues hampes, tout-à-fait semblables aux anciens espontons, tant pour leur propre défense que pour attaquer les morses; et ils les tiennent toujours effilées, frottées de graisse et dans des fourreaux, etc. Les Tchouktchis tiennent extraordinairement à cette arme, et ne voulurent en céder à aucun prix. On fait exprès pour eux ces piques dans les fabriques de Sibérie, avec des marques, des inscriptions, etc. (2).

Leurs baïdarkes ont le fond entièrement plat, les côtés droits, la proue et la poupe en pointe. Ils emploient pour les bordages et pour les pagayes le bois que la mer rejette, et ils sont souvent obligés de l'aller chercher bien loin. Ainsi, par exemple, ceux qui vivent sur les bords des baies de Saint-Laurent et de Metchigmenskoï tirent le leur de la baie Kolioutchinskoï, où la mer, à

(1) Les Kariakes aussi appellent de même les Russes. Le capitaine Kotzebue vit un fusil au cap Oriental.

(2) *Voyez* la planche 51[e].

ce qu'ils disent, en dépose une assez grande quantité. Leurs baïdarkes sont doublées en peaux de morse qu'ils fendent en deux dans le sens de l'épaisseur; une peau suffit quelquefois pour doubler une baïdarke. Elles marchent mal à la pagaye, mais elles sont très-commodes pour aborder le rivage. Lorsque le vent est favorable, ils y hissent une voile faite également de peaux. Là où le rivage le permet, ils y attèlent des chiens, et vont très-vite à la cordelle. Les Tchouktchis sédentaires ont aussi des baïdarkes à un seul homme, mais beaucoup plus larges, plus lourdes, et marchant beaucoup plus mal que celles des Aléoutes. Ils les manœuvrent timidement et lentement, et n'y montent jamais qu'après avoir attaché des outres des deux côtés. Nos Aléoutes des Iles aux Renards les regardaient d'un air de mépris tout-à-fait comique.

Les Tchouktchis à rennes vivent l'hiver et l'été dans des tentes de peaux de renne tannées. Nous n'avons pas vu celles-là. Les Namollos habitent l'hiver dans des baraques, et l'été dans des huttes couvertes de peaux, qu'ils construisent de la manière suivante :

Le derrière de la hutte, qui est son large côté, ayant huit ou dix pas de longueur, est formé par

trois poteaux élevés de quatre pieds au-dessus de terre, sur lesquels on adapte horizontalement une perche; aux endroits où la perche et les poteaux se lient, on assujettit trois longues barres dont les autres bouts se joignent sur le devant de la hutte à la hauteur d'une dizaine de pieds, et reposent là sur deux poteaux qui forment l'entrée de la hutte. Ce grillage est couvert de peaux de morse, dont les basses extrémités sont chargées de grosses pierres, et, en outre, enfoncées dans du gravier ou du sable. Une de ces huttes (1) sert ordinairement de demeure à quelques familles; les fils avec leurs femmes, les filles avec leurs maris, y vivent ensemble avec leurs parents, et ainsi de suite. Chaque famille occupe sous un rideau une des séparations pratiquées sur le large côté de la hutte. Ces rideaux sont faits de peaux de renne cousues en forme de cloche; ils sont attachés aux barres du plafond et descendent jusqu'à terre. Deux, trois personnes, et quelquefois davantage, à l'aide de la graisse qu'ils allument quand il fait froid, réchauffent tellement l'air sous ce rideau presque hermétiquement fermé, que, par les plus fortes gelées, tout vêtement de-

(1) *Voyez* la planche 46e.

vient superflu; mais il n'appartient qu'à des poumons tchouktchis de pouvoir respirer là. Dans la moitié antérieure de la hutte sont tous les ustensiles, la vaisselle, les marmites, les corbeilles, les malles de peau de veau marin, etc. C'est aussi là qu'est le foyer, si l'on peut appeler ainsi l'endroit où fument quelques broussailles d'osier ramassées avec peine dans les marais, et, à leur défaut, des os de baleine dans la graisse. Autour de la hutte, sur des séchoirs de bois ou d'os de baleine, est étendue de la chair de veau marin, coupée par morceaux, noire et dégoûtante (1). Lorsqu'ils s'en vont pour peu de temps, ils défont la hutte, placent tout ce qu'ils ont sur le séchoir, le couvrent de peaux de morse, qu'ils attachent fortement, et confient le tout à la surveillance de ceux qui restent.

Ils ont des huttes exactement pareilles, mais beaucoup plus petites, de sept à huit pieds en carré et de cinq à six de haut, qu'ils emportent avec eux dans leurs baïdarkes. Ils les dressent là où ils s'arrêtent; mais quelquefois ils se contentent de se mettre à l'abri sous leur baïdarke.

La race des Namollos habite les bords de la mer,

(1) *Voyez* la planche 45e.

depuis la baie Koulioutchinskoï, jusqu'à la rivière Anadyr. Leurs villages, dispersés à d'assez grandes distances, n'ont pas ordinairement plus de six ou sept huttes, quelquefois deux ou trois. Il est impossible d'asseoir sur des bases tant soit peu certaines l'état de leur population; mais, d'après le nombre des villages que nous avons vus, je ne pense pas que cette population s'élève au-delà d'un millier d'individus des deux sexes, non compris les enfants.

La mer est l'unique source d'où ils tirent leur existence. Elle leur fournit la nourriture et des articles de commerce. L'été, ils tuent des veaux marins, dont la chair est leur principal aliment. Ils la sèchent au soleil et la conservent pour tout l'hiver. Les morses, en hiver, abondent sur les glaces de toutes les anses. Ils se glissent près d'eux sur les baïdarkes, et les percent de leurs piques de fer. Ils en mangent la chair, et en préparent les peaux pour leur usage et pour la vente. Les dents forment l'article le plus précieux de leur commerce. La pauvreté exclut la délicatesse : ils mangent tout ce qui tombe à leur portée : ils se régalent, sans aucun apprêt, d'une espèce d'algue. Les baleines que la mer jette sur la côte sont pour eux une riche aubaine. Ils ne les tuent point ex-

près, comme les Tchouktchis qui habitent les bords de la mer Glaciale (1), ils se contentent des dons spontanés de la mer. Ils en font quelquefois bouillir la chair, mais le plus souvent ils la passent tout simplement sur le feu. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus dégoûtant, que de les voir déchirer avidement à belles dents un morceau de chair veineuse, moitié crue, moitié brûlée : les traces de sang restent empreintes sur le visage, jusqu'à ce qu'elles soient couvertes de quelque autre vilenie; et au commencement je croyais qu'ils étaient tous sujets à de continuels saignements de nez.

Ils ont quelques plantes mangeables qu'ils hachent et mettent dans des sacs pour les consommer au besoin.

Les Namollos voisins de l'embouchure de l'Anadyr vivent un peu mieux, car ils chassent aux environs de cette rivière les rennes sauvages, que n'ont pas ceux qui habitent plus à l'est.

Ils n'ont que très-peu de poisson. Au printemps ils pêchent l'aigrefin dans des sachets tressés en minces lames de fanon de baleine refendu. Dans

(1) Dans la seule baie de Koulioutchinskoï ils en tuent plus de cinquante par an. (*Messager de Sibérie*, 1824, tom. I, pag. 125.)

les anses abritées, ils tendent d'une rive à l'autre une corde faite de ces mêmes fanons, à laquelle sont pendus ces sachets; le poisson y entre et se trouve pris. Les oiseaux de passage abondent dans certains endroits, et seraient certainement pour eux une meilleure nourriture que la chair de baleine ou de veau marin; mais, par un étrange caprice, ils n'imaginent pas de moyens de les prendre. Il y avait tant de bécassines dans le golfe de Sainte-Croix, qu'ils les tuaient à coups de pierre; mais ils nous donnaient toujours celles qu'ils avaient tuées. De grandes mouettes se promènent au milieu d'eux comme des oiseaux de basse-cour, et ils ne songent nullement à tirer parti d'une proie si aisée.

Le seul animal domestique chez les Tchouktchis-Namollos est le chien, qui paraît être de la même race que celui du Kamtchatka; il est gai et caressant à tout venant. On les traite cruellement: nous eûmes occasion de voir qu'un Tchouktchis marchant par mégarde sur la queue d'un de ces animaux, ne prend pas la peine de retirer son pied, comme s'il ne remarquait pas ses gémissements; et lorsque nous nous apitoyions sur la souffrance du pauvre chien, on y ajoutait encore quelques coups. L'été, ils se servent de leurs chiens

pour haler les baïdarkes à la cordelle, et l'hiver ils les attellent par quatre de front à leurs traîneaux.

Quoique les travaux les plus rudes soient le partage des femmes, comme chez tous les peuples qui ne sont pas encore civilisés (ce sont elles qui dressent et abattent les huttes, qui ramassent les broussailles dans les plaines à mousse, etc.), autant que nous pûmes l'observer, elles jouissent, malgré cela, d'assez grands égards; il était rare qu'un Tchouktchis donnât quelque chose, conclût un marché, ou prît une résolution quelconque, sans consulter sa femme; et très-souvent celle-ci persistait dans son avis, contraire à celui de son mari. On achète les femmes, et ce n'est pas tant pour la beauté que pour l'intelligence et l'adresse que les filles sont appréciées. La polygamie est permise dans les deux races; mais les Tchouktchis sédentaires en profitent rarement, à cause de leur pauvreté; nous n'en rencontrâmes pas un seul qui eût deux femmes. Il y en a qui achètent des filles encore dans l'enfance, qu'ils destinent à être leurs femmes. C'est ainsi que nous vîmes chez notre ami Khatyrghine une petite fille d'une dizaine d'années, qu'il avait achetée après avoir chassé sa première femme pour cause de

maladie. C'est une spéculation : l'enfant ne coûte pas cher; mais aussi elle peut mourir avant d'avoir atteint l'âge de puberté. Le mari répudie sa femme quand il lui plaît.

On allaite les enfants jusqu'à l'âge de trois et quatre ans; il n'est pas rare de voir *un poupon* à la mamelle s'amuser, en même temps, à tourmenter et faire gémir un énorme chien.

Les Namollos sont un peuple bon, tranquille, craintif, mais sans défiance, lorsqu'ils n'ont pas sujet de soupçonner de violence; ils sont, en outre, d'un caractère gai. Leurs jeunes gens étaient souvent les premiers à mettre nos matelots en train; ils les faisaient courir avec eux à l'envi, lutter, etc. Ils sont adroits à divers jeux gymnastiques; ils lancent une pierre au but avec la fronde à cent pas de distance; ils courent avec la plus grande rapidité. Les jeunes filles ne sautent pas mal par-dessus la corde. Mais le jeu le plus amusant est le saut sur les peaux de morse. Ils passent dix ou douze courroies dans autant d'œillets percés tout autour d'une peau entière; autant d'hommes et quelquefois plus se mettent à ces courroies, et, aux accords d'un chant traînant, lâchent tour à tour et tendent subitement la peau, lançant ainsi celui qui est dessus à la hauteur de

sept à huit pieds. Il faut avoir beaucoup d'aplomb pour ne pas perdre l'équilibre en tombant de cette hauteur sur la peau détendue, et être prêt en même temps au nouveau bond qui va suivre. Les habiles font, en outre, divers mouvements des pieds et des mains, des pirouettes, etc. Mais le plus comique, c'est lorsqu'il se présente un novice; l'équilibre une fois perdu, il lui est presque impossible de se relever, et ceux qui tiennent les courroies s'efforcent alors de le lancer aussi haut qu'ils peuvent, et le reçoivent sur la peau, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, jusqu'à ce qu'enfin il ait obtenu grace par ses pressantes supplications.

La danse nationale des Tchouktchis est la plus indécente et la plus désagréable de toutes celles que j'aie jamais vues. Quelques femmes, se plaçant en ligne ou en rond, sautent de dessus un pied sur l'autre, sans bouger de place, en chantonnant d'une voix rauque, qu'on ne peut comparer qu'à celle d'un homme qu'on étrangle, et faisant en outre d'horribles grimaces du visage et des yeux, et, de temps en temps, des contorsions de corps les plus inconvenantes. Il y a plusieurs variations dans cette danse, qui, au fond, reste toujours la même; et les Tchouktchis, à la vue de

leurs bayadères, éprouvent des transports que n'exciteraient certainement pas en eux celles d'Alexandrie.

Tous les Tchouktchis, sans exception, que nous avons rencontrés, aiment passionnément le tabac, dont ils usent de toutes les manières possibles, mais surtout en le fumant (1). Chacun d'eux a sa pipe; ils s'en font une parure en les ornant de fer-blanc ou de plomb, et les portent, munies d'une enveloppe, dans la botte. Leur passion pour cette plante est si forte, qu'ils la mettent au-dessus de tout autre besoin; celui qui n'en a pas préférera une feuille de tabac à une hache ou à une marmite; en s'abordant, en se quittant, le tabac est indispensable; sans lui il n'est pas possible de lier connaissance avec le dernier d'entre eux. Pour ménager cet objet précieux, ils ont inventé une pipe, creusée dans un épais tronçon d'arbre; ils mettent dans le vide de menus copeaux de bois, qui, par la fumée qui passe au travers, s'imbibent tellement d'huile de tabac, qu'ils acquièrent bientôt plus de force (et peut-être pour eux un meilleur goût) que le tabac lui-même. Ces copeaux

---

(1) Le capitaine Kotzebue trouva au cap Oriental des Tchouktchis qui ne fument pas; exception bien extraordinaire.

servent à en imbiber d'autres, et ainsi de suite pendant plusieurs fois.

Ainsi que tous les peuples de la Sibérie orientale, les Tchouktchis professent le chamanisme. Il ne paraît pas que la qualité de chaman procure une considération particulière, et leur métier se borne à la guérison des malades et à des tours de passe-passe. Il est permis à tout le monde d'offrir des sacrifices : les Tchouktchis nomades sacrifient des rennes, et les Namollos des chiens. Lorsque ces derniers immolent un chien, ils le placent le ventre contre terre, lui fendent la peau sur le dos de la tête à la queue, lui ouvrent la gueule, et étendent ses entrailles de chaque côté sur la terre. La seule réponse que je pus obtenir à mes questions, fut qu'ils faisaient cela par la même raison que nous faisions nos signes de croix et nos révérences. Malgré tous mes efforts, je ne pus connaître rien de suivi sur leurs idées religieuses ; et probablement ils n'ont eux-mêmes là-dessus aucun ensemble d'idées. Ils disaient seulement qu'il y a des esprits dans le ciel et dans l'eau ; qu'à la mort les hommes vont au ciel ; que les bons sont mieux là que les méchants, etc.

Les Tchouktchis sédentaires qui sont le plus près du détroit de Behring, ont des communica-

tions constantes avec les Américains voisins, qu'ils appellent *Enkarngaoulé*. Les Tchouktchis domiciliés sur cette partie de la côte n'ont pas toujours des relations avec les Russes, mais ils reçoivent les produits européens dont ils ont besoin, des nomades leurs voisins qui passent la moitié de leur temps chez eux. Les Tchouktchis à rennes quittent leurs pacages d'hiver à la fin de cette saison, en calculant leur marche de manière à arriver à la mer avec la dernière neige. Ils établissent leurs troupeaux à peu de distance des villages des Namollos, en cherchant les meilleurs pâturages, et passant souvent pour cela d'un endroit à un autre. Ils restent là jusqu'aux gelées, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de septembre. Ils trafiquent pendant tout ce temps avec les sédentaires; ils tirent d'eux des peaux de morse (pour semelles), des peaux de veau marin sans apprêt pour leurs valises et autres ustensiles de ce genre; de la graisse de baleine et de veau marin, et des dents de morse; ils donnent en retour des rennes en vie, des peaux de renne, des objets en fer (des couteaux, des piques, etc.), des marmites de fer et de cuivre, et du tabac. Ils vont quelquefois ensemble avec eux sur les baïdarkes à la poursuite des veaux marins, mais cela arrive rarement. Après

avoir erré la première partie de l'hiver dans leurs plaines à mousse, ils s'occupent de la chasse des animaux sauvages dans les montagnes, et vont ensuite trafiquer avec les Russes aux foires de Kolyma (1), d'Ijighinsk et d'Anadyrsk. La première se tient à la fin de janvier et au commencement de février, dans un petit endroit appelé *Ostrovna*, sur la rivière Anuï, à deux cent cinquante verstes de Nijni-Kolymsk. Il y a là un petit fort entouré de vingt à trente chaumières, qui ne sont habitées que six ou sept jours dans l'année, tant que dure la foire. Il s'y rassemble jusqu'à trois cents Tchouktchis avec leurs femmes et enfants, et il s'y fait, d'après les prix du lieu, pour 200,000 roubles d'affaires. La foire d'Ijighinsk, la plus pauvre des trois, se tient dans le mois de février, en plain champ, à environ quatre cents verstes au N.-E. d'Ijiga, vraisemblablement sur quelque point vers le Haut-Anadyr. Deux ou trois marchands, escortés par quelques dizaines de Cosaques, un

(1) Les journaux de l'expédition du capitaine baron Wrangel aux côtes septentrionales de la Sibérie doivent contenir beaucoup de renseignements curieux sur la foire de Kolyma. Tous les amateurs de choses utiles attendent avec une grande impatience la publication de ces journaux.

commissaire, quelquefois même avec des canons, en un mot, entourés de toutes les précautions usitées depuis long-temps contre les *hostiles* Tchouktchis, et qui semblent maintenant tout-à-fait inutiles, partent en janvier d'Ijiga pour aller à la recherche des Tchouktchis, qui, se réunissant à la même époque, viennent à leur rencontre. Les Koriakes sédentaires se rendent aussi là du village Kamennoï. Les deux partis se rencontrant, dressent leurs tentes qu'ils barricadent, et la foire commence, pour finir ordinairement quelques jours après. Les marchandises apportées par les Tchouktchis sont : des peaux de renne et des rennes en vie, des fourrures de renard et de martre, et des dents de morse; les Russes échangent contre ces articles des objets en fer, des marmites (1), des étoffes, et principalement du tabac; les Tchouktchis s'approvisionnent de tout cela, non-seulement pour leurs propres besoins, mais encore pour leur commerce avec les Namollos.

(1) Un voyageur dit que les Tchouktchis n'aiment pas les marmites de cuivre, et qu'ils n'en veulent pas même lorsqu'elles sont étamées. Ou le goût des Tchouktchis a changé, ou le voyageur pédestre s'est trompé; car les Tchouktchis préfèrent maintenant les marmites de cuivre à celles de fer, et les apprécient même deux ou trois fois davantage, quoiqu'elles ne soient point étamées.

La foire de l'Anadyr a lieu dans un village fondé vers l'année 1788 (1), appartenant ensuite à la compagnie américaine, et vendu par elle au marchand de Kargopol Baranoff (2), demeurant à Ijiga. Ce village, composé de quatre maisons, est situé sur le bras de l'Anadyr, appelé *Krougowoï-Maïn*, à deux cent cinquante verstes environ de l'embouchure, et soixante-dix verstes plus bas que l'endroit où était autrefois le fort d'Anadyr. Il est entouré d'un mur avec quelques canons, qui, de mémoire d'homme, n'ont cependant jamais fait feu. Il est habité par vingt chasseurs sous les ordres d'un directeur, formant, y compris les femmes et les enfants, une petite colonie d'une trentaine d'individus, aux gages de Baranoff (3). En janvier

(1) Je n'ai pu découvrir nommément par qui.

(2) Le frère de l'administrateur bien connu des colonies de la compagnie américaine.

(3) Les circonstances suivantes sont dignes de remarque : le fort d'Anadyr, avec une garnison de six cents hommes, souvent réduit à la famine, et qui, dans le cours des trente-six dernières années, a coûté, d'après la valeur actuelle de l'argent, trois millions au trésor, avait pour but de dompter les Tchouktchis insoumis (*). Il eut, pendant tout ce temps, à supporter les atta-

(*) *Voyez* les Notices du prince Chakhovskoï sur Ijiga, dans les *Archives du Nord*, tom. IV, édition russe.

et février, les Tchouktchis à rennes, les Kariakes et les Lamoutes, s'y rassemblent en différents temps jusqu'au nombre de trois cents. La foire dure trois semaines. Ils trafiquent dans le fort, où l'on n'admet à la fois qu'un nombre déterminé d'étrangers. Les marchandises russes sont les mêmes que celles dont nous avons déja parlé; on reçoit en échange des pelleteries de renard rouge et de lion marin, de castor, de zibeline, de loutre, de renard polaire blanc et bleu, des dents de morse, et des parkas de martre et de souslics. Il y a une autre foire en août pour les Tchouktchis sédentaires, qui se rassemblent de presque

ques continuelles des Tchouktchis; toutes les tribus soumises à la Russie étaient exposées à leurs continuelles insultes; on fit contre eux quelques expéditions qui ne furent pas toujours heureuses. L'ordre fut enfin donné d'abandonner le fort; les derniers colons furent poursuivis par les Tchouktchis jusqu'à Ijiga même, où l'on parvint cependant à les repousser. Dix années sont à peine écoulées, que ces hommes *hostiles* concluent la paix, qu'ils observent religieusement jusqu'à ce jour, et pas une des tribus sujettes de la Russie ne reçoit d'eux la moindre insulte; et quelques années après encore, une poignée de Russes s'établit au milieu d'eux, et y vit jusqu'à présent (depuis environ un demi-siècle) en paix et en tranquillité, et ne manquant de rien. Ce fait vaut un volume de réflexions sur les causes de *l'hostilité* des Tchouktchis, et, en général, des peuples que nous appelons *sauvages*.

tout le golfe d'Anadyr à l'embouchure de la rivière, au nombre de cinquante baïdarkes et plus, principalement pour la chasse des rennes sauvages. Quelques-uns remontent jusqu'à Maïn, et y échangent des dents, des peaux et des courroies de morse, en partie pour des articles de métal, mais surtout pour du tabac. Nous apprîmes des Tchouktchis que nous rencontrâmes dans la baie de Sainte-Croix, à leur retour de l'Anadyr, qu'ils payaient pour un paquet de tabac de quarante livres, qui à Ijiga ne coûterait pas au-delà de 50 roubles, vingt renards rouges, trente paires de dents de morse et quelques renards polaires, valeur qui, d'après les prix du lieu, équivaut au moins à 500 roubles; marché passable, quels que soient les frais du transport par terre des marchandises d'Ijiga à l'Anadyr. Les ouvriers, en outre, chassent eux-mêmes dans l'hiver les renards, les zibelines, les gloutons, et en été les rennes sauvages et le poisson, qu'ils ont en abondance pendant toute l'année.

Les Tchouktchis viennent en deux jours, dans leurs baïdarkes, de l'Anadyr au golfe de Sainte-Croix; on peut donc estimer la distance de soixante-dix à quatre-vingts verstes. L'embouchure est assez large, remplie de hauts fonds, entre lesquels

cependant il y a des passes profondes. Au milieu de l'embouchure est une île ronde, assez élevée, très-distincte à la vue, à cause du peu d'élévation des deux rives du fleuve (1). L'endroit le plus profond est tout auprès de l'île. Il croît sur les bords beaucoup de gros bois et des cèdres.

---

(1) Sur la carte du Kamtchatka, dans l'Atlas de Kracheninnikoff, on voit, à l'embouchure de l'Anadyr, une île marquée sous le nom de *Stolb-Korga* (le rocher colonne). Cela s'accorde avec l'indication des Tchouktchis.

CHAPITRE XII.

Navigation du Kamtchatka à Manila, à travers l'archipel des Iles Carolines.

Notre dernier séjour dans le port de Petropavlovsky fut de cinq semaines. Quoique l'arrivée du nouveau gouverneur de la province, le capitaine de 2e rang Golenichtcheff, accompagné de sa jeune et aimable épouse et de plusieurs de leurs parents, ainsi que la présence de deux bâtiments de guerre, donnassent à la capitale du Kamtchatka un air de mouvement et de vie qu'elle n'avait certainement pas eu depuis le temps de sa fondation, nous ne pouvions cependant pas oublier qu'à notre départ d'ici, nous allions déja commencer la route qui devait nous ramener dans nos foyers, et au milieu des fêtes et des plaisirs qui se succédaient sans interruption, nous nous hâtions, autant que possible, de terminer toutes nos affai-

res et de mettre notre bâtiment en état de prendre la mer. Le 9 novembre, un terrible vent de nord, accompagné de tourbillons de neige, vint fixer complétement l'hiver dans tous les environs du port, et redoubler notre impatience de quitter ce froid climat. Le 10, dès le point du jour, nous nous halâmes hors du port, et nous commencions à nous mettre en route, lorsque l'extrême faiblesse du vent nous obligea de mouiller au-delà de la roche Babouchkine. Le matin du 11, il se fit un vent du N.-N.-O. très-frais, dont nous profitâmes, sans perte de temps, pour gagner le large, et le soir, nous perdîmes déja de vue, pour la dernière fois, les côtes du Kamtchatka. Un froid extrêmement sensible rendit très-désagréables les premiers jours de notre navigation; le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de zéro; des vents violents, accompagnés d'une neige épaisse, passaient alternativement du nord à l'est et de l'est au nord.

Le 14 novembre, par 46° de latitude, nous vîmes quelques canards et un perroquet de mer, et le lendemain, à 2° plus au sud, nous prîmes une bécassine de rivage tout-à-fait rendue de fatigue. Dans le premier cas, la terre la plus voisine était l'île Onnekotan, distante de plus de trois cents milles, et dans le second, l'île Ketoï, à quatre cent

vingt milles. Indépendamment de cette distance considérable, le vent même, soufflant de l'est, ne permet pas de penser que ces oiseaux pussent venir des îles Kouriles. Les navigateurs ont vu déja trop souvent dans ces parages, des indices de la terre, pour que leur apparition puisse être attribuée au hasard; il faut croire, au contraire, qu'il existe, vers le parallèle de 45°, des îles qui n'ont pas encore été découvertes.

Jusqu'au 17, nous fîmes assez bonne route par des vents de N. et N.-O.; nous eûmes ensuite de faibles vents pendant quelques heures, et dans la nuit du 19, un fort vent de S.-E., qui se changea le matin en violent coup de temps, accompagné d'une épaisse obscurité. Dans de telles circonstances, la corvette *le Moller* nous dépassa et disparut bientôt de notre vue. Vers midi, l'horizon s'éclaircit, mais nous ne vîmes plus notre compagnon. Je connaissais l'intention du capitaine Stanioukovitch d'aller à Manila. Ne voyant pas de nécessité d'être là avant le 1er janvier, nous convînmes de passer par la partie septentrionale de l'archipel des Carolines, pour retrouver les îles que nous n'avions pas eu le temps de voir l'hiver d'auparavant. Je continuai, en conséquence, à courir vers le sud.

Notre navigation fut tranquille et passablement accélérée jusqu'au 25, que nous atteignîmes la latitude de 28° et demi. Les deux jours suivants, nous eûmes des calmes ou de très-faibles vents, et le 27, par 27° de latitude, nous reçûmes le vent alisé du N.-E. D'après les renseignements que j'avais recueillis dans divers endroits de l'archipel des Carolines, lors de notre première exploration, je supposais la situation des trois groupes Oroloug, Mourileu et Falalou, à l'est du groupe Namonouïto jusqu'à la longitude d'environ 206°; et maintenant, je gouvernai de manière à venir en latitude de l'île Pisserarr, à environ 2° plus à l'est que la position supposée d'Oroloug, la plus orientale de ces trois îles, c'est-à-dire, par 204° de longitude. Comme, outre les îles connues des Carolinois, il pouvait encore en exister d'autres, nous prîmes, comme à l'ordinaire, pour éviter les dangers, la précaution de courir pendant la nuit au plus près au S.-E. Nous atteignîmes, le 7 décembre, la latitude de 8° 47′ et la longitude de 203° 55′, sans rien rencontrer qui nous annonçât le voisinage d'une terre; nous mîmes alors le cap à l'O. S.-O., et ensuite à l'O., dès que nous fûmes parvenus à la latitude par laquelle je supposais l'île Oroloug. Le 7 décembre, nous traversâmes le méridien sup-

sont situés; mais au point du jour, voyant que nous en étions encore à dix milles, nous portâmes de nouveau entre les groupes Mourileu et Fananou, et ensuite, le long du côté méridional de ce dernier groupe, au S.-O. Le vent était très-faible. Aucune des nombreuses pirogues qui vinrent à nous ne portait de voiles, à cause d'une fête pendant laquelle l'usage des voiles est interdit. Nous avancions très-lentement le long du récif, ce qui nous donna assez de temps pour nous occuper des insulaires. Nous les trouvâmes en tout semblables aux habitants d'Onooun. Dans nos relations avec eux nous ne tirâmes pas un grand secours de notre Anglais, même sous le rapport de la langue; il eût fallu, pour cela, une certaine intelligence et quelque instruction. Il leur avait appris à exprimer plusieurs idées en anglais, et ne connaissait pas les mots correspondants dans leur langue; ainsi, par exemple, il assurait avec une ingénuité comique que *bien* est *good* dans leur langue, sans se douter nullement que c'était de lui qu'ils avaient emprunté ce mot. Quelques-uns passèrent très-gaîment quelque temps avec moi dans ma chambre, et me communiquèrent plusieurs détails géographiques concernant leur archipel, tandis que d'autres échangeaient avec nous des cocos et du

poisson, dont ils étaient bien approvisionnés. Ils nous quittèrent tous avant le coucher du soleil.

Le groupe Fananou a aussi la dénomination générale de *Namolipiafan ;* il a quarante milles de tour et renferme treize îles, dont les principales sont Ikop, Fananou et Namouïne. Ces îles, ainsi que celles qui composent le groupe Mourileu, sont très-petites; les plus grandes n'ont pas plus d'une verste de longueur; le reste de l'espace est occupé par le récif, qui n'est pas moins dangereux ici qu'à Mourileu. L'entrée dans la lagune se trouve sur le côté méridional.

Nous continuâmes à nous avancer lentement vers la pointe occidentale, à la hauteur de laquelle nous ne parvînmes qu'à la chute du jour. Pendant cette nuit, qui fut pluvieuse, nous courûmes de petites bordées par de faibles vents variables entre le S.-E. et le N.-E., et nous fûmes tellement entraînés par les courants, qu'au point du jour [12], nous ne voyions plus qu'un îlot du groupe Fananou; mais on en apercevait en même temps un autre à l'ouest, que nous reconnûmes pour être Faïeou, le second déja de ce nom (1), qui, pour le distinguer du pre-

(1) On rencontre plusieurs fois les mêmes noms parmi les îles

mier, fut appelé l'*oriental*. A huit heures, nous étions déjà devant cet îlot, dont la reconnaissance ne nous occupa pas long-temps, car, avec le récif qui l'entoure, il n'a pas plus d'un mille de longueur et environ trois quarts de mille de largeur. Les Carolinois, dans leurs courses, s'arrêtent quelquefois sur cette île pour s'approvisionner d'eau douce que la pluie dépose dans un petit bassin.

Après avoir reconnu et déterminé la position de l'île Faïeou, nous mîmes le cap au N.-O. pour venir sur le parallèle de l'île Maghyr, que nous avions vue de loin dans notre première exploration (1), et que nous désirions maintenant reconnaître de plus près. Le soir, nous vîmes les îles Onooup et Ounalik, appartenant au groupe Namonouïto, et le lendemain matin [13], les îles Maghyr et Maghyrarik, qui font la limite septentrionale de ce groupe, ainsi que nous pûmes alors nous en convaincre. Il nous vint de cette première île quelques pirogues, que nous prîmes à la traîne. Les insulaires montèrent à bord sans difficulté. J'espérais, à l'aide de Floyd, apprendre d'eux des

---

Carolines, ce qui n'a pas peu contribué à augmenter la confusion dans la géographie de cet archipel.

(1) *Voyez* le chapitre IX.

détails sur les récifs et les bancs de cette lagune remarquable; mais j'acquis de nouveau la certitude de ses faibles moyens comme interprète. Notre entrevue, au reste, ne fut que de courte durée : ayant sous le vent à nous un récif dangereux, je ne pouvais pas diminuer de voiles, et leurs pirogues se brisaient en traînant après nous; de sorte que nous nous séparâmes bientôt.

Après avoir contourné au nord les îles Maghyr et Maghyrarik, réunies par un récif, nous longeâmes le récif sous-marin qui s'étend de ces îles au S.-O., et qui forme, de ce côté, avec les bancs que nous vîmes la première fois, la limite de ce groupe, et nous courûmes ensuite vers l'île Onooun, située à son angle occidental. La nuit se faisait déja lorsque nous en approchâmes, ce qui n'empêcha cependant pas deux pirogues de venir à nous. Nous y trouvâmes quelques-unes de nos anciennes connaissances, et entre autres, l'intelligent Soukkizeum (1). A l'exception de ceux qui restèrent sur les pirogues pour les surveiller,

(1) J'appris alors que Soukkizeum était de Sotoan; il était venu ici pour trafiquer, et avait maintenant l'intention de retourner chez lui, et d'aller aussi à Guahan. Nous écrivîmes par cette occasion à nos connaissances guahannaises.

tous montèrent à bord, et témoignèrent bientôt le désir d'y passer la nuit; à quoi je ne pus consentir, à leur déplaisir visible. Ils ne songeaient pas à nous quitter de sitôt; ils s'installèrent d'abord sur le pont, et voyant la danse de nos matelots, ils se mirent aussi à danser et à chanter. Nous vîmes dans cette occasion deux sortes de leur danse : ils s'asseyent d'abord en rond, commencent à battre la mesure en frappant des mains sur les cuisses, et entonnent ensuite un air assez monotone, pendant la durée duquel ils battent continuellement la mesure, tantôt avec les mains et tantôt sur la jointure du coude. De temps en temps un ou deux se lèvent, et, sans sortir de place, font diverses pantomimes avec les mains et avec un certain mouvement des hanches, ainsi que nous l'avions vu auparavant à Namolouk. Ils battent quelquefois la mesure avec deux feuilles de cocotier. Ou bien, ils se rangent en ligne et font diverses pantomimes des mains et de la tête, d'une manière très-semblable à celle qui est représentée dans divers endroits des Voyages de Cook. Nous ne pûmes nous délivrer d'eux que lorsque nous eûmes nous-mêmes besoin de repos. Nous les invitâmes pour le lendemain, en les engageant à amener leurs femmes.

Dans la nuit nous fûmes entraînés par le courant dix milles au S.-O. Nous éprouvâmes chaque fois la difficulté qu'il y a à se maintenir la nuit sous le vent des groupes de corail. Si l'on porte beaucoup de voiles, et qu'il arrive que le courant soit moins fort qu'à l'ordinaire, on peut facilement tomber sur le récif, qu'on ne voit point alors de la plus proche distance; et sous petites voiles, on est presque toujours entraîné au loin sous le vent. Nous étions encore à trois ou quatre milles [14 décembre] sous le vent de l'île Onooun, lorsqu'il vint à nous une dizaine de pirogues, avec lesquelles nous fîmes des échanges comme à l'ordinaire; mais nous fûmes trompés dans notre attente de recevoir autant de poisson qu'au printemps, parce que les pirogues n'étaient pas encore revenues de la pêche. Il y avait une assez bonne quantité de cocos, quelques poules et quelques fruits à pain. — Leurs femmes ne jugèrent pas à propos ou craignirent de se rendre à notre invitation. J'appris dans cette entrevue que le banc de vingt-quatre brasses vu par M. Torrès, est connu des habitants sous le nom de *Mannaïjeu*. Soukkizeum l'indiquait vers le sud.

Après avoir vérifié les chronomètres par des

observations, et pris congé de nos amis abondamment pourvus de cadeaux, nous gouvernâmes au S.-E. pour aller à la recherche du banc que nous venons de mentionner, et parvenus à la latitude de 8° 20', désignée par M. Torrès, nous mîmes le cap à l'ouest. Jetant la sonde d'heure en heure sans trouver de fond à soixante et soixante-dix brasses, nous atteignîmes enfin à six heures du soir le point d'où nous avions commencé auparavant, avec aussi peu de succès, la recherche de ce banc. Il faut croire qu'il y a erreur dans la latitude désignée. Les navigateurs qui parcourront ces parages ne manqueront pas de le trouver à six ou sept milles au sud de notre route.

Nous partîmes de là pour le groupe de Farroïlap, dont la longitude avait besoin d'être vérifiée, et où je voulais prendre des renseignements sur la position de l'île Faïs, que j'avais maintenant l'intention de chercher. Nous arrivâmes à Farroïlap le 16 décembre. Nous eûmes encore ici la visite de quelques anciennes connaissances, mais nous attendîmes en vain notre intéressant ami Alaberto; il n'était pas là, et ce qui augmentait nos regrets, c'est que nous ne pouvions faire comprendre aux autres quel était celui dont nous nous informions. Personne ne connaissait *Ala-*

berto, ce qui confirma notre première conjecture que ce n'était pas là son nom originaire. Quoique les habitants de Farroïlap fussent venus, comme l'autre fois, les mains et les estomacs vides, cela ne les empêcha pas de s'égayer chez nous de très-bon cœur, et nous eûmes, comme toujours, de la peine à les décider à se retirer chez eux.

Une différence trouvée dans la précédente détermination de la longitude de Farroïlap, rendait maintenant nécessaire de reconnaître aussi le groupe Ouleaï, sur lequel étaient fondées les longitudes des autres lieux de cette partie de l'archipel des Carolines; ainsi, en quittant Farroïlap, nous courûmes au S. un quart S.-O., toutes voiles dehors pendant toute la nuit, ce qui ne présente plus maintenant aucun danger dans la plus grande partie de cet archipel, et le matin nous vîmes Ouleaï. Ayant contourné le groupe à l'est, nous mîmes en panne devant le port. Tapeligar, Aman, et presque tous nos anciens amis, vinrent nous joindre. Aman, de dessus sa pirogue, criait de toutes ses forces : *Maoulik Ouleaï*(1)! Ils manifestèrent tous leur

(1) Tout comme à Lougounor on criait : *Mamal Lougounor*; ce

joie de nous revoir, soit qu'elle fût sincère, soit qu'elle fût simulée; ils s'efforçaient de nous faire comprendre que nous avions très-bien fait d'être revenus chez eux, après avoir été en Russie : ***Fragata Farak Roussia*, *Farak Ouleaï*, *Maoulik***, etc. Bien entendu que chacun d'eux s'attendait que ces manifestations seraient suivies d'une prompte récompense, quoiqu'ils fussent tous venus eux-mêmes les mains vides; ils expédièrent, à la vérité, une pirogue pour aller chercher des cocos, mais nous ne la revîmes pas. Plusieurs demandèrent des cigares, ce que nous n'avions pas remarqué ici auparavant. Nous rencontrâmes ici, entre autres, un tamol que nous avions vu au printemps à Élato, et qui nous dit que le tamol Oralitaou, rencontré par nous à Guahan, était retourné de là dans son pays natal. Pendant notre absence le vieux Rooua était mort; son frère Rouameun, qui se trouvait maintenant à Namourrek, lui avait succédé. Tapeligar était allé à Faïs et à Mogmog, et Aman à Farroïlap. Le premier assurait qu'après notre séparation, il s'était mis en voyage par ennui, dans l'espoir de me rencontrer quelque

---

qui confirme la conjecture que *mamal* et *maoulik*, ainsi que *aïdara* à Radak, sont aussi pris dans le sens d'ami.

part; qu'à l'apparition de notre navire, sa femme l'avait prié avec larmes de la conduire au *capital Litské*, qui lui donnerait certainement des *lujeuche* (verroteries). Nous ne rencontrâmes pas parmi les autres Carolinois une dissimulation si clairement astucieuse pour s'attirer quelques cadeaux. En général, il règne ici beaucoup plus d'envie et de malveillance que dans les autres endroits; si l'on donne quelque chose à l'un, on peut être sûr que tous les autres en demandent. Le vol n'est connu qu'à Ouleaï et dans les groupes de son voisinage. Un de nos amis essaya de voler une hache, qu'on lui reprit cependant à temps. Sans être partisan de l'obscurantisme, on peut poser en principe, que plus les sauvages ont des rapports avec les civilisés, plus ils deviennent corrompus. Leurs rapports avec eux leur font connaître le luxe, de nouveaux besoins, et le désir de les contenter entraîne tous les vices à sa suite. Les insulaires d'Ouleaï pourront être bientôt, dans ce sens, au même degré de civilisation que leurs confrères des îles Pelly (Palaos) (1), s'ils n'en sont préservés par leur faible population.

---

(1) Qu'ils sont loin, les habitants de ces îles, de cette simplicité et de cette pureté de mœurs dans laquelle les trouva encore

Ayant terminé les observations pour lesquelles nous étions venus ici, nous nous hâtâmes de continuer notre route; mais nos amis ne voulaient absolument pas nous quitter. Tapeligar assurait qu'il était déja trop loin de terre, et qu'il se noierait s'il quittait le bâtiment. Je l'embarrassai un peu en lui demandant comment il ne s'était pas noyé en allant à Faïs: ce qui fit rire les autres de tout leur cœur, tandis qu'il cherchait à se tirer d'affaire en assurant qu'il avait alors une grande pirogue. Lorsqu'ils nous eurent tous quittés, deux pirogues, comme exprès pour mettre à nu la ruse de Tapeligar, nous suivirent en riant et en criant, presque jusqu'à ce que l'île fût hors de vue; enfin, après avoir crié plusieurs fois : *A lios capital* (A dios capitan), ils virèrent de bord pour retourner chez eux.

Guidés par les renseignements recueillis dans divers endroits sur la position de l'île Faïs, nous calculâmes maintenant notre route de manière à ne pas la dépasser, et au point du jour [20 décem-

---

le capitaine Wilson! Le docteur Chamisso parle déja de ce changement. Aujourd'hui ils pillent et enlèvent les bâtiments, comme les habitants de la Nouvelle-Zélande et des îles Marquises, et ne diffèrent d'eux qu'en ce qu'ils ne mangent pas leurs prisonniers.

bre], elle apparut à notre vue, précisément au point où nous comptions la trouver. La première pirogue qui vint à nous était petite et n'avait que deux rameurs; elle s'accrocha à l'amarre qu'on lui jeta, mais ce fut en vain : elle chavira et se brisa entièrement. Les rameurs, se maintenant comme ils pouvaient sur ses débris, dressaient en l'air leurs pagayes, comme signal aux autres pirogues, qui ne pouvaient cependant les voir; c'est pourquoi nous leur envoyâmes notre chaloupe, qui ramena les hommes et la pirogue. Sur ces entrefaites, quatre ou cinq grandes pirogues vinrent à nous; on plaça sur l'une d'elles celle qui avait été brisée, et on l'envoya à terre. Les insulaires montèrent à bord avec plaisir, et lorsque nous leur fîmes des compliments de la part de leurs connaissances d'Ouleaï, ils devinrent tout-à-fait nos amis. Un vieillard très-décent et très-aimable, du nom de *Timaï*, se recommanda à nous comme l'un des principaux chefs de l'île. La corvette, en virant de bord, ayant endommagé sa grande pirogue, il la renvoya très-tranquillement à terre, en disant que «sa *fragata* était *lios*», et en ordonnant qu'on lui en amenât une autre. Peu de temps après, la moitié de la compagnie s'en retourna sur celle qui restait, et Timaï, avec une douzaine d'au-

tres, s'installa chez nous pour toute la journée, comme s'il eût été chez lui. Il y avait parmi eux un insulaire d'Ouleaï, le chef de l'île Oulimiraï, qui se fit particulièrement notre ami, parce que nous venions de son pays.

MM. les savants, acccompagnés de M. Ratmanoff, descendirent sur l'île, où ils restèrent quelques heures. Ils ne purent aborder avec leur canot, mais ils passèrent, sur les petites pirogues des insulaires, au côté méridional de l'île, où le rivage est sablonneux et où il y a un peu moins de ressac. Cette île est remarquable en ce qu'elle est la seule de toutes les îles basses des Carolines qui n'ait point de lagune; elle est formée de roches de madrépores, hautes de quinze toises, contre lesquelles la mer bat immédiatement (1). Elle a quatre verstes de tour. Il n'y a de mouillage nulle part.

Le soir il vint une pirogue pour prendre Timaï, et chemin faisant, elle nous apporta une assez bonne quantité de fruits. Timaï, en prenant congé, m'annonça sa visite pour le lendemain matin; et lorsque je lui dis que nous serions déja bien loin, que nous allions à Mogmog, à Manila et en Russie, il me pria de revenir du moins à Faïs pour le voir.

---

(1) *Voyez* le supplément 9e, vol. III.

Farak Faïs, pipi ngan. Tous ceux de sa suite répétaient également : « Farak Roussia, farak Faïs, pipi « taraman Faïs, taraman Roussia pipi robout Faïs, « maoulik taraman Roussia. » (Allez en Russie, revenez à Faïs, voir les hommes de Faïs, les hommes russes voir les femmes de Faïs, bons les hommes de Russie.) On voyait de la sincérité dans ces manifestations, et certes, ils avaient lieu d'être contents de nous, car ils s'en allèrent tous comblés de nos présents.

Nous ne remarquâmes aucune différence entre les habitants de Faïs et les autres. On doit peut-être attribuer au hasard la circonstance qu'il y avait parmi eux un plus grand nombre d'individus de petite stature. Leurs pirogues, leur tatouage, sont absolument les mêmes. La langue diffère un peu, et notre Anglais ne pouvait presque pas du tout s'expliquer avec eux, en partie peut-être à cause du mélange de mots étrangers. Le mot *lios* (dios) est également ici d'un usage général, et se prend exactement dans le sens de leur mot naturel *mattaï.* Une pirogue se brise-t-elle, meurt-il quelqu'un, ou la tête fait-elle mal, *lios* exprime tout cela ; et enfin, en prenant congé, ils crient aussi *lios.* Tous, sans exception, connaissent les noms espagnols des trois ou quatre premiers nom-

bres, qu'ils prononcent : *oul*, *los*, *tres*, *ouatrou*; l'un d'eux compta jusqu'à dix, mais de telle façon, qu'après quatre, il était presque impossible de rien distinguer. Presque tous demandèrent du tabac, mais peu d'entre eux fumèrent chez nous. Les habitants de Faïs ne sont pas aussi habiles marins que leurs voisins orientaux, ce qu'on pouvait déja voir à la manière maladroite dont ils manœuvraient leurs pirogues. Parmi ceux qui restèrent sur la corvette, plusieurs avaient le mal de mer, quoique le roulis fût très-faible. Ils ne vont jamais aux îles les plus éloignées vers l'est, mais seulement à Mogmog, Eap, Ngoli, Soli, Sorol, Lamoniour et Pally. Ils firent l'éloge des habitants de tous ces endroits, excepté de ceux de Pally, qui ne leur plaisent point, parce qu'ils vont tout nus. On cultive maintenant, dirent-ils, beaucoup de tabac sur ces îles.

Ayant couru la nuit au N.-O. pour venir en latitude des îles découvertes par le navigateur espagnol Egoï, et vues en 1823 par le capitaine anglais Mackenzie, nous gouvernâmes le matin [21 décembre] à l'ouest, et nous aperçûmes bientôt deux petites îles (Ear et Khielap), liées entre elles par un récif, et quelques autres au-delà. Nous avions l'intention, en laissant les premières au nord, de nous

porter vers celles qui se montraient plus loin; mais, parvenus à un mille et demi de distance de ces îles, nous vîmes tout-à-coup très-distinctement le fond au-dessous de nous. Venant au vent à l'est, nous sortîmes bientôt de dessus le banc; après nous être un peu éloignés vers le sud, nous mîmes le cap à l'ouest, et nous le rencontrâmes de nouveau; nous manœuvrâmes de la même manière une troisième et enfin une quatrième fois, lorsque nous nous trouvâmes à dix ou onze milles des îlots, et qu'on n'apercevait les plus éloignés que du haut des hunes. Nous eûmes fond chaque fois à neuf et douze brasses. Ayant ensuite couru trois milles de plus vers le sud, nous ne pûmes plus après rencontrer le banc, qui s'étend, par conséquent, à douze milles au sud de ces îles. De semblables bancs se font remarquer par le changement de couleur de l'eau, pourvu qu'on n'ait pas le soleil en face; il est impossible dans ce dernier cas de les distinguer, comme cela nous arriva. La position la plus avantageuse pour les apercevoir, c'est, étant placé sur un côté du bâtiment, d'avoir le soleil derrière soi. L'ombre projetée alors par le navire laisse voir très-clairement les plus petites taches sur un fond même de trente-cinq brasses.

Quelques pirogues des îles les plus éloignées arrivèrent jusqu'à nous (les îles Ear et Khielap sont inhabitées). Les hommes qui les montaient nous parurent être un aussi bon peuple que ceux que nous avions déja vus. Lorsque, pour la troisième fois, on aperçut les pierres sous le bâtiment, ils s'écrièrent tous à la fois : *orr, orr* (haut-fond); ils assurèrent néanmoins que ce haut-fond n'était pas dangereux, et qu'on pouvait, en le traversant, arriver droit jusqu'à leurs îles. Ils avaient peut-être raison; mais je ne pouvais pas me fier là-dessus, parce que leurs idées de danger ou de sûreté, relativement aux hauts-fonds, doivent être bien différentes des nôtres.

Ce banc nous éloigna tellement des îles, que nous dûmes louvoyer toute la nuit, pour tâcher de regagner ce que nous avions perdu. Au point du jour [22], nous revîmes les deux îles de la veille, et encore trois autres au N.-E., et au nord et à l'ouest une multitude d'îles formant un vaste groupe. Nous courûmes au sud le long du côté occidental, qui ne consiste presque qu'en un récif, jusqu'à sa pointe N.-O., où nous n'arrivâmes que le soir.

Deux ou trois pirogues nous poursuivaient déja depuis long-temps. Les insulaires nous auraient

visités en troupe, si les travaux de reconnaissance nous eussent permis de nous arrêter pour les recevoir. Nous apprîmes que nous avions devant nous le groupe Mogmog, sur lequel, un siècle auparavant, le P. Cantova avait fondé une mission et reçu la couronne du martyre, et nous reconnûmes toutes les îles dont il a parlé. Les insulaires donnent à ce groupe le nom général d'*Ouluthy* (le *th* se prononce comme dans le mot anglais *the*).

Nos hôtes se montrèrent, comme toujours, aimables et décents; chacun d'eux se choisit parmi nous, comme à l'ordinaire, un ami particulier, et contracta ce lien en entremêlant réciproquement ses doigts avec les siens, et en tirant fortement en sens opposé. Ils demandèrent ici, plus qu'en aucun autre endroit, *tamakho* (tabago, tabac, en espagnol se prononce *tavakho*). Ne serait-ce pas depuis le temps de Cantova que les habitants de Mogmog ont appris à connaître cette plante? et ne serait-ce pas par eux que les autres en ont connu l'usage? La remarque de l'inexpérience des habitants de Faïs dans la navigation peut s'appliquer également aux insulaires de Mogmog. Ils manœuvraient très-gauchement leurs pirogues; ils faillirent en briser une en nous accostant, et ce qui est encore plus

extraordinaire, ils étaient tous extrêmement peureux. Nous remarquâmes parmi eux deux espèces de pirogues : les unes étaient parfaitement semblables à celles d'Ouleaï, elles avaient été vraisemblablement achetées là; les autres étaient d'un travail beaucoup plus grossier, et avaient les extrémités tournées en l'air. La manœuvre, au reste, est la même pour les unes et les autres. Quelques physionomies avaient un caractère différent de celles d'Ouleaï ; des nez larges et retroussés, des lèvres plus épaisses. Ils lient sur le devant la touffe de cheveux, et en laissent tomber les bouts; d'autres portent deux touffes sur les côtés. Ils attachent sur la tête, sur les mains et sur les pieds, des feuilles de cocotier, dont ils laissent déborder les extrémités. Leur tatouage est exactement le même qu'à Ouleaï.

Au coucher du soleil, nos hôtes nous quittèrent comblés de nos cadeaux. Un des chefs désirait rester pour passer la nuit sur le bâtiment; mais je le refusai, en disant que si le vent venait à fraîchir et à emporter la corvette au large, il serait alors obligé d'aller avec moi en Russie. Ils s'amusèrent beaucoup de ce que j'avais pu lui expliquer cela dans leur langue.

Les îles Mogmog, Falalep et autres, sur les-

quelles était la mission espagnole, sont situées à l'extrémité orientale du groupe; de sorte que, quoique nous les eussions en vue, elles se trouvaient encore assez éloignées de nous. J'avais un grand désir de rechercher s'il n'y restait pas encore quelques traces de cette mission; et quoique l'époque jusqu'à laquelle je pouvais m'arrêter dans l'archipel des Carolines fût déja passée, je résolus de sacrifier encore un jour pour essayer si je ne pourrais pas remonter jusque-là; mais en louvoyant toute la nuit et toute la journée du lendemain [23], nous ne parvînmes à gagner que peu contre un faible vent, une grosse houle et un fort courant de l'est; et tout ce que nous pûmes faire, ce fut de lier par des angles le côté septentrional du groupe. Si j'avais été libre de le faire, j'aurais encore consacré une semaine à l'exploration de ce groupe intéressant sous plusieurs rapports; mais je me trouvais maintenant dans l'obligation de ne pas me faire attendre par notre compagnon de voyage, et je fis route, en conséquence, dès le soir même, pour la mer de Chine.

Dans la matinée de ce jour, quelques pirogues étaient venues à nous de bonne heure; les unes, sorties de la pointe N.-O., couraient après nous en louvoyant, et nous atteignirent bientôt; d'autres

nous joignirent en passant à travers le récif septentrional. Dans le nombre de nos visiteurs, se trouvaient quelques-unes de nos premières connaissances. Le chef Eloubouot, qui, la veille, m'avait choisi pour ami, me présenta une trousse de poisson, en exécutant la cérémonie décrite plus haut, pour témoigner que c'était l'offrande de l'amitié, et en flairant fortement ma main. Il y avait dans sa pirogue deux tortues, une de la grande espèce à laquelle ils donnent le nom de *ouol*, et l'autre plus petite, qu'ils appellent *kaf;* celle-ci mordait cruellement l'autre. Nos hôtes passèrent toute la journée chez nous très-gaîment et très-décemment, en observant et louant tout. Les portraits furent ce qui les étonna davantage, et surtout en ce que, de quelque côté qu'ils passassent, les portraits les suivaient des yeux, et les regardaient tous en même temps. Leur étonnement est bien naturel, lorsque, même parmi nous, il est peu de personnes qui puissent se donner là-dessus une explication suffisante.

Malgré toutes les combinaisons, notre navigation jusqu'à la mer de Chine fut très-contrariée. De faibles vents variables, au lieu du vent alisé

qui pendant cette saison règne ordinairement dans ces parages, ne nous permirent d'avancer que très-lentement. Dans la soirée du 28 décembre, il apparut au S.-O. une lumière zodiacale assez éclatante, d'une couleur jaune-pâle. Elle s'étendait jusqu'à la hauteur d'environ 30°. Les étoiles étaient visibles au travers, mais avec moins d'éclat que dans l'aurore boréale. Elle s'élevait généralement en très-faibles rayons, mais se distinguait par une lumière tranquille. Elle commença bientôt après le coucher du soleil, et dura, en s'affaiblissant graduellement, presque jusqu'à huit heures. Quoique l'horizon fût parfaitement net, il y avait cependant au-dessous du phénomène une étroite bande obscure, comme sous l'aurore boréale, mais sans courbure.

Le 4 janvier au matin, nous vîmes les îles Bachi, et nous les doublâmes heureusement sans rencontrer les mauvais temps qu'on éprouve très-souvent ici. Notre route le long de la côte de Luçon fut encore très-retardée par de faibles vents et des courants contraires. Ce ne fut que le 13 janvier que nous entrâmes dans la baie de Manila. La chaloupe de garde vint à notre rencontre devant l'île du Corrégidor, nous fit les questions ordi-

naires, et nous apprit que la corvette *le Moller* était déja depuis long-temps à Manila. Dans la soirée du même jour, nous mouillâmes à côté de notre compagnon.

CHAPITRE XIII.

Observations générales sur l'archipel des Carolines.

Le navigateur espagnol Lazeano découvrit, en 1686, au sud de Guahan, une grande île, qu'en honneur du roi Charles II il appela *la Carolina*. Après lui, d'autres, rencontrant d'autres îles, et supposant qu'elles étaient la même que celle qui avait été découverte par Lazeano, leur appliquèrent le même nom, qui s'étendit ainsi à toutes les îles situées dans cette partie du grand Océan.

Nous pensons, avec l'amiral Krusenstern, que les limites de cet archipel peuvent être assignées, en longitude, aux îles Pally, à l'ouest (Palaos, Pelew, des anciennes cartes); à l'est, à l'île Ualan, et en latitude, de 2° à 12° nord. Cette délimitation est assez arbitraire. Les habitants de l'archipel de Radak et Ralik appartiennent à la même race, et ne diffèrent pas plus des Carolinois, que

les habitants des diverses îles comprises dans l'espace que nous avons déterminé ne diffèrent entre eux. La proposition du docteur Chamisso de réunir toutes ces îles, en y comprenant même les Mariannes, sous une seule dénomination générale, n'est donc pas sans fondement. Mais s'il était besoin d'adopter des divisions, il faudrait distinguer la partie de l'archipel des Carolines qui s'étend depuis les îles Mortlok jusqu'au groupe Ouluthy, et qui est proprement habitée par un peuple navigateur et commerçant. Les autres de la même race qui habitent plus à l'est, n'ont point avec eux de communications régulières, et ceux qui vivent plus loin vers l'ouest, quoiqu'ils reçoivent des étrangers, n'entreprennent cependant pas eux-mêmes des voyages.

Les missionnaires jésuites du collége de Manila furent les premiers qui firent connaître que ces îles étaient habitées par un peuple bon et humain, s'occupant de navigation et de commerce. Ce fut assez pour éveiller le zèle de ces Pères, et leur inspirer le désir de porter la lumière de la religion chez un peuple qui donnait de si belles espérances. Le P. Juan Antonio Cantova, qui habitait Guahan, fit connaissance avec des Carolinois, jetés, en 1721, sur les côtes de cette île, et

recueillit d'eux des renseignements détaillés, tant sur la situation que sur le gouvernement et les mœurs de ces îles. Cantova les visita l'année suivante, et depuis y répéta fréquemment ses visites apostoliques : avec quel succès, on l'ignore. Enfin, en 1731, il fonda une mission sur l'île Falalep (groupe d'Ouluthy), et, peu de temps après, fut tué sur l'île voisine Mogmog; ce qui mit fin aux relations des Espagnols avec les îles Carolines.

Les renseignements recueillis par les missionnaires, les cartes qu'ils dressèrent sur les indications des insulaires, et principalement la carte de Cantova, furent, pendant près d'un siècle, les seuls guides des géographes européens. Les missionnaires, en recevant des notions assez exactes sur le nombre et la position respective des îles, ne purent déterminer avec la même exactitude leur grandeur et leurs distances réciproques (1). Il arriva de là que des îles, à peine visibles sur l'eau, mais qui, non moins que les grandes, avaient toujours chacune leur nom, furent désignées par eux comme ayant quelques milles d'étendue, et que des groupes de dix ou quinze

(1) Comp. nos remarques au chapitre VIII.

milles de tour occupèrent un espace de quelques degrés (1) : ce qui forma sur leurs cartes un labyrinthe inextricable, et ce labyrinthe passa dans sa forme primitive sur toutes les cartes marines. Les navigateurs s'en éloignaient comme de Carybde et Scylla (2); quelques-uns, plus hardis que les autres, le traversant dans diverses directions, s'étonnèrent de ne pas trouver même des indices de terre, là où ils s'attendaient à rencontrer des archipels entiers; et ceux à qui il arriva de découvrir des îles, sans s'inquiéter de connaître leurs noms originaires, afin de prouver l'identité de leur découverte avec les anciennes, furent ravis de l'occasion d'immortaliser le nom de quelqu'un de leurs amis, ou le leur propre, en l'insérant sur la carte; ils ajoutèrent des îles nou-

(1) Le groupe d'Ouleaï, qui nous est déja connu, présente un exemple remarquable de ce genre. Ce groupe, sur les anciennes cartes, occupait un espace de deux à trois degrés en longitude. Le capitaine Freycinet le réduisit à soixante-dix milles; tandis qu'en effet il n'a pas plus de six milles italiens de longueur dans cette direction.

(2) Entre une foule d'exemples, l'un des plus remarquables est l'inquiétude du capitaine Mears, lorsqu'il fut obligé de traverser l'espace sur lequel étaient marquées les îles Carolines. Il était sévèrement défendu aux galions espagnols de s'en approcher dans leur route d'Acapulco aux îles Philippines.

velles, sans faire disparaître les anciennes; ce qui ne fit qu'augmenter la confusion. Les noms indiens qu'on rencontre répétés plusieurs fois, et qui sont souvent inintelligibles à cause de la différence de prononciation dans les divers groupes de l'archipel, et parce qu'ils sont défigurés par l'orthographe dissemblable des voyageurs, se mêlèrent à des noms européens, quelquefois non moins étranges que les premiers. Il résulta de tout cela un tel chaos, que les géographes les plus pénétrants désespérèrent de pouvoir le débrouiller; et quelques-uns se décidèrent à écarter la difficulté en tranchant le nœud gordien, c'est-à-dire, en ne portant point ces îles sur leurs cartes, dans la supposition que la plupart d'entre elles n'existaient pas. Ils tombèrent ainsi dans l'excès opposé : mais il était difficile d'éviter l'une ou l'autre de ces extrémités.

Le docteur Chamisso fut le premier qui répandit quelque lumière sur ce chaos. Son heureuse rencontre avec Kadou, natif d'Ouleaï, et plus tard avec don Luis Torrès à Guahan, lui donnèrent la possibilité de reconnaître l'identité de quelques nouvelles découvertes avec les anciens noms; mais le manque de notions certaines laissa toujours un vaste champ ouvert aux conjectures,

dans lesquelles le savant voyageur ne fut pas toujours heureux : ainsi, par exemple, sa comparaison du groupe d'Ouleaï avec celui de Lougoullos manque entièrement de justesse; car les noms du premier appartiennent à de petites îles qui forment un petit groupe, et les derniers sont les noms de groupes séparés, dont quelques-uns sont plus grands qu'Ouleaï tout entier. La carte qu'il a publiée, ainsi que celle de Cantova (1), n'a pas été d'une grande utilité pour la géographie.

Pendant que le docteur Chamisso écrivait ses intéressants mémoires sur les îles Carolines, la corvette française *l'Uranie*, traversant cet archipel du sud au nord, reconnut trois de ses îles, Sooug, Poulouot (2) et Fanadik, auxquelles furent alors appliqués leurs véritables noms, quoiqu'elles eussent été déja vues auparavant par des navigateurs européens. Dans son séjour de deux mois à Guahan, le capitaine Freycinet put profiter, à un bien plus haut degré que son prédécesseur Chamisso, des journaux et des informations verbales de don Luis; et il eut, en outre, l'occasion de recueillir plusieurs renseignements des Caro-

(1) Comp. nos remarques au chapitre VIII.

(2) Que M. de Freycinet appelle *Poulousouk*.

linois qui se trouvaient aux îles Mariannes. Le chapitre sur les îles Carolines, dans le Voyage de *l'Uranie,* contient beaucoup de notions ethnographiques très-curieuses; mais il manquait encore une base solide pour réduire en un seul système général les connaissances géographiques de ces insulaires, et voilà pourquoi la carte annexée à ce Voyage était encore imparfaite.

Quelques années après, le capitaine Duperrey, traversant l'archipel des Carolines, de l'est à l'ouest, détermina la position de quelques îles et de quelques groupes, et, entre autres, de Hogoleu (Roug sur notre carte), de Sataoual (ou Sotoan) et de Pyghella.

Tel était l'état dans lequel se trouvait la géographie de l'archipel des Carolines, lorsque *le Séniavine* entreprit son exploration. Les notions et les reconnaissances dont nous venons de parler allégèrent de beaucoup notre tâche, en servant, pour ainsi dire, de jalons auxquels nous pûmes rapporter nos propres travaux, et surtout les renseignements recueillis peu à peu dans divers endroits parmi les insulaires, et à l'aide desquels notre navigation pût être dirigée de manière à ne laisser que le moins possible d'îles sans détermination. C'est ainsi que les connaissances géo-

graphiques des insulaires carolinois, insuffisantes pour la science, quoique étendues pour des sauvages, et qui avaient produit une si grande confusion dans les cartes, ont elles-mêmes servi à leur propre éclaircissement.

Lorsqu'on aura trouvé les points correspondants à la foule de noms d'îles, de bancs, hauts-fonds, etc., recueillis dans différents temps, on pourra pour lors être sûr qu'il n'y a plus de dangers inconnus dans l'archipel des Carolines ; car on peut supposer avec vraisemblance que les insulaires connaissent tous ces points dans leur archipel. Il est très-peu de ces noms, sur lesquels les géographes ont été dans l'incertitude, que nous n'ayons placés. Réservant pour la partie géographique du voyage les détails de nos recherches à ce sujet, nous ne mentionnerons ici que les deux ou trois principales.

Nous entendîmes parler dans plusieurs endroits de l'île haute d'Arao; elle était connue de Floyd, et elle fait partie de la liste de Louïtou (1); il ne peut

(1) Pilote et chef d'une des îles Carolines, venu en 1787 à l'île de Guahan, et qui communiqua plusieurs renseignements sur cet archipel. (*Voyez* les Mémoires sur la mer du Sud de l'amiral Krusenstern. P. II. — Le Voyage du *Rurik*. III, 179.)

donc rester de doute sur son existence. Cette île, au dire des Carolinois, est située entre l'est et le S.-E. de Pouïnipet, à la distance de six ou huit jours de navigation; elle est plus petite et plus basse que cette dernière, et il se trouve entre les deux quelques petits et bas groupes, où l'on s'arrête pour se reposer. Si à cette description, qui correspond parfaitement à la situation respective de Pouïnipet et d'Ualan, on ajoute encore qu'ils n'indiquent à l'est de Pouïnipet aucune autre île haute que Arao, et qu'il n'est pas vraisemblable que Ualan leur soit inconnu, il ne restera presque plus de doute sur l'identité de ces deux îles. Mais la circonstance suivante m'empêche de me prononcer positivement à ce sujet. Floyd racontait que, cinq ans avant son arrivée à Rouâ, une pirogue de cette île avait été portée par un vent d'ouest à Pouïnipet, dont les habitants reçurent très-bien leurs hôtes, et qu'ils allèrent ensuite ensemble avec eux à Arao, où ils échangèrent une quantité de la racine qui donne la poudre jaune. Floyd ajoutait que les Pouïnipètes ont des relations constantes avec Arao, pour se procurer cette racine dont ils ont très-peu, ainsi que des nattes et des tissus. Si tout cela est vrai, alors Arao ne peut pas être Ualan, parce que, dans ce cas, nous

eussions dû trouver, à ce qu'il semble, quelques traces de nos relations. Tous ces efforts, au contraire, pour savoir si les Ualanais connaissaient quelques autres îles, furent toujours inutiles. On disait aussi qu'il n'était pas permis aux autres insulaires qui venaient à Arao, de parcourir librement cette île. Cela non plus ne ressemble pas à Ualan. Ainsi, c'est une question qui doit rester encore douteuse, jusqu'à ce que le temps l'ait éclaircie.

Kadou fait mention du bas groupe de Taroa, et nous en entendîmes aussi parler à Lougounor et dans d'autres endroits. Nous ne pouvons, même approximativement, déterminer sa position, sachant seulement qu'il est situé au sud de l'île Arao.

Nous avons déja parlé de l'île ou du groupe de Pyghiram (1). D'après les informations reçues à Lougounor, il est situé directement au sud de ce dernier groupe, et au S.-O. ¼ O. de Nougouor; par conséquent, par 206° ½ de longitude, et par environ 2° 20′ de latitude nord.

La position des îlots Pig et Oroloug est à peu

(1) *Voyez* le chapitre VIII.

près connue : le premier est situé entre Fanadik et Pyghella, et le dernier à l'est du groupe Mourileu; il ne sera donc pas difficile de les trouver.

Toutes ces îles une fois reconnues, on pourra regarder la découverte de l'archipel des Carolines comme entièrement terminée.

Sans compter les îles d'Eap et de Pally, jusques auxquelles notre exploration ne s'est pas étendue, l'archipel des Carolines se compose de quarante-six groupes, renfermant jusqu'à quatre cents îles. Dans les deux campagnes du *Séniavine*, il a été reconnu vingt-six groupes ou îles séparées, dont dix ou douze sont de nouvelles découvertes : archipel, ce semble, assez considérable ! N'est-il donc pas étrange de dire que si, en exceptant les hautes îles d'Ualan, de Pouïnipet et de Roug, on réunissait toutes les autres, et qu'on les plaçât ainsi au haut de la flèche de la forteresse de Pétropavlovsky, elles couvriraient à peine tout Saint-Pétersbourg et ses faubourgs ! Telle est la formation des îles de corail. Les longueurs de toutes les îles basses, ajoutées ensemble (je ne compte pas les récifs), forment vingt-cinq milles d'Allemagne; la largeur de très-peu d'entre elles va au-delà de cent toises, et la moitié sont encore au-dessous de cette mesure. En prenant la moyenne de cent toises, on

aura une surface moindre qu'un mille carré d'Allemagne.

Il est difficile ici, comme partout, de déterminer la population. Un calcul, même approximatif, ne peut cependant pas être sans intérêt, à cause de la grande différence qui existe entre la population contenue ici sur un espace carré de terrain, et celle que l'on y trouve dans les autres pays.

Nous supposons la population des îles basses ainsi qu'il suit :

Mortlok	300	hommes faits.
Ngarik	30	
Namolouk	40	
Namonouïto	150	
Namourrek et Élato	100	
Olimarao	20	
Ifalouk	150	
Eourypyk	30	
Ouleaï	350	
Farroïlap	60	
Mourileu	150	
Fananou	150	
Faïs	100	
Ouluthy	200	
	1830	

D'autre part.....	1830	
Iles que nous n'avons pas vues :		
Palelap et les îles attenantes..........	60	hommes faits.
Iles vues par le capitaine Freycinet....	100	
Louazap...........	80	
Sataoual...........	40	
Sorol...............	30	
Nougouor..........	200	
Pyghiram..........	150	
TOTAL.........	2490	

Ce calcul est fort éloigné, tant des indications du chef carolinois Louïto (1) que de la notice trouvée par le capitaine Freycinet dans les archives de la ville d'Agaña, et basée sur les indications d'un autre chef(2), parce que les unes et les autres sont exagérées outre mesure. Citons un exemple : dans le seul groupe de Namourrek, le premier compte mille quatre cents individus, et le dernier deux mille, tandis que les trois

(1) Explication de l'Atlas de la mer du Sud. V. II, art. XXXV, page 35.

(2) Voyage de *l'Uranie*. V. II, page 101.

groupes contigus, étant pris ensemble, contiennent moins d'une verste carrée, et ne peuvent certainement pas nourrir plus de trente familles. En ce qui concerne les principaux groupes, comme Lougounor, Ifalouk, Ouleaï, Mourileu, etc., ainsi que l'île de Faïs, notre calcul ne s'éloigne probablement pas beaucoup de la vérité. Pour les autres, nous avons dû l'établir par approximation, ou d'après le nombre des pirogues que nous avons vues, ou sur la comparaison de l'étendue de territoire avec d'autres endroits. Ainsi, toutes les îles basses, depuis Ualan jusqu'à Mogmog, peuvent contenir deux mille cinq cents hommes faits, et des deux sexes environ cinq mille ames, sans compter les enfants. Nous comptâmes à Ualan huit cents individus des deux sexes, et à Pouïnipet environ deux mille. Nous n'avons aucun renseignement sur la population de Roug. D'après sa grandeur, on peut l'estimer à mille individus. Ainsi, la population de tout l'archipel des Carolines (excepté Eap et Pally) serait d'environ neuf mille ames.

La population des îles basses paraît, au premier coup d'œil, au-dessus de toute proportion avec celle des grandes îles, puisqu'elle donne cinq mille individus par mille carré. Cela dépasse de beaucoup les parties les plus peuplées de l'Eu-

rope. Mais la population des îles de corail ne peut, en aucune manière, être comparée avec la population d'un continent. Là, d'après le principe ordinaire d'arithmétique politique, on ne fait point entrer en compte les deux tiers du territoire, considérés comme stériles et inhabitables, et malgré cela, l'on suppose qu'un mille carré peut nourrir trois mille individus. Il n'y a point d'endroits stériles sur les îles de corail. La bande étroite dont une île est formée, est entièrement couverte de plantes et d'arbres à fruit. La mer baigne le pied des cocotiers, dont les cimes, chargées de fruits, pendent souvent au-dessus de l'eau à quelques toises du rivage. Ce que nous appellerions un marais, est le terrain le meilleur pour diverses plantes dont les racines donnent une substance farineuse (*Arum esculentum*, *A. macrorhizon*, *Tacca pinatifida*, etc.). La disproportion devient par là moins grande. Mais si nous ajoutons les îles hautes, dont trois seulement sont connues dans cet espace, la proportion change alors entièrement. L'île d'Ualan contient un mille et demi carré; Pouïnipet, six milles carrés. L'étendue de Roug n'est pas exactement connue; mais on peut supposer que les deux îles sont une fois et demie plus grandes que Pouïnipet, c'est-à-dire, que leur surface est

de neuf milles carrés; toutes ensemble donneront seize et demi, et avec les îles basses, dix-sept milles et demi carrés, ou cinq cents individus par mille carré; ce qui est moins que dans tous les états de l'Europe, la Russie et la Suède exceptées. Cela provient de ce que dans les îles hautes, les bords de la mer sont seuls habités, et que l'intérieur n'est qu'un fourré impénétrable.

Les habitants, non-seulement de l'archipel des Carolines proprement dit, mais encore ceux de l'archipel de Radak, situé plus loin vers l'est, et peut-être aussi ceux des îles Mariannes, ainsi que l'indique la comparaison de leurs langues, sont les rejetons d'une seule et même race. Tous les voyageurs et ethnographes, autant que je sache, sont, au reste, d'accord à ce sujet; mais les opinions ne sont pas aussi concordantes relativement à la souche de laquelle ils sont sortis. Le docteur Chamisso les regarde comme étant de la même race malaise que toutes les tribus qui peuplent la Polynésie orientale; opinion partagée également par le célèbre Balbi. Un voyageur généralement considéré les rapporte, au contraire, à la race mongole, en faisant d'eux un rameau particulier, qu'il appelle *mongolo-pélagien.*

Cette opinion s'appuie principalement sur deux

considérations : la constitution physique des habitants (la position oblique des yeux, la couleur du corps jaune-clair ou citron) et les traces de quelques coutumes et de quelques arts ; le pouvoir des chefs, l'oppression des classes communes, les chapeaux de forme chinoise, les tissus, la boussole, la vernissure des pirogues.

Le savant voyageur auquel on doit ces observations sur les Carolinois, les a principalement puisées à l'île d'Ualan, aux habitants de laquelle ces remarques sont en effet applicables en partie. Nous remarquâmes aussi parmi les hommes de cette île quelques individus qui avaient les yeux étroits et obliques (comme, par exemple, Néna, dont il est si souvent question dans notre récit) ; mais la plus grande partie d'entre eux avaient une figure tout autrement conformée ; et parmi les femmes, nous ne trouvâmes pas là une seule physionomie mongole. Les chefs de cette île passent dans leurs maisons leur vie oisive et insouciante, ne s'exposent que rarement aux ardeurs du soleil ou à la froideur des vents ; voilà pourquoi la couleur de leur corps est moins foncée que celle de leurs vassaux, dont la peau châtaine ne diffère en rien des autres peaux de l'Océanie. Nous avons aussi parlé en son lieu de l'assujettissement des Ualanais à leurs chefs.

Mais quand même les remarques de M. Lesson seraient justes dans toute leur étendue, relativement à tous les habitants d'Ualan, la question, malgré cela, ne serait encore qu'à moitié résolue; car, en les appliquant aux autres Carolinois, nous trouverons de grandes différences. Leurs grands yeux saillants, leurs lèvres épaisses, leurs nez retroussés, présentent un contraste frappant avec la physionomie des Japonais et des Chinois, et une grande conformité, au contraire, avec les physionomies des habitants des îles de Tonga et de Sandwich; conformité que nous trouvâmes s'étendre à tout leur extérieur. La couleur châtaine de leur corps n'est pas même cachée sous la couche de poudre jaune (1) dont ils se frottent. La gaîté bruyante qu'ils manifestent tous en général, l'égalité qui règne entre eux, le pouvoir extrêmement borné des tamols, ne permettent pas d'apercevoir même des traces de la servilité mongole.

La manière dont ils préparent leurs tissus est tout-à-fait différente de celle qui est en usage dans l'Océanie orientale, et atteste sans aucun doute qu'ils descendent d'un peuple chez lequel les arts

---

(1) Cette poudre pourrait bien avoir donné le change à notre voyageur, relativement à la couleur de leur peau.

florissaient; mais ce peuple pouvait tout aussi bien être de race indienne que de race mongole. Leurs chapeaux coniques ressemblent beaucoup à ceux des Chinois, et l'on ne peut s'empêcher de croire, en les voyant, que c'est d'eux qu'ils les ont empruntés; mais ils ne prouvent pas plus leur origine chinoise, que leurs manteaux, semblables au poncho de l'Amérique du Sud, ne prouvent qu'ils sortent de la race des Araucanos, ou que les casques et les manteaux trouvés aux îles Sandwich ne prouveraient que leurs habitants sont les descendants des Romains. On peut en dire autant des longs ongles que nous remarquâmes sur quelques chefs lougounoriens : qu'il leur aura été facile d'emprunter ces coutumes chinoises aux îles Philippines, couvertes d'émigrés de cette contrée, ou même de quelques Chinois jetés accidentellement sur leurs îles. Ce même voyageur parle de la boussole en usage chez les Carolinois. Si cet instrument eût été trouvé chez eux par les premiers Européens qui les visitèrent, il y aurait sans doute alors fortement lieu d'en conclure qu'ils descendent des Chinois, qui le connaissaient bien avant les Européens; cependant, encore à présent, les Carolinois, qui visitent annuellement des colonies européennes, et les bâti-

ments qui passent devant leurs îles, ignorent entièrement l'emploi de la boussole, et ne la connaissent que parce qu'ils la voient sur ces navires. Le lustre que les Carolinois savent donner à leurs pirogues est aussi considéré comme une des traces de l'art des Chinois et des Japonais; et il faut convenir, en effet, que leurs pirogues légères, jolies, ressemblent beaucoup plus à la vaisselle vernie de ces derniers qu'à leurs laides et lourdes jonques.

Enfin, si le Japon était le berceau des Carolinois, on ne saurait comprendre comment toutes les traces de leur langue primitive auraient pu si complétement s'effacer. Dans notre recueil de mots des divers dialectes carolinois, il ne s'en est trouvé que deux qui aient quelque idée de ressemblance avec des mots japonais; savoir : *titi*, mamelles (en japonais *tsi-tsi*), et *fouenmai*, feuille d'oranger, ressemblant à *kfou-nen-bo*, qui en japonais signifie orange. On y trouve, au contraire, plus de vingt mots, ou qui sont tout-à-fait les mêmes, ou qui ont une grande ressemblance avec des mots de la langue des îles de Tonga. Des dix principaux noms de nombre de cette dernière langue, il n'y en a pas moins de sept qui sont les mêmes que les noms correspon-

dants dans les dialectes carolinois ; et ce qui est remarquable, une partie d'entre eux a plus de ressemblance avec les noms ualanais, et une autre partie avec les noms lougounoriens. Kadoù, né à Ouleaï, après quelques jours de communication avec les habitants des îles Sandwich, put s'expliquer librement avec eux (1). En pesant toutes ces considérations, on ne peut qu'être convaincu que les dialectes carolinois dérivent de la même racine que la langue des îles des Amis, Sandwich et autres, c'est-à-dire, de la racine malaise (2).

Les pirogues, les instruments, même plusieurs coutumes et cérémonies, non moins que l'apparence extérieure des Carolinois, rappellent les insulaires de la Polynésie orientale. Les pirogues des uns et des autres portent également un balancier d'un côté, sont pourvues d'une voile de nattes triangulaire et de pagayes, ont la poupe et la proue semblables; et si les uns décorent leurs pirogues de figures sculptées, et d'autres d'un vernis; si les uns joignent ensemble deux pirogues afin de pouvoir porter un plus grand nom-

(1) Voyage du *Rurik*. III, 175.

(2) *Voyez* la grammaire de la langue de Tonga, dans *Mariner's account of the Tonga islands*, part. II.

bre de guerriers, tandis que d'autres rendent les leurs capables d'entreprendre des voyages lointains, nous trouverons la cause évidente de cette diversité dans la direction différente qu'a prise leur civilisation. Les uns se sont adonnés exclusivement à la guerre, et les autres à la navigation et au commerce; chez les uns, la pensée dominante est la gloire, chez les autres, le gain; de là la différence de mœurs, et peut-être aussi cette circonstance remarquable, que les Carolinois ne connaissant pas l'idolâtrie, si générale dans les autres archipels, leurs entreprises pacifiques, auxquelles les passions n'ont point de part, ne peuvent qu'être agréables à l'Être-Suprême, et ne demandent pas de sacrifices sanglants; leur succès dépend de leur propre habileté, et ils n'ont par conséquent pas besoin de recourir à des divinations sanguinaires pour interroger le sort. Les mêmes haches de pierre et de coquillage, les mêmes hameçons, le *tol* des Carolinois et le *maro* des Océaniens orientaux, les danses-pantomimes très-ressemblantes, le même moyen de se procurer du feu, la cuisson des fruits dans la terre, le *seka* à Ualan et le *kava* à Taïti et autres îles, préparés, l'un et l'autre, de la racine d'une espèce de poivrier; tous ces traits de ressemblance seraient-

ils donc l'effet du hasard? On pourrait citer beaucoup d'autres exemples; mais il semble que c'en est assez pour convaincre que les peuples dont nous parlons sortent d'une même souche. Nous devons seulement remarquer encore que les Carolinois, tant dans leur apparence extérieure que sous d'autres rapports, ont plus de ressemblance avec les habitants des îles de Tonga qu'avec les insulaires des autres lieux de la Polynésie. Dans les maisons particulièrement consacrées à la Divinité, il n'y a point, aux îles de Tonga, de sculptures d'idoles difformes; leurs prêtres ne forment point une classe distincte, mais se confondent avec les autres classes; la mémoire des chefs décédés se conserve parmi leurs descendants, et leurs tombeaux sont regardés comme sacrés; les hommes se conduisent avec égards envers les femmes et ne les surchargent pas de travaux; les femmes se distinguent par leur chasteté et leur attachement à leurs maris, et les deux sexes par une pureté de mœurs qui n'est pas ordinaire dans les îles de la Société, de Sandwich et autres; ils observent dans leurs entretiens une décence et une politesse particulières : tous ces caractères de différence entre les insulaires de Tonga et les autres, sont autant de traits de ressemblance entre eux

et les Carolinois. On peut encore ajouter à cela les cérémonies observées en buvant le kava à Tonga, et le séka à Ualan.

Un examen circonstancié de leur état politique, de leurs idées religieuses, de leurs traditions, de leurs connaissances et de leurs arts, pourrait nous conduire plus sûrement à la découverte de leur origine; mais nous manquons jusqu'ici d'une base suffisante pour un pareil examen. Il n'est pas vraisemblable que la passion pour les courses maritimes lointaines, souvent avec des familles entières, et sans autre but que celui de s'amuser sur une autre île; que l'observation des étoiles, indispensable pour ces entreprises, la division de l'horizon, l'observation des périodes lunaires; il n'est pas vraisemblable, dis-je, que tout cela ait originairement pris naissance parmi des peuplades disséminées à de grands intervalles l'une de l'autre sur des îlots de corail, qui ne pouvaient que faiblement fournir à leur existence. Nous sommes persuadés qu'ils doivent descendre d'un peuple chez lequel la civilisation avait déja fait de grands progrès, d'un peuple commerçant, navigateur; et ici la vraisemblance nous indique de nouveau les races indiennes passionnées pour les voyages, plutôt que les Chinois et

les Japonais qui ne quittent point leurs foyers.

Leurs voyages maritimes sont dignes d'exciter l'étonnement. Outre une grande audace et de la témérité même, ils exigent la connaissance détaillée des lieux. Les Carolinois déterminent avec une exactitude surprenante la position respective de toutes les îles de leur archipel, ainsi que nous pûmes nous en convaincre par plusieurs expériences; mais quant aux distances, leurs indications sont beaucoup plus vagues. Ainsi que tous les peuples encore dans l'enfance de la civilisation, ils n'ont pour cela qu'une seule mesure, incertaine et variable, la durée du voyage (1). D'Ouleaï à Feïs la distance en ligne droite est de quatre cent dix milles; ils comptent avec un bon vent deux jours, et par un faible vent trois jours de navigation; quatre jours pour le retour, parce qu'il faut louvoyer; de Mogmog cinq jours; d'Ouleaï à Namourrek, cent cinquante milles, deux jours. Toute distance au-dessous de cent cinquante milles est comptée pour un jour, l'une fût-elle deux ou trois fois moindre qu'une autre.

(1) En Allemagne, *eine gute stunde*, une bonne lieue, *eine kleine stunde*, une petite lieue, sont des restes d'une pareille coutume des anciens temps. En Russie, on se sert dans le même sens du mot *dnichtehé*, journée.

Les accidents sont moins fréquents qu'on ne devrait s'y attendre dans un pareil genre de navigation; ils ont lieu surtout dans les mois où il n'y a point de fruits à pain, qui répondent aux mois d'hiver de l'hémisphère boréal. Les fortes tempêtes n'arrivent que deux ou trois fois par an; mais alors quelques pirogues deviennent ordinairement leurs victimes. Il y eut en novembre une de ces tempêtes. Elle commença du sud, et passa par l'ouest au nord. Sur le groupe de Mourileu et sur ceux du voisinage, elle renversa un grand nombre d'arbres à pain, et dispersa plusieurs pirogues. Dans cette saison les Carolinois ne vont en mer que sur les grandes pirogues; mais en été ils y vont même avec les petites qui ne portent pas plus de quatre hommes. Ils tâchent de choisir pour leur navigation un temps sûr et des clairs de lune. La nuit, ils gouvernent d'après les étoiles et la lune; le jour, d'après le soleil : si le ciel se couvre de nuages, ils se dirigent d'après le vent jusqu'à ce que le temps s'éclaircisse, et c'est le plus souvent alors qu'ils s'égarent de leur route. Ils n'ont point de remarques sûres pour prévoir l'état du temps, mais ils ont, en place, des sorciers qui, en chantant et en agitant un paquet d'herbes attaché au bout d'un

bâton, savent disperser les nuages. Ces moyens leur suffisent ordinairement, parce que ce n'est que dans des cas très-rares que leur navigation avec un vent favorable dure plus de trois jours; en louvoyant contre le vent ils risquent moins de manquer le lieu qu'ils cherchent, et s'il leur arrive de le dépasser, ils tombent tôt ou tard sur quelque autre île et s'orientent alors de nouveau. Mais si par malheur ils ne rencontrent aucun des groupes jusqu'à celui de Lougounor, et qu'ils viennent à le dépasser, alors, en continuant de louvoyer, ils peuvent aller Dieu sait où, parce que les îles à l'est de ce groupe sont très-éparpillées. C'est par un de ces accidents que Kadou fut porté jusqu'à Radak. Il n'avait pas besoin pour cela de rester huit mois en route, comme il le raconte. Dans la proportion suivant laquelle ils louvoient pour aller de Mogmog à Ouleaï, il pouvait s'élever en moins d'un mois d'Ouleaï à Radak. Il me paraît physiquement impossible de pouvoir se soutenir en mer pendant huit mois sans aucun moyen. Mais il ne serait point étonnant, dans la situation où se trouvait Kadou, que même huit semaines aient pu lui sembler être autant de mois.

Leurs provisions de bouche consistent en fruits

à pain frais et fermentés (le *houro*), et en jeunes cocos. Ils prennent le *houro* en cas qu'ils viennent à s'égarer de leur route, et à être portés sur quelque île déserte où il n'y aurait point d'arbres à pain; mais l'approvisionnement des fruits à pain frais est calculé pour toute la durée de la navigation. Pour les cuire, ils placent au milieu de la pirogue des corbeilles remplies de sable, dans lesquelles ils allument le feu. Ils ne prennent que peu d'eau douce, dans des écales de cocos.

Il n'y a sur les pirogues ni mâts, ni vergues de rechange; leurs voiles de nattes sont si fortes, que la vergue romprait plutôt que la voile ne se déchirerait. Dans les vents violents, ils en diminuent la chute par le haut. Ils n'emploient aucune espèce d'ancre; pour retenir la pirogue, ils l'attachent aux pierres avec des cordes; là où il n'y a point de pierres à découvert, ils plongent et attachent la pirogue à celles qui sont sous l'eau, pourvu que la profondeur le permette. Pour leur faciliter cette opération, Floyd leur conseilla d'employer les pierres au lieu d'ancres, et tâcha de leur enseigner à faire un nœud coulant; ils s'en tinrent pourtant toujours à leur ancien et pénible moyen. Dans les traversées de courte durée, ils ne se couchent point pour dormir; et si la navigation est de quelques jours, ils vont

dormir, sur les petites pirogues par un, sur les grandes par deux, mais jamais plus, sous le toit qui couvre le balancier. Par un grand sillage, deux, trois et même quatre hommes doivent être au gouvernail. L'action de gouverner la pirogue exige une attention continuelle (1). Leurs chefs sont ordinairement les meilleurs pilotes; voilà pourquoi, dans quelques endroits, pour s'exprimer à l'européenne, ils appelaient leurs chefs *poulot* (pilot).

Leurs voyages n'ont pas toujours pour but le commerce ou tout autre besoin; ils en font quelquefois un simple objet de diversion, et ils prennent alors avec eux leurs familles. Les habitants de Mourileu et des autres îles à l'est n'aiment pas à aller en mer avec leurs femmes; mais leurs voisins à l'ouest les visitent souvent avec leurs familles. En 1829, on attendait à Fananou une grande société (2).

Les îles Carolines se divisent en un certain nombre de districts, dont chacun renferme quelques groupes qui obéissent et paient un tribut à

---

(1) Il y a, dans le Voyage du capitaine Freycinet, plusieurs détails curieux sur la manière de gouverner ces embarcations, sur leur construction, etc. (Vol. II, pag. 124 et suivantes.)

(2) *Voyez*, sur ces visites, le 11[e] supplément, vol. III.

un ou deux principaux tamols. En donnant à ces derniers le nom de rois, quelques voyageurs ont communiqué sur leur puissance des idées qui ne sont point conformes à la vérité. Leur pouvoir est très-restreint, et se borne à la levée d'un impôt fort modéré (1), parce que la guerre est inconnue aux habitants des îles basses. Le principal de ces chefs, celui du groupe d'Ouleaï, n'est pas du tout un personnage aussi important que le docteur Chamisso l'a dépeint dans ses mémoires.

De notre temps, les principaux chefs étaient les suivants. Nous ne mentionnons ici que ceux dont nous avons entendu parler, sans garantir que cette liste contienne leur nombre complet.

Rooua était chef des groupes Ouleaï, Élato, Namourrek, Lamoliaour (oriental), Sataoual (occidental), Olimirao, Eourypyg;

Kafalu, des groupes Ifalouk, Farroïlap;

Raoutoumour, des îles Sooug, Poulouot, Tametam, Onooun;

Timaï et Facyg, de l'île Feïs;

---

(1) Pour de plus amples détails sur le pouvoir des chefs, voir le 11[e] supplément, tom. III.

Tasso et Thyg (1), du groupe Ouluthy;
Pataou, de l'île Eap;
Mareno, de l'île Roug;
Ouolap, des îles Picerarr et Louazap;
Sorry, de l'île Fananou et du groupe Mourileu;
Selen, des îles Mortlok.

On voit par là que ces *rois* commandent à d'assez petits territoires. Leurs domaines sont entremêlés d'une étrange manière. La domination de Rooua s'étendait aux groupes les plus éloignés d'Ouleaï, tandis que Farroïlap et Ifalouk, qui en sont les plus proches, appartenaient à un autre. L'île de Namouïn, qui fait partie du même groupe que Fananou, ne reconnaissait pas le pouvoir de Sorry, tandis que Mourileu, qui est un groupe détaché, lui obéissait. Les îles d'Onooun et de Picerarr, situées dans un même groupe, appartenaient à des chefs différents, etc., etc.

Les récits de Floyd étaient entièrement conformes à ceux de Kadou, sur les querelles continuelles, mais courtes, que les habitants des hautes îles ont entre eux, sur la sûreté des étrangers, sur la paix qui règne dans les îles basses, etc. Cette différence

---

(1) Le *th* prononcé comme en anglais.

dans l'état politique est probablement la cause que les chefs des hautes îles, qui sont les plus riches, et par conséquent les plus forts, n'ont pas encore songé à soumettre les îles basses. Ils sont assez occupés chez eux.

DE LA LANGUE
DES HABITANTS DE L'ARCHIPEL
DES CAROLINES.

De tous les dialectes de l'archipel des Carolines, celui d'Ualan est le plus diversifié dans ses sons, le plus coulant et le plus doux. Je ne connais aucune autre langue qui renferme autant de sons différents. Elle a l'*ы* russe pur, comme dans Tal*ы*k, petit enfant; le я, iô et ю russes; l'*l* dure; le ь (yer mou); l'*an* français, et le plus pur, comme, par exemple, dans *Ran,* couleur jaune; l'*u* français, *ute;* l'*ai* français, ou l'*ä* allemand; l'*ão* portugais, comme Fou*ão*n, nez; le *w* et l'*oa* anglais; l'*h* douce des Latins et l'x dure des Russes. La réunion de consonnes se rencontre très-rarement dans la langue de ce peuple, et ce n'était qu'avec difficulté qu'ils pouvaient prononcer nos mots dans lesquels se trouvait une pareille réunion; ils ont cependant la réunion de consonnes la plus étrange de toutes : le *Prz* polonais, dans le mot *Przoche,* de mauvais goût; ainsi que le *ng,* qui est si difficile à prononcer au commencement d'un mot, comme

nga, moi, je. Ils prononçaient difficilement le v final, et le changeaient ordinairement en *z*. Mais ce sont là des exceptions; en général, ils prononçaient nos mots avec plus de netteté que ne pourrait certainement le faire aucun étranger vivant même en Russie. Ils ne pouvaient prononcer le *tch* et le *tz* : ils changeaient le premier en *t*, et le second en *s*. Leur *f* est un son qu'ils forment en plaçant les lèvres comme on le fait ordinairement pour souffler, et non comme nous, en appuyant les dents supérieures à la lèvre inférieure. Le *ch* tient le milieu entre notre ç et le *ch*. Ils ont beaucoup de sons nasillards, et même de tels, qu'ils ne se trouvent pas dans la langue française; par exemple, *Mincia*, mort. Dans ce mot, *in* se prononce du nez, mais l'*i* conserve le son primitif sans se changer en *e*, comme dans le français. L'accent se place indifféremment sur toutes les syllabes, mais plus souvent sur la dernière que sur les autres.

Cette langue paraît être assez riche; du moins nous ne trouvâmes pas un seul objet qui n'eût son nom particulier. Elle a des déclinaisons et des conjugaisons. *Kouof*, qui signifie mer, fait *Kouofo* au vocatif : le soleil est allé dans la mer, *Fouon Kouofo*; sorti de la mer, *out une Kouof*. A la mai-

son à Lual : *Fuïnmezo Lualo*. La particule *me*, à la fin d'un mot, signifie *de* : d'Ualan, *Ualanme;* de Lella, *Lellaemme;* de la maison, *Fuïnmezame*. Aller, *Fouaj;* il va, *Fouajot*. Le pluriel est marqué quelquefois par la particule *ze*, et d'autres fois par la particule *na* : par exemple, étoile, *ittu;* pluriel, *ittuze* : fourmi, *maak;* pluriel, *maakze* : *mogoul*, *mataïn*, *talyk*, au pluriel, *mogoulna*, *mataïnna*, *talykna*.

Plusieurs causes se sont opposées à ce que nous pussions nous livrer à un examen approfondi de cette langue remarquable; la principale de ces causes, c'est que chacun de nous avait à remplir une tâche, dont il devait s'occuper exclusivement, et ce n'était donc qu'accidentellement ou dans les courtes heures de loisir, qu'on pouvait recueillir des mots et des phrases, les analyser et comparer, etc., etc. Il n'était guère possible, outre cela, dans le cours de trois semaines, de prendre une connaissance profonde de la *construction* de la langue; ce qui, en pareil cas, est la chose la plus importante. Je ne puis rien dire de positif sur le nombre de ses cas, sur ses verbes, etc.

La langue de Lougounor est déja beaucoup plus dure et beaucoup plus difficile à prononcer que celle d'Ualan, quoiqu'il ne s'y rencontre que

rarement une réunion de consonnes. En prononçant nos mots, les Lougounoriens plaçaient ordinairement une voyelle entre deux consonnes : Lit*e*ké ou Lich*e*ké, au lieu de Litké; Merten*e*s, Potel*i*s, au lieu de Mertens, Postels. La langue de Pouïnipet est la plus rude et la plus désagréable de toutes.

Toutes ces langues ont de la ressemblance entre elles; mais de Lougounor jusqu'à Ouluthy on parle une même langue radicale, quoiqu'avec des modifications considérables, surtout à cause de la différence de prononciation. L'Anglais que nous avons trouvé à Mourileu, et qui parlait couramment la langue de ce groupe, pouvait encore en quelque sorte converser avec les Ouleaïens; mais il ne comprenait rien à la langue des habitants d'Ouluthy. D'après son dire, les habitants eux-mêmes des groupes voisins, par exemple, de Mourileu et de Sataoual, ne se comprennent pas d'abord entre eux, mais ils s'entendent pourtant bientôt.

Leur *r̄r* est ce qui produit le plus d'embarras et de confusion, non-seulement dans la langue en général, mais encore dans les noms géographiques. A Lougounor, ce son extraordinaire se rapproche plus de celui de l'*r* pure que de tout autre, comme,

par exemple, dans les mots *Lougounor*, *Roug;* mais chez plusieurs on entend, outre r, un sifflement qui rapproche le son de celui de rs, ou de rch. Dans les groupes du nord, *r*, à la fin des mots, se prononce presque comme *rch*, Picerar*ch;* et, au milieu des mots, à peu près comme r dans la bouche d'un habitant de Londres. C'est à Ouleaï et dans les groupes environnants que la prononciation de cette lettre est la plus étrange, la plus difficile, et presque impossible pour nous. Ils la prononcent, à ce qu'il semble, en repliant la langue en arrière et en l'appuyant au palais; d'où il résulte un son moyen entre le t, l'r et le ch, entre lesquels ils paraissent eux-mêmes ne trouver aucune différence. A Ouluthy, ce son se rapproche déja du *t* pur. C'est à cela qu'il faut attribuer la diversité d'orthographe dans tant de mots; par exemple : Lamourrek, Namouttek, Lamourcek; Rooua, Sooua, Tooua; Roug, Toug, Soug; Lougoullos au lieu de Lougounor; Pizaras au lieu de Picerar̄r̄.

On confond entre elles l et n dans tous les groupes, comme k et t aux îles Sandwich; mais, dans la moitié orientale de l'archipel, on emploie plus souvent n, et dans l'occidentale l est plus en usage. Ainsi, par exemple, à Lougounor on dit :

Ouneï, Sataouan, que les natifs appellent Ouleaï, Sataoual; à Ouleaï, au contraire, on disait Falalou, Lougoulorr̄, au lieu de Fananou, Lougounor. Nous avons adopté, sur nos cartes, les lettres qui répondent à la prononciation des habitants de chaque localité.

On confond également partout s et t; mais à l'est on emploie davantage le t, et à l'ouest l's. A Lougounor, on disait quelquefois Tamol; mais, dans les îles de l'ouest, on prononçait presque toujours Samol.

A Feïs et à Ouluthy on trouve dans un grand nombre de mots le θ grec pur, ou le th anglais, comme dans les mots *the*, *this*, *their*, mais non comme dans *thin*, *thick*. Nous n'entendîmes ce son dans aucun des groupes situés plus à l'est. A Ouleaï, le nom du groupe Ouluthy se prononce *Oulutou*, et il paraît que, dans les mots identiques, le θ grec se change toujours en t. La pluie, Uθ (Feïs), Uït (Loug.), Out (Ouleaï); les sourcils, Faθy (Feïs), Fat (Loug.), Fatyl (Ouleaï), etc., etc.

Avec une telle diversité de prononciation, il faut, pour qu'un recueil de mots puisse être de quelque utilité, apporter toute l'exactitude possible dans l'indication de l'orthographe adoptée.

L'oubli de cette précaution a rendu plusieurs longs vocabulaires presque tout à fait inutiles, et n'a servi qu'à produire de la confusion.

Il eût été trop embarrassant d'inventer des lettres pour chaque son extraordinaire. Nous avons adopté les signes conventionnels suivants, en nous tenant d'ailleurs à l'orthographe française pure :

ы, le *yery* russe, qu'on ne peut rendre par aucune combinaison de voyelles françaises.

ȣ, exprime la diphthongue *ou*.

ю, *iou*, se prononce en liant la voyelle et la diphthongue encore plus que dans le mot italien *più*. On ne doit presque pas entendre le *i*.

я, *ia*, comme ci-dessus.

æ, le *ai* très-ouvert.

h̄, exprime le x russe, ou le ch allemand. Le h simplement écrit est toujours aspiré comme en allemand.

θ, se prononce comme le *th* anglais dans le mot *the*.

t̄. Le *t* fortement prononcé, comme faisant transition au signe suivant.

r̄r̄. La prononciation de ce signe a été expliquée plus haut.

f̄, c̄h̄. Nous avons parlé plus haut de la manière dont on prononce cette lettre à Ualan.

en̄, an̄, in̄. Le trait montre qu'il faut prononcer simplement, sans passer au son nasal.

Le *g* est toujours prononcé durement, comme devant *a*.

Voici maintenant les mots que j'ai recueillis dans divers endroits de l'archipel des Carolines; ils ne sont pas en très-grand nombre, mais j'en garantis l'exactitude, tant sous le rapport de la signification que sous celui de la prononciation; c'est là peut-être la véritable raison pour laquelle mon vocabulaire n'est pas aussi long qu'il aurait pu l'être, si j'eusse apporté moins de soin à éviter toute équivoque. J'ai placé, pour la comparaison, dans la dernière colonne, les mots de quelques autres langues, savoir : d'Ouleaï (*Oul.*), de Radak (*R.*), d'Eap (*E.*), du Chamoris (*Ch.*), et des îles Tonga (*T.*). Les mots de ces quatre premières langues sont tirés du vocabulaire du Dr Chamisso (Voyage du *Rurik*, III, 103-122), et ceux de la dernière ont été pris dans *Mariner's Account of the Tonga Ids*. La maladie m'empêcha de m'occuper à recueillir des mots pendant notre séjour au groupe d'Ouleaï.

VOCABULAIRE COMPARATIF

DE

QUELQUES DIALECTES CAROLINOIS.

23.

VOCABULAIRE COMPARATI

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.
Tête	Sigȣ̄ách.	
Cheveux	Séȣf̄.	Makor.
Front	Motón̄chȣ	Ramar̄r.
Yeux	Átrȣ	Mass.
Nez.	F̄ȣàon	Pott.
Bouche.	Īngȣal	Aȣar
Langue.	La.	...
Dents.	Mȣïss.	Ngɯ
Lèvres	Ngȣach	...
Menton.	Kapenualach.	...
Oreilles.	Cha.	Selēn̄g.
Cou	Káüa.	...
Chignon	Karrag.	
Mamelles	Tìti.	...
Bras	Po.	Pal
Main.	Prjān̄po	Kȣmȣr.
Doigt de la main	Kȣnpo.	Aɯt.
Jambe.	Næ	au-dessus du genou, [illegible] au-dessous du genou, [illegible]
Pied	Prjannæ	It.
Orteil	Kȣnnæ.	...
Ventre	Chæ.	
Nombril	H̄ȣat.	
Derrière.	Kap.	...
Barbe.	...	Alɯss
Ongle.	...	Kɯr̄r.
Moustache.	...	ȣom.
Sourcils	...	Fat
Pénis.	...	...
Pudenda.	...	...
Tatouage	C̄hījīn̄.	Mɯæk.
Homme	Mogȣ́l	Moān̄.

(1) Tous ces mots ont été dits indifféremment avec la particule ma, ou sans elle.

LQUES DIALECTES CAROLINOIS.

PЫÏNIPET.	FEYS.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
ȣïma (¹).....	T̄ымæy...........	Timȣy. *Oul.*
....	Mān̄goy.	
ïma (¹).......	Matāy............	Mata. *Ch.* Mataï. *Oul.* Matta. *T.*
aïma (¹)......	Pȣaθыy...........	Vatȣ. *R.*
....	Yaȣaï............	Eol. *Oul.*
....	Laȣaï............	Lȣel. *Oul.* et *R.* Elelo. *T.*
....	Ngыï............	Nir. *Oul.* et *R.*
noaï.........	Θыlaȣaï.	
....	Yaθey.	
gaïma.......	Talыngey.........	Talengel. *Oul.* et *R.* Talania. *Ch.* Telinga. *T.*
ma (¹)........	....	Kaȣa. *T.* un collier.
....	....	Titi. *Oul.* *R.* et *E.*
ma (¹)........	Pæï.	
....	H̄ȣmattыï.........	Houmoutel. *Oul.*
....	H̄aθыlipæï.........	Pȣgelipak. *E.*
na (¹)........	Pettey.	Petel. *Oul.*
....	Falыpettey.	
....	H̄aθыlipettey......	Koȣ-nima. *T.*
....	Fasыlikapi.	
....	Ræbȣæï.	
ыï...........	Kыï.	
....	Faθыï.	
....	H̄aëm.	
....	Morȣm.	
ïn̄.		
....	Taramān̄..........	Momoān̄. *Oul.* et *R.*

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.
Femme.............	Mataïn..........	Róbȣt.... ....[illegible]
Père...............	Pápa.	
Mère...............	Nina.	
Fils................	Náta (3).	
Fille...............	Natál (3).	
Enfant..............	Talык...........	Pыgыlili (4).
Homme, en général....	....	Arramыss.
Chef...............	Urosse...........	Tamol...........[illegible]
Arbre..............	Sah̄k.	
Cocos (arbre et fruit)...	Nю.............	Nю..............[illegible]
Fibres du cocos.......	Koaïnю.	
Arbre et fruit à pain...	Moze............	Maï..............[illegible]
Le même fruit aigri par la fermentation.....	Hȣro............	Pȣro (Hȣro?)
Bananes............	Kalache, ȣje, et plusieurs autres (5).	................[illegible]
Canne à sucre........	Ta..............	................[illegible]
Orange.............	Mȣæ.	
Feuille de l'oranger....	Fȣēn̄mæ.	
Citron..............	Enutnut (6).	
Cornichon...........	Sefȣa.	
Baquois............	....	................[illegible]
Oiseau.............	Moñ, Mȣntchi....	................[illegible]
Oiseau de proie.......	....	Asaf.
Plume d'un oiseau.....	Katá.	
Pélican.............	Neȣgȣlap.	
Bécassine...........	Kȣlul.	
Coq................	....	Malék............[illegible]
Chauve-souris........	Fȣak.	
Poisson.............	Ik..............	Ik...............[illegible]
Poisson piquant.......	Ikseuk.	
Tortue..............	Chri.............	................[illegible]
Cochon.............	Cocho (7).	
Chien...............	....	Kolak (8).

(2) Et non pas *Feyvil*, comme il est dit dans le Vocabulaire de M. de Chamisso.
(3) Ces mots sont incertains. — (4) De l'espagnol *Piquenini*.
(5) M. Mertens avait noté les noms de toutes les plantes; je crains fort que ces [illegible]riaux ne se soient égarés après sa mort, comme tant d'autres.

PHÏNIPET.	FEYS.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
....	Tobȣt ([2])...........	Tabout. *Oul.*
sse...........	Samol............	Irousse. *R.*
....	....	Nu. *E.* Ni *R.* Nu. *T.*
....	....	Ma. *Oul.* et *R.* Me. *T.*
....	....	ȣt. *Oul.*
....	....	Taȣ. *T.*
....	....	Mamȣ. *T.*
lék...........	....	Mallih. *Oul.*
....	....	Ik. *Oul.* et *R.* Ika. *T.*
....	ȣol, Kaf.	

(6) Ce mot est fort douteux.
(7) Imitation du nom français.
(8) Apparemment de *Galagou*, nom chamorre de cet animal.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.
Chat.		Càtò (9).
Coquille.		Simm.
Fourmi rousse.	Maák.	
Fourmi noire.	Kachelap.	
Mouche	Loang.	
Soleil.	Fȣát.	Akkar (10).
Lune.	Aluet.	Maram (10)
Étoile.	Ittu.	
Ciel.		Lang.
Nuages.	Pagánié.	Mataȣ.
Vent.	Eæng.	Asapȣæl.
Pluie.	Eáȣf.	Uyt.
Tempête.		Meulteul.
Tonnerre.		Robȣlap.
Mer	Kȣóf.	Pūngepūng.
Brisants	Noa.	Noa.
Les brisants rejettent quelque chose.	Noa ébozaek.	
Montagne.	Foak.	
Pierre de corail	Utiēn (11).	Fal
Pierre volcanique	Utiap (11), Utmoēn.	
Eau, rivière.	Kȣóf (12).	Chān.
Terre, côte.		
Sable	Pók (13).	Peï.
Corail rouge (14).		Faȣroȣ.
Bas-fonds, récif.		
Feu.	Æ.	Eaf.
Fumée		Aténéaf.
Fer.	Machà (15).	
Marée.	Æjla.	
Flux.	Lapaép.	
Reflux.	Mæzi.	
Maison.	Lōm.	

(9) De l'espagnol.

(10) Ils disent que le soleil est *Eol*, et la lune Eorrák. Nous n'avons pas pu appr[...] le sens de ces deux mots.

(11) Ils disent qu'*Utien* est un homme, et *Utiap* une femme.

(12) Le même nom que pour la mer.

…NIPET.	FEYS.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
....	....	Kallep. *R.*
....	....	Lāngo. *T.*
....	Sakkar.	
....	....	
....	....	Idiȣ. *R.* Fetou. *T.*
....	....	Lāng. *Oul. R. E.* Lāngiā. *Ch.* Lāngi. *T.*
....	....	Eāng. *Oul.*
....	Uθ................	ȣt. *Oul.* et *R.* ȣtiān. *Ch.*
....	Parr.	
....	....	No, en *R.* Nao, en *Ch.* signifie la mer.
....	....	Atiȣ. *Ch.*
....	ȣlefalio.	
....	Ot.	
....	....	Eaf. *Oul.* Afi. *T.*
....	....	Atanenevi. *E.*
…).		

…s *ó* dans ce mot est très-ouvert, comme le *oa*, dans le mot anglais *oak*.
…ubipora musica.
…s appelaient du même mot toute chose en fer à eux inconnue.
…*ata* signifie en malais la lame d'un couteau.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.
Toit d'une maison	Haȣs (17).	
Enceinte d'une maison	Kal.	
Mur en pierres	Pot.	
Chapeau		Farr
Ceinture	Tol	Tol
Tissu, étoffe	Tol	Tol
Collier	Fȣór	
Ornement pour les oreilles		
Dito en os ou en écaille employé aux danses	Moék.	
Dito qu'on met aux bras.	Moék Lȣ́o.	
Dito qu'on suspend au cou	Moék Fȣaé.	
Fronde		Aïleul
Pirogue	Oȁk (18)	Oa
Pagaye	Oá	Fatыl
Pièces latérales du bord.	Pap	
Traverses dans l'intérieur de la pirogue	Lóa.	
Les tiges boutantes du balancier	Kuasse	Kы́ïo (19).
Les étançons diagonaux du balancier		Masяпыfeung.
Le flotteur	Eém (19)	Tam.
Les fourches qui unissent le flotteur au balancier		Eam (19).
Tapis en nattes, qui couvre la surface formée par le balancier	Kы́я (19)	Tilimeuï.
Escope à main	Anom.	
Corde		Tal
Hache	Tælla (20)	Telé.

(17) Juste comme le mot allemand *Haus*.
(18) Notre corvette fut naturellement désignée par le même mot.
(19) La ressemblance des mots *Eém Eam, Kbĭïo Kbιя*, qui expriment dans les langues des parties différentes des pirogues, me fait craindre qu'il n'y ait quelque

…NIPET.	PEYS.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
....	Pārang.	
....	Kapaleï.	
....	Ljeuche, Lujoŏche.	
i.		
....	....	Vŏat. *R.*
....	....	Oa. *Oul.* et *R.* Vaka. *T.*
....	....	Fatell. *Oul.*
....	....	Papa-loua, aux îles Carolines occidentales, d'après M. de Freycinet.
....	....	Tal. *Oul.* et *E.*

… faute dans cet endroit.
Ils appellent de ce mot tant leurs haches que les coquillages dont elles sont faites.
… pas improbable qu'ils conserveront le mot russe pour désigner les haches en fer,
… les termes *topor, nojik* (hache, couteau) étaient connus de tout le monde.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
Hacher, quelquefois aussi une hache..........	....	Sapesap.	
Couteau, quelquefois couper..............	Mitmit......	Mitmit.	
Filet à poisson........	Neek.......	ȣk........	ȣh̄. *Oul.*
Banneton............	....	ȣ.	
Un appareil particulier..	....	Rȣhoȣ.	
Une longue lance pour tuer le poisson......	Mócha.		
Un petit instrument avec une arête de poisson au même effet.......	Otonié (21).		
La corde qui tient l'arête.	Fȣoï.		
Perche pour cueillir le fruit à pain.........	Tangas.		
Une auge pour l'eau....	Top........	....	Tapi. *Oul.* et *R.*
Une boîte (22).........	....	Sop.	
Pilon pour piler le seka.	Tok.		
Une coupe pour le seka, faite de cosse de cocos.	Allæ.		
Noms des différentes espèces de nattes (23)..	Lol........ } Saki........ } Tælla...... }	....	Zagui. *Oul.* et *R.*
Prendre le poisson au filet	Tàlak ik.		
Item avec une lance....	Fȣàkos ik.		
Aller................	ȣàza, ȣaȣàza.	Farak.	
Aller en bateau, ramer..	Kal, Kalkal..	Farak.	
Viens ici............	ȣàza Ĭngé...	To reï.....	Vozangazog. *Oul.*
Va là...............	....	Itilorēn̄.	
En avant, par là......	Tȣ́ngo.		
En arrière, de retour...	Fȣlógo.		
Retourné à la maison...	Fuïn̄mezo Fȣlógo......	....	Fuïn̄méza, veut dire *séjour, demeure.*
Venu de la maison.....	Toàla Fuïn̄mezàme (24).		

(21) Une arête de poisson s'appelle de la même manière.
(22) Qu'ils ont toujours sur les pirogues.
(23) Des différents emplois auxquels chaque espèce est destinée, une espèce de natte sert de matelas, une autre de couverture.
(24) Dans la langue de *Tonga*, la particule *me* exprime également la préposition *de*.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
nu de Lella à Ualan..	Toàla Lellaémme na Uàlan.		
nu d'Ualan à Lella...	Toàla Ualànme na Lélla.		
m'en retourne à Lella.	Kal ma na Lélla fȣlógo.		
veux partir.........	....	Aï pыl faràk.	
n aller, s'éloigner...	Azeum.		
ler à pied, marcher..	Fȣaje.		
urir..............	Kajache.		
imper.............	Kalakótōn̄.		
mber..............	Patatla.		
	Igȣl (?).....	....	Idol. *E*.
isseoir............	....	Nono.	
pusser.............	....	Naȣ.	
ernuer.............	....	Massey....	Moussi. *Oul.* et *R.*
ormir..............	Motul......	Motmo....	Miadour. *Oul.* et *R.* Mohe-touli. *T.*
eurer..............	....	Ngafol.	
rler...............	Kajào (?)....	Kapass.	
ne sais pas, ne comprends pas.........	....	Sighilli....	Ittaghella. *Oul.*
ne sais pas parler russe.	....	Sghila capasey rossia.	
hanter.............	Oōn̄.		
anser..............	Chal-Chal.		
anger..............	Mȣngo......	....	Mogaï. *Oul.* et *R.*
oire...............	Ooss.		
vacuer.............	Sыn; Pok.		
riner..............	Mы.		
nterrer............	Pakpыk.		
ouer...............	Lóllo, Lolloïne	....	Lalava. *T.*
ourir..............	Minsa ([25]).		
ort (Tombeau?).....	....	Chomæ.	
on, de bon goût.....	Emem.....	Emem.	
auvais, mauvais goût.	Prjoch......	Maras.	
ien................	....	Mamal ([26])..	Maȣlik. *Feys.* Maȣli. *Ch.*

([25]) La prononciation de la syllabe *in* dans ce mot est nasale, sans changer cependant *i* en *e*, comme en français.

([26]) Ce mot paraît signifier quelquefois *ami*, comme *Aïdara* à Radak.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
Bon (de cœur)	Mȣ́o.		
Méchant, mauvais	Kolúk.		
Maladie	Kolúk.		
Maladie cutanée, dartre (27)	Kolúk-mȣa-ranit.		
Malade	Míze.		
Fièvre	Rararlan.		
Enceinte	Pɯtéta.		
Rassasié		Mat.	
Assez, c'est tout, c'est fini.	Liche.	Áross.	
Grand	Fȣlàet		Fȣla-hi. *T.*
Haut		Rȣgh.	
Petit	Nfokotɯn.		
Cher, bien-aimé	Kȣlleu.		
Chaud, brûlant	Fȣol (28).		
Froid	Majiche (28).		
Lourd	Toàche.		
Humide	Chȣk-Chȣk.		
Rouge	Chijà.		
Noir	Chuàl-Chuàl (29)		
Blanc	Fȣàche-Fȣàche.		
Jaune (31)	Ran (30).		Ran signifie à *E.* et *Oul.* poudre jaune.
Quoi?	Méa?		
Comment?	Ma?		
Où?	Péa?		
Ici, voilà, cela	Inghe.	Farɯ.	Yet *à Pouinipèt.* Iga. *Oul.* Idi. *R.*
Qu'est-ce que c'est?	Méa înghe?		
Non, rien	Moaēnghīn	Sor	Taïa. *Feys* (32). Tor. *Oul.*
Il y a			Megæï. *Feys.*
Il y a beaucoup			Megæï-Megæï. *Feys.*
Exclamation, étonnement	ȣæ! ȣa? (33).		
Je, moi	Nga.	Ngān.	Ngang. *Oul.* Nga. *R.*

(27) Maladie connue sur toutes les îles de cette mer.
(28) On ajoutait quelquefois à ces mots la particule *Kat; Kat-majiche, Kat-fȣól.*
(29) Le même terme désigne toutes les couleurs foncées, le bleu, le vert, etc.
(30) Prononciation purement française.
(31) Ils ne paraissent pas distinguer un plus grand nombre de couleurs.
(32) Ce mot paraît être *Chamorris.*
(33) D'une voix traînante et chantante.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.	FEYS.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
Aujourd'hui (34)	Misseïnghe..	Epōng......	....	Ebong à *R.* et *Bonghi-Bonghi* à *T.* signifie demain.
Demain..	Lúttȣ.......	Rȣópong.		
Demain matin...	Luttȣ́tte.			
Après demain...	Mȣleïlle.			
3e jour...	Sosolſȣng...	Elupong.		
4e »....	Яffȣng.......	Fàpong.		
5e »....	Lummóffȣng.	Lúpong.		
6e »....	Ȣōn̄ſȣng....	Ȣonapong.		
7e »....	....	Fыpong.		
8e »....	....	Oalupong.		
9e »....	....	Tыȣapong.		

Les nombres.

Un......	Cha........	Éȣ.........	Séȣ.....	Taha. *T.* Taçhi. *Tucopia*(35). Ti. *Ann.*(36).
Deux....	Lo.........	Ruh̄........	Rȣóȣ....	Ȣa. *T.* Rȣa. *Tucopia.* Roȣ. *Ann.*
Trois....	Tol........	Eeul.......	Seulȣ....	Tolȣ. *T.* Torȣ. *Tuc.*
Quatre..	Eæng (37)....	Fan........	Fàȣ......	Fa. *T.* et *Tuc.* Ȣon. *Ann.*
Cinq....	Lom.......	Lim........	Lummóȣ.	Nima. *T.* Hima. *Tuc.* Egmān̄. *Ann.*
Six......	Ȣón........	Ȣón........	Olóȣ....	Ono. *T.* et *Tuc.*
Sept.....	Ut'.........	Fыss.......	Fissȣ́ȣ...	Fitȣ. *T.* Fiθȣ. *Tuc.*
Huit....	Oàl........	Oàl........	Oàllu....	Valȣ. *T.* Ȣarrȣ. *Tuc.*
Neuf....	Éo.........	Tiȣ........	Luóȣ....	Hiva. *T.* et *Tuc.*
Dix.....	Singúl (38)...	Engol......	Seh̄.....	Ongofȣlȣ. *T.* Tangaforu. *Tuc.*

(34) Je n'ai jamais pu apprendre les termes pour hier, avant-hier, etc.
(35) United Service Journal, 1832. I. 91.
(36) Ile d'*Annatom*, une des *Nouvelles-Hébrides.*
(37) Un des sons les plus difficiles; le *e* et le æ se combinent et se prononcent par le nez.
(38) Le *sin* se prononce comme dans le *Minsa.*

NOMBRES.—UALAN.	LOUGOUNOR.	FEYS.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
11... Chàsingul.	Après cela, on recommence à compter les unités.		
12... Losingul.			
13... Tolsingul.			
14... Eængsingul.			
15... Lomsingul.			
16... ȣonsingul.			
17... Utsingul.			
18... Oalsingul.			
19... Eosingul.			
20... Longȣl....	Ruæ.........	Ruæh̄....	ȣa ongofȣlȣ. *T.*
21... Chalongȣl.			
22... Lolongȣl.			
Et ainsi de suite.			
30... Tolngȣl....	Ælik.........	Salih̄.....	Tolȣ ongofȣlȣ. *T.*
40... Eænggoȣl..	Fa...........	Faeh̄.	
50... Lomngȣl...	Limma........	Lummeh̄.	
60... ȣonngȣl...	ȣonna........	ȣleh̄.	
70... Utngȣl....	Fik..........	Fissih̄.	
80... Oalngȣl....	Oalik........	Oalih̄.	
90... Éo........	Tiȣæ.........	Lueh̄.	
100... Sievók....	Epȣkku......	Sabȣggï...	Teaȣ. *T.*
101... Cha Sievók.			
102... Lo Sievók.			
Et ainsi de suite.			
110... Sïo.			
120... Lȣ̈o.			

NOMBRES.—UALAN.	LOUGOUNOR.	FEYS.	COMPARAISONS AVEC QUELQUES AUTRES DIALECTES.
130... Tóllu.			
140... Eào.			
150... Lúmmo.			
160... Onno.			
170... Uttȣ.			
180... Oàllu.			
190... Eo.			
200... Singulla.	Ruapȣkkы.		
300...........	Elipȣkkы.		
400...........	Fapȣkkы.		
500...........	Limmapȣkkы.		
600...........	ȣonnapȣkkы.		
700...........	Fыpȣkkы.		
800...........	Oalipȣkkы.		
900...........	Tiȣapȣkkы.		
1000...........	Enggaraȣ (39).		
2000...........	Ruanggaraȣ.		
3000...........	Elinggaraȣ.		
4000...........	Fanggaraȣ.		
5000...........	Limmanggaraȣ.		
6000...........	ȣononggaraȣ.		
7000...........	Fыnggaraȣ.		
8000...........	Oalinggaraȣ.		
9000...........	Tïȣonggaraȣ.		
10000...........	Ækkætæn.		

(39) Le ȣ, dans ce mot et les suivants, a une prononciation moyenne entre le ȣ et le *u*.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.
Les 4 points cardinaux.		
Nord	Épan.	
Est	Kotolap.	
Sud	Æïr.	
Ouest	Rótto.	
Les époques du cours diurne du Soleil.		
L'aurore	Lenælik.	
Le lever du soleil.	Tagàek (40)	Tata.
Entre le levant et le midi	Sikíla. Sémma.	Uropol. Lin̄garafat. Afanaȣonoȣōn̄.
Midi	Fȣlȣēn̄lēn̄	ȣonoȣōn̄.
Entre le midi et le couchant	Saȣān̄ Pыtek. Saȣān̄ Komàëka.	ȣofāhhān̄. ȣopal. Alopal. Palato. Uranparыkemasōn̄. Changakanoȣk.
Le coucher du soleil.	Tыlla (41)	Tȣbȣlleu (41).

NOTA. Nous n'avons pu nous faire expliquer pourquoi à Lougounor on comptait deux fois autant d'époques d'après-midi que d'avant-midi.

(40) On ajoutait à Ualan à tous ces mots Fȣát, Soleil. *Tagaék* signifie proprement se lever.

(41) Ce mot signifie dans les deux langues *se coucher*, ce qu'ils expliquaient en mettant la tête sur la main, et en fermant les yeux.

NOMS DES JOURS D'UN MOIS LUNAIRE,
EN LES COMPTANT DEPUIS LA NOUVELLE LUNE.

UALAN.	LOUGOUNOR.
1... Maïspang..........	2... Eleng.
2... Maza-lam..........	3... Mæssæ-leng.
3... Moze-ȣōn..........	4... Mosso-ōn.
4... Moze-ut..........	5... Mæssæ-fы.
5... Moze-oal..........	6... Mæssæ-oal.
6... Alatlato..........	7... Mæssæ-teȣ.
7... Matal..........	8... Rȣopȣng.
8... Chëovān..........	9... Eppæl.
9... Arfȣga..........	10... Ematal.
10... Sagaïnpæ..........	11... Aȣropыkkы.
11... Olofchēn..........	12... Ollopȣæ.
12... Olmȣēn..........	13... Ollomaï.
13... Matche..........	14... Emitiafr.
14... Eal..........	15... Eыr.
15... Lelti..........	16... Nettыg.
16... Komȣla..........	17... Omallæ.
17... Komȣla..........	18... Omallæ.
18... Seupache..........	19... Saparr.
19... Eapnag..........	20... Affanak.
20... Oïslang..........	21... Oȣolang.
21... Eapnag..........	22... Affanakomootȣ.
22... Seupache..........	23... Saparr.
23... Sennak..........	24... Omallæ.
24... Kesaf..........	25... Arra.
25... Saȣanpær..........	26... Romannefal.
26... Arpы..........	27... Arrofы.
27... Y..........	28... Eы.
28... Chepыp..........	29... Effen.
29... Lingenы..........	30... Erraf.
30... Lingalang..........	1... Sȣkkoȣrȣ.

En se rappelant la manière dont se confondent

entre elles, dans ces langues, les lettres L et N, P et F, rr et Ch, nous trouverons que plus de la moitié de ces noms sont les mêmes dans les deux langues; mais, par suite de ma propre erreur, ou de l'erreur de ceux qui m'ont communiqué ces noms, l'ordre des chiffres dans l'une des listes doit être inexact d'une unité, parce que le second jour d'Ualan répond au troisième de Lougounor, et ainsi de suite dans toute la liste. Nous adopterons ici le compte d'Ualan, que je considère comme le plus exact.

Outre la ressemblance des noms, les deux systèmes se ressemblent encore dans la disposition même des jours. Ainsi, par exemple, dans l'un et dans l'autre, les terminaisons des noms des 2e, 3e, 4e et 5e jours sont les nombres 5, 6, 7 et 8, et à Lougounor, la terminaison même du 6e jour est le nombre 9. Dans les deux systèmes les 16e et 17e jours ont le même nom, ainsi que le 19e et le 21e, le 18e et le 22e, et à Lougounor encore le 17e et 23e, nombres qui tous se trouvent, de deux côtés, à une égale distance de 20. Une telle disposition ne saurait être l'effet du hasard; mais il est difficile de comprendre sur quoi elle est fondée.

Les noms des jours du mois à Ouleaï, d'après

l'indication de Kadou (42), sont assez semblables aux nôtres, si l'on prend en considération la différence de prononciation et d'orthographe. Il faut encore remarquer que le compte des jours dans cette liste s'accorde plus avec celui de Lougounor qu'avec celui d'Ualan.

---

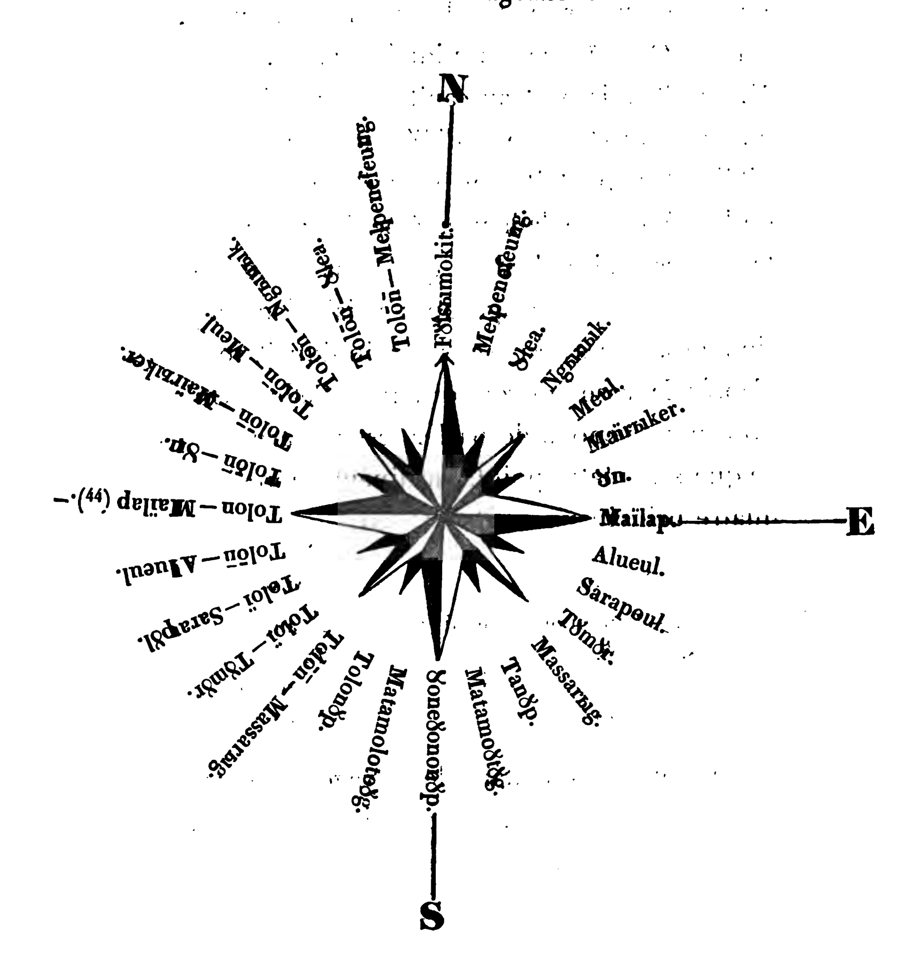
(42) Voyage du *Rurik*, III, 116. Édit. russe.

NOMS DES PRINCIPALES ÉTOILES.

FRANÇAIS.	UALAN.	LOUGOUNOR.
Orion...........	Nȣomlяltin (43)	
La ceinture d'Orion	....	Alueuḷ.
Les 4 étoiles des extrémités d'Orion.	....	Taraganeuł.
Sirius...........	Neazыrēn̄....	Anȣonemān̄.
Aldebaran........	Īnfȣlȣé.......	ȣ̄n̄.
Capella..........	Laselsel......	Fān̄ghenȣn.
Akernar..........	Kokȣān̄......	Ngыnыk.
Fomalhaut.......	Itìchreka.	
Canopus.........	....	Poȣnemān̄.—Meēūr.
Les 4 étoiles du Vaisseau..........	....	Pȣlяp.
Les jumeaux.....	....	Annemān̄.
Procion..........	....	Poȣnemān̄.—Mefeung.
Les Pléïades......	Sяfȣró.......	Maïrыker.
Régulus..........	....	Maïlap.
Saturne..........	....	Mangoïchop.
Vénus...........	Tȣmȣr (?)....	Aláȣ.

(43) L'on dit que cette constellation est composée de deux maris et d'autant de femmes; — on comprend les 4 principales étoiles.

La Rose des vents lougounorienne.



(44) Ou simplement *Maïlap*.

Cette rose de compas diffère, tant par le nombre que par les noms des rhumbs de vent, de celle d'Ouleaï, communiquée par M. Torrès à M. de Chamisso et au capitaine Freycinet. Peut-être emploie-t-on dans différents lieux des roses différentes; peut-être ne se sert-on pas toujours de la même rose dans un même lieu; et c'est d'autant plus vraisemblable, que dans nos questions à Ouleaï et dans les groupes voisins sur la position des terres, on nous les indiquait toujours d'après la rose lougounorienne. Celle d'Ouleaï, dont nous venons de parler, est remarquable en ce que ses quatre points cardinaux rappellent les quatre principaux vents à Ualan.

Ouleaï.	Ualan.
N. — Panghi ou Epanghi (1).	Ėpan.
S. — Iorȣ.	Eïr.
E. — Kotu.	Koto-lap.
O. — Loto.	Ṙótto.

On trouve aussi dans le voyage du capitaine Freycinet (2) les noms de quelques étoiles et de quelques constellations dans le dialecte d'Ouleaï

(1) Voyage de *l'Uranie*, Historique, tom. II, pag. 105. Voyage du *Rurik*, III, 117.

(2) *Ibid.*, pag. 103.

ou de Sataoual. Quelques-uns de ces noms sont semblables aux nôtres, d'autres sont différents. On en voit aussi parmi eux quelques-uns qu'on rencontre dans notre rose, mais qui ne sont point compris dans notre liste d'étoiles, savoir :

Oule-ga, ou Oulea.	La grande Ourse.
Charapol, ou Sarapoul.	Le Corbeau.
Meul.	La Lyre.
Toumour (1).	Antarès, et aussi l'Épi de la Vierge.
Toatoub, peut-être la même que Tanoup ou Matamo8tg8.	La Croix australe.

En comparant les noms des rhumbs de la rose avec les noms des étoiles, nous trouverons que sur les 13 rhumbs de la moitié orientale de la rose, 10 portent des noms d'étoiles, et, selon toute vraisemblance, il en est de même des trois autres; et l'ordre dans lequel les rhumbs se suivent du N. au S. correspond à la distance des étoiles du pôle Nord (2) ou du pôle Sud, à partir

(1) D'après notre vocabulaire, le même mot signifie *Vénus* en ualanaïs; comme il est cependant porté dans le journal-brouillon avec le signe (?), il est plus vraisemblable de supposer qu'il signifie même là une des deux étoiles désignées ici.

(2) Excepté *Nghynyk*, qui chez nous signifie α de l'Éridan.

de la grande Ourse, dont la déclinaison est de 62° N. jusqu'à la croix du Sud, qui, du côté opposé, est à une distance égale de l'équateur. Cela fait penser que les divers points de l'horizon sont distingués d'après les principales étoiles qui se lèvent ou qui se couchent près de ces points, ainsi que nous l'avons déja dit dans la 1re partie. Les noms de la moitié occidentale de la rose sont les mêmes que ceux de l'orientale, avec l'addition seulement du mot *Tolon*, qui vraisemblablement signifie *se coucher*.

Il y a d'assez grandes différences entre notre recueil de mots ualanais et le vocabulaire de M. Lesson, différences qui sont en partie éclaircies par sa très-juste remarque : .... « La manière de rendre des sons par des signes diffère quelquefois tellement entre deux écrivains d'un même pays, qu'à plus forte raison il devient plus difficile de s'accorder avec un écrivain étranger. » La langue ua-

---

Cette étoile n'est qu'à 32° du pôle Sud, et n'aurait pu se trouver dans la moitié septentrionale de la rose. Il doit y avoir là erreur, et *Nghynyk* est vraisemblablement une tout autre étoile située dans l'hémisphère boréal.

lanaise a beaucoup de sons que M. Lesson lui-même appelle « *insaisissables pour nos oreilles* ; » tels sont, par exemple, *ы*, *ъ*, *iô* ; telles les différences entre les terminaisons douces et dures des consonnes, entre *w* et *u*, entre *x* et *h*, etc., etc. Mais toutes ces difficultés, insurmontables pour un Français, n'existent pas pour un Russe, qui trouve dans sa propre langue toutes ces diverses nuances de sons. Il suffit de cette circonstance pour expliquer une grande partie des différences qui se trouvent entre nous.

Mais quelques différences assez importantes peuvent ne provenir que d'une erreur, de part ou d'autre. Ainsi, par exemple, les noms des quatre principaux rhumbs sont chez nous tout à fait différents. Le seul nom qui nous soit commun, *Épan* (chez M. Lesson *Japan*), signifie chez moi le Nord, chez lui l'Ouest. Il faut cependant observer que les trois autres rhumbs chez M. Lesson, savoir : Matenté, N.; Leap, S.; Ouakata, E. (chez nous Ouegat), sont les noms de villages situés au N., au S. et à l'E. du port La Coquille ; il peut donc se faire que les points cardinaux prennent ici les noms des lieux situés dans leur direction, comme c'est le cas dans d'autres contrées.

Une autre grave différence se rencontre dans

les noms de nombre. Jusqu'à 100 nous sommes d'accord; mais ce qui est chez moi 101, est 200 chez M. Lesson, et ainsi de suite. Je ne sais et ne puis même comprendre par quel moyen on a pu tirer d'eux jusqu'au nombre de 20,000; mais mes nombres ont été recueillis en nommant à part chaque unité. C'est par ce moyen que je parvins, et non sans peine, jusqu'à 200.

CHAPITRE XIV.

Retour en Russie.

De là et jusqu'à la fin du voyage notre route passa par des lieux plus connus que plusieurs parties de l'Europe; je n'en parlerai donc que brièvement et seulement pour compléter le tour.

A Manila, tout mon temps fut consacré aux soins d'approvisionner et de réparer la corvette, pour ne pas retenir mon compagnon que nous trouvâmes entièrement prêt, et je ne pus réserver que peu d'heures pour observer cette riche et remarquable contrée, qui, tôt ou tard, mais non pas avant de passer en d'autres mains, deviendra le centre de tout le commerce de la mer de Chine, à quoi la nature elle-même semble l'avoir destinée.

Le 30 janvier, les deux corvettes quittèrent la baie de Manila, et longeant la côte orientale des îles de Natunas, passant ensuite entre les îles de Jambelan et de Bornéo et par le détroit de Gas-

par, elles jetèrent l'ancre, le 13 février, sur la côte de l'île de Sumatra, à l'entrée du détroit de la Sonde. Nous perdîmes dans cette traversée le matelot Yérebtchikoff; l'inflammation du foie (suite du coup qu'il avait reçu en tombant de la hune, dans la mer de Behring), qui s'était renouvelée plusieurs fois, et de plus en plus fréquemment dans les derniers temps, avait toujours cédé à la saignée, jusqu'à ce qu'une forte attaque, survenue de nouveau le 6 février, termina ses jours en un clin d'œil.

Nous essayâmes journellement, pendant cinq jours de suite, d'entrer dans le détroit, et chaque fois nous fûmes assaillis le soir par un terrible vent de S.-O. qui nous força de revenir au mouillage, où se rassemblèrent enfin une dizaine de bâtiments de différentes nations. Nous reçûmes là la visite d'un personnage qui se donnait pour être commis de la compagnie à Anger. Il parcourait le détroit sur une embarcation à deux mâts sous pavillon hollandais, dans le but probablement de veiller à ce que les siens ne fissent point de commerce; et il distribuait en même temps aux navires des légumes, des fruits, des animaux, à un prix très-raisonnable; il se chargeait aussi de faire parvenir des lettres là où l'on voudrait;

de sorte que, tout en remplissant son objet, cet homme était d'une grande utilité pour tous.

Enfin, le 18 février, les montagnes de Sumatra s'étant dégagées de nuages, annoncèrent le retour du beau temps, et tout le convoi se mit en route. Jamais la mauvaise marche de notre bâtiment ne nous avait autant vexés que dans cette occasion; nous restâmes en arrière de tous, et ce ne fut que le soir du lendemain que nous rejoignîmes *le Moller* sous l'île de Poulo-Bessy. Nous n'entrâmes dans l'Océan que le 23, après avoir passé neuf jours entiers dans le détroit de la Sonde, pendant lesquels, par l'effet de l'air brûlant et de la chaleur étouffante, le choléra se déclara deux fois parmi l'équipage, heureusement à un très-faible degré. Huit ou dix hommes, par heure, en étaient attaqués; mais ordinairement ils étaient tous parfaitement rétablis dès le lendemain.

Le 28 février, nous perdîmes la mousson du N.-O., et trois jours après, par 16° $\frac{1}{4}$ de latitude, nous reçûmes le vent alisé du S.-E., avec lequel nous portâmes droit sur le cap de Bonne-Espérance. Le 8 mars, nous nous séparâmes de notre compagnon, qui, ayant besoin de s'arrêter quelques jours au Cap, nous devança, en laissant à notre disposition de nous rendre directement à

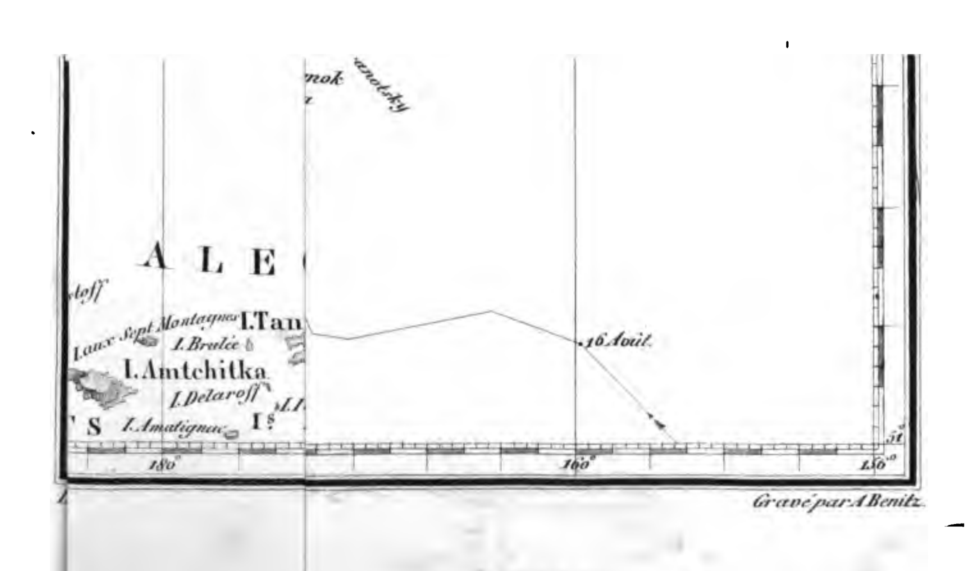
la grande nation, il doit encore, pour récompense de sa peine, entendre les malédictions dont ils accablent les geôliers (comme ils disent) de leur idole.

Mettant à profit le temps de l'absence de la corvette *le Moller*, je fis ici une série d'expériences sur le pendule, d'après l'invitation pressante et avec la coopération de M. Johnson, directeur de l'observatoire qu'on fondait alors aux frais de la Compagnie des Indes.

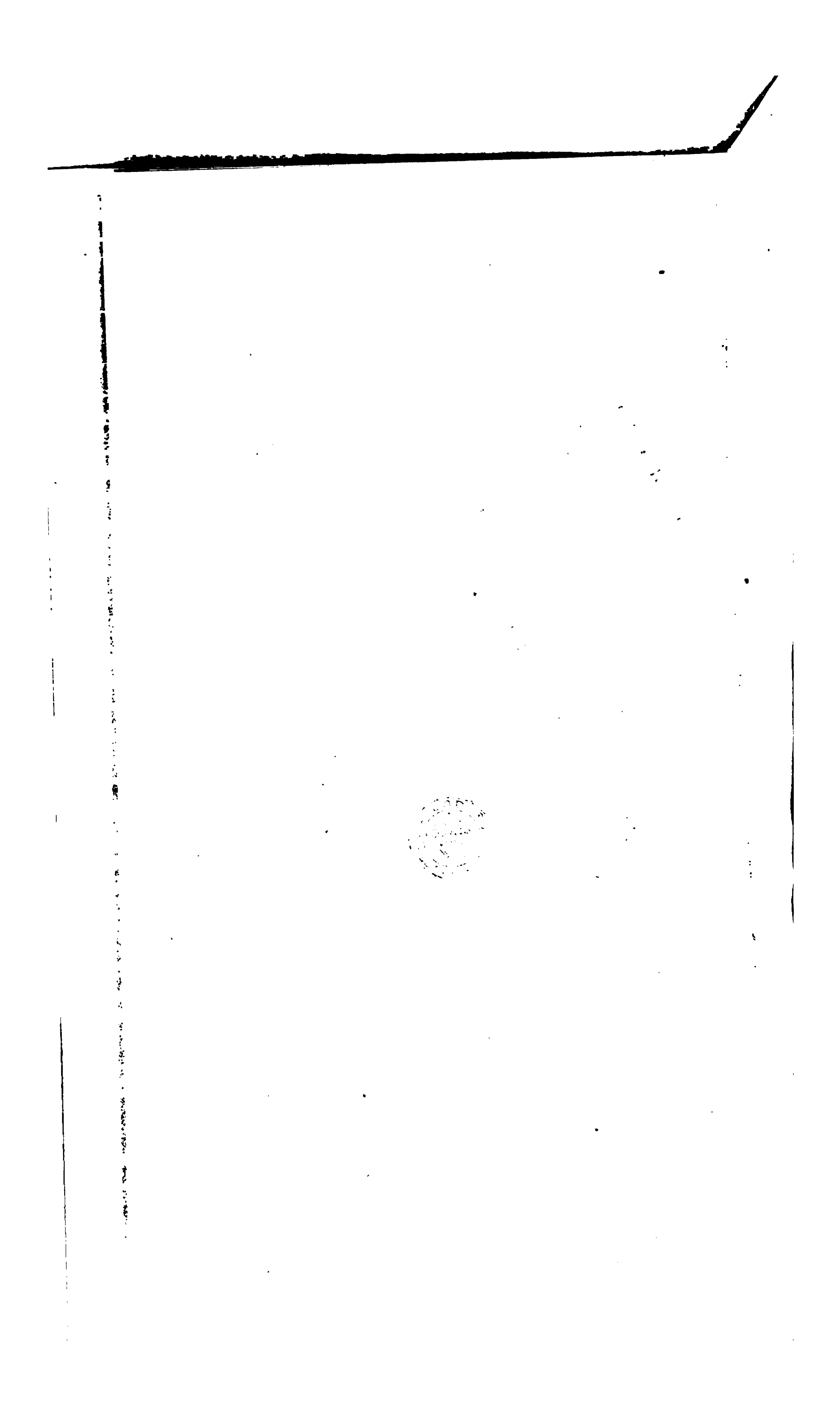
Le 8 mai, notre compagnon arriva du cap de Bonne-Espérance, et deux jours après nous prîmes ensemble la mer. Le 22 mai, nous coupâmes la ligne pour la quatrième et dernière fois. Le 29 juin, nous nous arrêtâmes un jour à l'île de Fayal pour nous approvisionner de vivres frais; le 10 juillet nous entrâmes dans la Manche, et le 12 nous mouillâmes dans le superbe bassin du Havre-de-Grace. Après avoir réparé et mis en ordre les bâtiments, nous continuâmes notre route, le 2 août, *le Moller* droit pour le Sund, et *le Séniavine* pour la Tamise, afin de faire des expériences comparatives sur le pendule à l'observatoire de Greenwich. Après les avoir terminées, nous reprîmes de nouveau la mer le 23 août, nous passâmes le Sund le 30, et le 6 septembre

nous jetâmes l'ancre dans la rade de Cronstadt, après une absence de trois ans et cinq jours. Le 16 septembre, *le Séniavine* eut le bonheur d'être visité par SA MAJESTÉ L'EMPEREUR, et ce même jour il entra dans le port et amena son pavillon.

FIN.



A L E
I. Tan
I. aux Sept Montagnes
I. Brulée
I. Amtchitka
I. Delaroff
I. Amatignac
Iˢ
16 Août.
180°
160°
51°
Gravé par A. Benitz.



L'auteur n'ayant pu surveiller l'impression du texte, il s'y est glissé quelques erreurs que le lecteur est prié de corriger avant la lecture.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

N.B. Les lignes marquées par une (*) sont comptées d'en bas.

Page	Ligne	Au lieu de	Lisez
2	2	déclinaison	inclinaison
39	5(*)	en 1595; après sa mort,	en 1595 après sa mort;
48	4	Feliaour	Teliaour
48	15	Feliaour	Teliaour
55	7	la dérobée	à la dérobée
94	12	*chamol* (ami).	*chamol ami*
113	14	chaquettés	chaquettes
127	12	Taïeou	Faïeou
151	4	S. O.	S. E.
200	17	les bas-lits	les bas lits
221	11	baïdarkes	baïdares
254	9 & 11	baïdarkes	baïdares
260	4	Tchaoukthous	Tchaouktchous
267	15	baïdarkes	baïdares
267	17	bordages	couples
268	2	baidarkes	baïdares
320	15	Sooug, Poulouot (2)	Sooug (2), Poulouot
322	5(*)	Louïtou	Louïto
324	2	traces de nos relations. Tous ces efforts	traces de ces relations. Tous nos efforts
324	11	Taroa	Toroa
357	15	Mat	Mat
360	9	Lang	Lang
374	9	Boȣnemān̄.—Meēūr	Poȣnemān̄ — Meēūr
374	12	Poȣnemān̄. — Mefeung	Poȣnemān̄ — Mefeung.
381	dernière	Iambelan	Tambelan
384	8(*)	se renouveler que chez celui	que se renouveler chez celui

